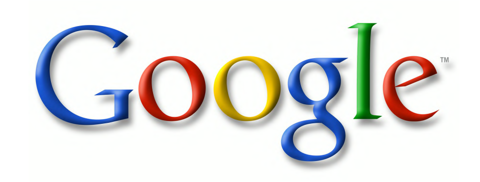
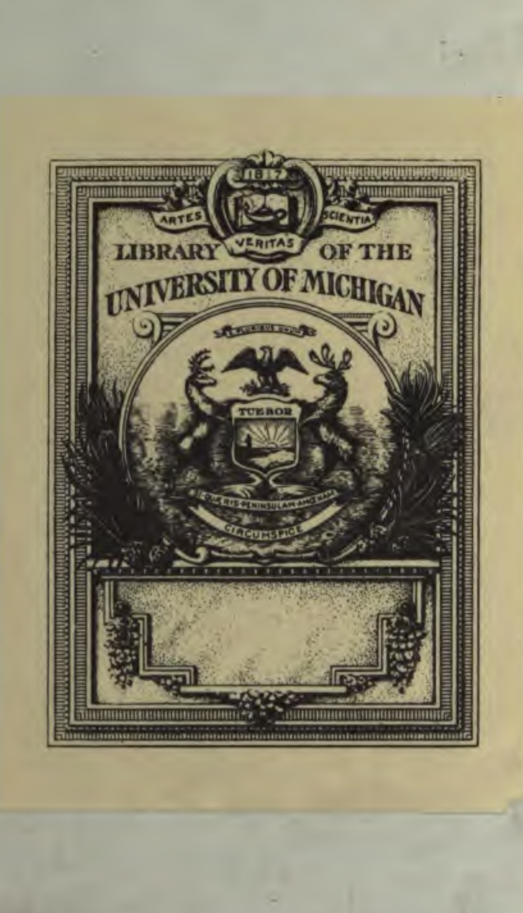





1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

HISTOIRE

DE

STANISLAS PREMIER,

ROI DE POLOGNE.

HISTOIRE

DE

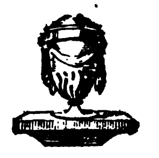
STANISLAS PREMIER,

ROI DE POLOGNE,

DUC DE LORRAINE ET DE BAR.

Par M. L'ABBÉ PROYART, de plusieurs Académies Nationales & Etrangeres.

TOME SECOND.



A LYON,

Chez PIERRE BRUYSET-PONTHUS, rue Saint-Dominique.

A PARIS, Chez PIERRE BERTON, rue S. Victor.

AU PUY, Chez CRESPY & LACOMBE.

M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



HISTOIRE

DE

STANISLAS PREMIER,

ROI DE POLOGNE.

OBSERVATIONS

SUR CE SECOND VOLUME.

La gloire d'être Auteur, ſi c'en eſt une, n'eſt pas la premiere que doivent ambitionner les Rois. Bien faire eſt leur tâche : s'ils la rempliſſent, leurs exemples deviennent un Livre toujours ouvert pour les Peuples, & beaucoup plus perſuaſif que ceux qu'ils feroient imprimer. Si cependant les Ecrits qu'un Prince judicieux & inſtruit auroit compoſés pour ſon uſage pouvoient tourner auſſi

„ fils, & à d'autres grands Perſonnages...
„ Ce grand Prince compoſoit lui-même
„ tous les Réglemens de ſa Maiſon, tant
„ pour le ſpirituel que pour le tempo-
„ rel.... Vous aurez trouvé d'excellens
„ morceaux dans les Papiers de M. Alliot:
„ vous y aurez vu des Lettres du Roi
„ de France & de la Famille Royale,
„ du Roi de Pruſſe, & de preſque tous
„ les Souverains de l'Europe.... Je vous
„ prie de me marquer par un petit Mé-
„ moire ce qui pourroit vous manquer
„ encore pour votre Ouvrage, je tâche-
„ rai de vous le procurer «.

Tous les Ecrits du Roi de Pologne ſont dignes de leur Auteur, mais pas tous également propres à intéreſſer toutes ſortes de Lecteurs. Il s'en trouveroit peu, par exemple, qui fiſſent volontiers la dépenſe & du prix d'un in-8.° & du temps néceſſaire pour le lire, uniquement pour s'inſtruire des abus du Gouvernement Polonois. C'eſt ce qui m'a engagé à raſſembler dans un ſeul Volume ce qu'il y a dans ces Ecrits, imprimés ou manuſcrits, de plus utile & de plus curieux, & ſur-tout de plus intéreſſant pour un Lecteur François.

La fidélité n'eſt pas un devoir moins ſacré pour l'Editeur, que l'eſt la vérité

pour l'Historien. Aussi avons-nous porté jusqu'au scrupule notre attention à conserver toute leur intégrité aux Ecrits que nous publions. Mais comme le Roi de Pologne, qui ne composoit pas pour faire un Livre, traite quelquefois le même sujet dans différentes Pieces, nous avons cru, d'après le conseil de personnes judicieuses, devoir rapprocher & classer les matieres suivant leur analogie. Et cette disposition, que l'Auteur sans doute n'eût pas désavouée lui-même dans une réduction de ses Ouvrages, renferme le double avantage de présenter une suite respectable de Pieces justificatives en faveur de notre premier Volume, & de former de ce second un tout plus harmonieux.

Pour ne rien laisser à désirer à la curiosité du Lecteur, nous allons lui offrir, dans une courte analyse, la substance des Ecrits du Prince, qui ont pour objet le Gouvernement Polonois, & dont nous ne jugeons pas à propos d'enfler ce Volume.



CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

Des abus du Gouvernement Polonois.

NOUS avons donné ailleurs une idée succincte de la Pologne : il s'agit sur-tout ici des vices de son Gouvernement. Tout Gentilhomme Polonois, comme Particulier, est Despote dans ses Terres, & il a le droit de vie & de mort sur ses Vassaux : comme Membre de la République, il est une portion du Souverain : il se choisit ses Rois, & peut devenir Roi lui-même. Il ne connoît de Lois que celles qu'il s'est données ; &, dans les Assemblées générales, il peut balancer seul les résolutions de la Nation entiere. Flatté de ces prérogatives, le Polonois se complaît dans la Constitution de sa Patrie ; il l'aime cette Constitution, il la révere jusqu'à une sorte d'idolâtrie ; &, lors même qu'il en expie les inconvéniens, il craint encore de les avouer, & ne veut pas même qu'on lui en parle : » Semblable, dit le Roi de Pologne, à „ un Malade qui aime mieux s'exposer „ à une mort inévitable, que de vaincre „ la répugnance qu'il a pour un remede „ salutaire «.

S'élevant au-dessus des préjugés de sa Nation, Stanislas déclare ouvertement qu'il ne voit dans la forme de son Gouvernement qu'un assemblage indigeste de Lois & d'usages bizarres, qui ne peuvent qu'enfanter le désordre, & conduire l'Etat à sa dissolution.

Le vice capital de la Constitution, c'est, selon lui, cette rivalité toujours existante entre le Chef & les Membres de la République, qui fait que la Majesté lutte sans cesse contre la Liberté qui la gêne & l'importune, tandis que la Liberté, toujours ombrageuse & inquiete pour sa sureté, fait de continuels efforts contre la Majesté, qui voudroit la contenir & prévenir ses excès. D'où il arrive que presque tous les Rois de Pologne établissent leur plan de Politique sur le principe destructeur : *Divide, & impera.*

Dans ces Assemblées générales de la Nation, qui offrent aux yeux du Gentilhomme Polonois l'image la plus respectable comme la plus imposante de la Majesté Souveraine, Stanislas ne voit que de brillantes cohues, où tout se passe dans le désordre & le tumulte; où il est d'usage que l'on propose confusément ses systêmes chimériques ou ses projets violens, que l'on crie long-

remarqué que le Roi en Pologne peut trop pour le mal, & pas assez pour le bien ; il intervertit cet ordre vicieux : il rend le bon Roi tout-puissant pour le bien, & il offre au méchant mille obstacles qui l'arrêtent dans le dessein qu'il auroit de faire le mal.

En conservant à la Liberté tous ses droits essentiels, il lui prescrit des bornes qui doivent l'empêcher de dégénérer en licence. Il regarde, par exemple, comme la honte de la Noblesse ce que celle-ci met au rang de ses plus belles prérogatives, l'esclavage dans lequel elle retient ses Vassaux. Il réclame en faveur du Peuple la jouissance de la Liberté civile, comme l'apanage inaliénable de l'humanité, & il montre à ses Concitoyens l'intérêt même à côté de la gloire, dans l'abolition de la servitude.

Pour prévenir les désordres qui sont la suite ordinaire des Assemblées nationales, & de celles sur-tout qui suivent la vacance du Trône, Stanislas propose de faire l'élection des Rois à la pluralité des suffrages, & que ces suffrages soient donnés sécrétement. Outre que cette disposition mettroit les Electeurs dans la plus entiere liberté de suivre les lumieres de leur conscience, elle auroit

encore le double avantage de prévenir les brigues & les cabales qui divisent la République avant l'élection, & les guerres civiles qui la suivent lorsque deux Partis, ne pouvant s'accorder entr'eux, en viennent jusqu'à élire chacun leur Roi, ou que le Parti le plus foible, sans faire de nouvelle élection, se confédere contre le Roi élu.

Le Roi de Pologne ne se dissimule pas qu'il porte atteinte au Privilege du *Veto*, ce Privilege si cher à tout Noble Polonois; mais il lui est aisé de faire voir que ce prétendu Privilege n'est en effet que la plus odieuse & la plus dangereuse de toutes les servitudes, puisqu'il soumet les lumieres de tous les Particuliers avec les intérêts les plus précieux & le salut même de l'Etat, au caprice d'un seul Citoyen imbécille ou pervers; l'opinion du Prince, sur cette Loi du *Veto*, est qu'elle doit son origine à la politique intéressée des Rois ou du Sénat, qui, ne pouvant se promettre de dominer la Multitude à leur gré dans les Assemblées de la Nation, ont voulu, au moins, se ménager un moyen infaillible de faire avorter tous les desseins qui leur seroient contraires.

Suivant le plan de réforme proposé

par Stanislas, les Assemblées nationales seroient secretes : les affaires y seroient proposées avec ordre, & discutées avec méthode ; en sorte qu'un Déclamateur dangereux ne pourroit pas se prévaloir de la force de ses poumons, comme il arrive souvent, pour imposer silence au Citoyen vertueux & éclairé. On ne verroit pas non plus, par une étrange contradiction, un jeune homme, déclaré par les Lois inhabile à gérer son patrimoine, admis à délibérer sur les plus grands intérêts de l'Etat.

Quant à la partie Militaire, l'Auteur voudroit que la Pologne fît élever des Places fortes sur ses Frontieres les plus exposées ; qu'elle tînt habituellement sur pied un corps de Troupes réglées, comme font toutes les Puissances voisines ; que ces Troupes reçussent exactement leur paye ; & enfin, que les Seigneurs qui voudroient, suivant leur Privilege, entretenir à leurs dépens un corps de Troupes pendant la guerre, ne pussent jamais le commander que sous les Drapeaux du Général avoué par la République.

Les Polonois se seroient épargnés bien des maux, s'ils se fussent rendus, il y a trente ans, à la sagesse de ces conseils.

Stanislas, qui connoissoit leur génie, n'osoit se flatter, en les leur donnant, qu'ils voulussent en profiter : il les compare à certains Propriétaires qui, par un respect superstitieux pour tout ce qui est ancien, ne veulent ni réparer, ni affermir une maison qu'ils tiennent de leurs Ancêtres, au risque même d'être écrasés sous ses ruines. Il leur déclare qu'ils seront un jour victimes des préjugés qu'ils ne veulent point déposer : il prévoit même de quelle maniere cela arrivera, & il prédit, dans les termes les plus formels, ce partage mémorable des Provinces de la Pologne entre les Puissances qui l'avoisinent. » Nous croyons, » dit-il, que nos Voisins, par leur pro-
» pre jalousie, s'intéressent à notre
» conservation ; vain préjugé qui nous
» trompe, ridicule entêtement qui a fait
» perdre autrefois la liberté aux Hon-
» grois & aux Bohemes. Notre tour
» viendra sans doute.... Peut-être même
» les Puissances voisines s'accorderont-
» elles à partager nos Etats «.

Puisse du moins la Pologne profiter aujourd'hui des leçons que lui donna le plus judicieux de ses Politiques, pour se préserver de plus grands maux encore, & empêcher que les mêmes Puissances

qui viennent de s'approprier ses Provinces, ne s'accordent de nouveau pour un second partage.

CHAPITRE PREMIER.

Le Gouvernement Monarchique est préférable au Républicain.

DANS les Gouvernemens Républicains regne la liberté, espece d'Idole semblable à ces figures qu'adorent les Sauvages, & qui n'ont pas le pouvoir de les rendre heureux. Il n'est pas possible, en effet, que, dans un Etat où personne ne peut être forcé d'obéir, chacun ne s'arroge le droit de commander. Et quel ordre pourroit subsister dans cette confusion de pouvoirs, dont aucun ne peut se soutenir, s'il ne contraint à céder tous ceux qui le combattent ?

De pareils inconvéniens ne se trouvent point dans l'Etat Monarchique. Je le crois plus propre à contenir l'impérieuse vanité des hommes, & bien plus capable de fixer leur inconstance & leur légéreté. C'est proprement dans un pareil Etat qu'on jouit tranquillement & surement de cette précieuse Liberté qui, dans ceux dont je viens de parler, n'est qu'une

ſource de révolutions malheureuſes. Cette Liberté ſe fait ſur-tout ſentir ſous un Prince qui eſt perſuadé que ſa gloire & ſon bonheur ne dépendent que de ſes vertus & de l'amour de ſes Peuples, un Prince qui ne croit jouir de ſes biens que lorſqu'il les donne, & qui jouit en effet alors par la reconnoiſſance toujours prête à faire remonter dans ſes mains ce qu'elles ont répandu dans celles de ſes Sujets.

Dans un Etat Monarchique, le Prince, maître des temps & des circonſtances, exécute lui ſeul & preſque en un moment ce qui demande un accord de ſentimens difficiles à concilier, & conſéquemment un temps preſque infini dans une République. Sous le Gouvernement d'un ſeul, le remede eſt prompt dans les dangers: un ſeul ordre ſuffit pour mettre en mouvement tout ce qui doit concourir à la défenſe du Royaume. Dans une République, on laiſſe échapper, par de longues délibérations, le moment d'agir avec ſuccès : on prend rarement le parti le plus ſage ; &, lors même qu'on eſt convenu de ce qu'il importe de faire, rien ne s'exécute, parce que tout le monde commande, & que perſonne ne veut obéir.

La diverſité d'opinions ne ſauroit avoir des ſuites dangereuſes dans un Etat où les Sujets ſe diſputent l'honneur de l'obéiſſance, & ſe piquent d'une aveugle ſoumiſſion aux ordres du Souverain. L'Autorité Souveraine arrête la fougue des Eſprits; &, ſi elle n'empêche pas la contrariété des ſentimens, elle l'empêche du moins de ſe produire. Tout plie ſous la volonté d'un Monarque, & ſon empire aſſure l'ordre, bien loin de le troubler.

Dans un Etat Républicain, autant de Sujets, autant de volontés différentes. L'amour même de la regle y met la confuſion. Des ſentimens, louables d'ailleurs, ſe modifient en tant de manieres, ſelon la variété des idées, ou, pour mieux dire, ſuivant la diverſité des humeurs, qu'ils ne peuvent ſe concilier, & qu'une République tombe preſque néceſſairement dans l'anarchie, tout y devenant arbitraire, juſqu'aux Lois même qui doivent régler les Mœurs.

Cicéron, tout Républicain qu'il étoit, & plus Républicain qu'aucun des Romains de ſon ſiecle, dit que la force d'un Peuple qui ſe gouverne lui-même eſt à la vérité plus prompte, mais plus aveugle; parce que, dans ſa fougue, il ne connoît

aucun des dangers auxquels il s'expose.
» Un Chef au contraire, ajoute-t-il,
» sur qui roulent uniquement les affaires,
» en craint les mauvais succès. Respon-
» sable de ses entreprises, il les pese
» au poids de la raison, & s'aide de son
» expérience & des conseils d'autrui, &
» il n'abandonne rien de ce qu'il peut
» soumettre aux regles de la prudence «.

On pourroit ajouter à l'idée de Cicéron, que le Peuple n'exécute presque jamais qu'avec une extrême lenteur ce qu'il a résolu avec tant de promptitude, & qu'un seul Chef, qui n'a qu'à commander pour être obéi, compense toujours, par la rapidité de l'exécution, le temps qu'il a mis à digérer un projet utile. Il en est des Monarchies comme de ces machines dont la simplicité fait la perfection. Plus de ressorts & de mouvemens paroîtroient leur donner plus de jeu, & ne serviroient qu'à en diminuer la justesse & la force.

Joignons à ces avantages de l'Etat Monarchique la liberté dont on y jouit, bien préférable à celle dont on se flatte si fort dans les Républiques. Qu'est-ce en effet que celle-ci, qu'une indépendance outrée qui, prétendant pouvoir faire tout ce qu'elle veut, trouve en

opposition le même droit de chaque Sujet dans la Société dont il est membre? Or, ce pouvoir égal en tous, & que chacun peut envier à l'autre & enchaîner en effet, ce pouvoir n'existe réellement en aucun, & mérite moins le nom de liberté, que celui d'oppression & de tyrannie.

La vraie Liberté, c'est de pouvoir faire tout ce que les Lois permettent, & de ne pouvoir être contraint de faire ce qu'elles ne permettent point. C'est cette Liberté qui fait la sureté des Citoyens, & qui les empêche de se craindre les uns les autres; & c'est précisément celle qu'on goûte dans les Monarchies. C'est elle qui en affermit la constitution, & qui fait aussi la tranquillité des Princes qui les gouvernent.

Qu'on ne pense pas, en effet, que la liberté d'un Souverain soit différente de celle de ses Peuples. Il ne lui est pas permis de vouloir tout ce qu'il peut; il est obligé, comme eux, à ne vouloir que ce qu'il doit. Dans cette disposition, il n'a rien à craindre de ses Sujets, & ses Sujets l'aiment plus qu'ils ne le craignent. Exempt de toute inquiétude, il vit au milieu d'eux avec confiance. Tout le bonheur qu'on ressent dans l'Etat, on le

lui attribue ; les punitions qu'il ordonne, on les met ſur le compte des Lois. Perſuadé que ce qui regle ſon pouvoir l'affermit, il ne penſe jamais à l'étendre. L'autorité des Lois eſt le fondement de la ſienne ; leur accompliſſement fait ſa ſureté, & il y trouve ſa gloire, gloire bien ſupérieure à celle que recherchent communément par les armes ces Princes qui, ſous le moindre prétexte de bienſéance ou d'utilité, & par le ſeul motif d'étendre leurs limites ou de ſignaler leur valeur, ne reſpirent que la guerre. Véritablement cette eſpece de gloire peut augmenter leur puiſſance ou leur réputation ; mais elle coûte trop cher à l'Humanité dont elle répand le ſang. Les Souverains ne ſeroient-ils donc les Chefs, les Protecteurs, les Peres des autres hommes que pour les ſacrifier à leurs paſſions ? & ne doivent-ils pas gémir de les voir expoſer leur vie dans les occaſions même où l'exige indiſpenſablement la conſervation de l'Etat ?

CHAPITRE II.

LE MONDE CHRÉTIEN.

Un Monde composé de parfaits Chrétiens seroit un Monde de Citoyens heureux.

CERTAINS Philosophes ont imaginé une Assemblée de Sages qui se gouverneroient en paix, & qui vivroient heureux. Cette belle chimere du Paganisme pourroit, devroit même se réaliser dans la Religion que nous professons. Les préjugés des Païens détruisoient nécessairement ce que leur droiture naturelle eût voulu édifier, & ils étoient injustes & méchans en suivant les exemples des Dieux même qu'ils s'étoient donnés pour guides & pour modeles. Ils honoroient Mercure par les vols & les rapines, Bacchus par l'ivrognerie, Vénus par les plus infames prostitutions. Ils regardoient comme des foiblesses dont ils devoient se défendre, plusieurs vertus sans lesquelles ne sauroient se former les nœuds d'une société parfaite.

Qu'une vaine Philosophie cesse d'opposer les vertus de quelques Sages Païens

aux vices des mauvais Chrétiens, pour en conclure l'inutilité du Chriſtianiſme; le ſophiſme eſt que l'on met en oppoſition deux hommes qui ſortent chacun de l'ordre commun: la juſtice étoit un prodige dans le Paganiſme, comme l'injuſtice eſt un monſtre dans le Chriſtianiſme. Dès qu'on eſt un Ariſtide, on ne reſſemble plus à un Païen; & qui n'eſt plus juſte qu'Ariſtide, ne ſauroit être un Chrétien.

Un Philoſophe Païen pouvoit bien dire: Que chacun ſoit comme moi, juſte, patient, bienfaiſant; & les hommes vivront heureux. Mais, d'abord, cette force ſupérieure de raiſon qui éclaire ce Sage, peut-on la ſuppoſer également répartie entre tous les individus qui compoſent une Société? Enſuite réuniſſez enſemble ces prétendus Sages, dont chacun a la vanité de ſe croire ſans égal; vous verrez que tous voudront commander ſans que perſonne veuille obéir; & qu'admirés comme de grands hommes lorſqu'ils étoient iſolés, ils ſe rendront mépriſables par leurs petiteſſes & leurs rivalités dès qu'ils ſeront en corps de Société.

Me direz-vous qu'un Monde de Chrétiens parfaits eſt auſſi chimérique qu'un

de Puiſſances ; & le Souverain qui régneroit ſur de vaſtes Etats, ne ſeroit pas plus envié des autres Souverains, que ne l'eſt un Particulier de ſes voiſins parce qu'il eſt pere d'une plus nombreuſe famille.

Qu'on exalte tant qu'on voudra les Héros & les Guerriers magnanimes ; s'il eſt vrai qu'ils ſoient dignes de notre eſtime, c'eſt uniquement parce qu'il eſt vrai encore que le Monde n'eſt pas Chrétien. Mais quand je ſonge que l'art malheureux de détruire l'homme eſt devenu une ſource de gloire pour l'homme même ; quand je vois deux cents mille hommes ſe chercher par terre & par mer, fondre les uns ſur les autres, s'entr'égorger, s'étrangler avec tout l'acharnement de la férocité ; quand je penſe que ces hommes, qui ſe voient pour la premiere fois, n'ont nulle raiſon de ſe vouloir ou de ſe faire le moindre mal ; quand je penſe enfin que ces Nations qui envoient leur Jeuneſſe s'immoler au champ qu'elles appellent *de l'honneur*, ſe ſont épuiſées pour fournir aux frais honteux de ces ſcenes ſanglantes, & qu'elles payeront par bien des années de miſere le barbare plaiſir de l'injuſtice ou de la vengeance, oui je me ſens humilié d'appartenir

d'appartenir à l'eſpece humaine ; & pourrois-je ne pas déſirer que le Monde devînt Chrétien, puiſqu'alors au moins les hommes ſeroient des hommes ?

Le Commerce & les Arts ſeroient négligés dans ce Monde tout occupé des ſoins d'une autre vie ? Vaine terreur ; & au contraire, la fraude & l'injuſtice, les concuſſions & les violences, les guerres nationales ſur-tout, ne troublant plus le repos de ceux qui exerceroient le Commerce ou qui cultiveroient les Arts, la confiance régneroit par-tout, la bonne foi ſeroit univerſelle. Les Arts nuiſibles & les Profeſſions honteuſes ſeroient à la vérité dans le diſcrédit : on ne verroit plus dans nos Villes ni ces nombreux Artiſans du Luxe, ni ces lâches Courtiers de la débauche ; on verroit diminuer le nombre des Armuriers & des Fourbiſſeurs, parce qu'ils n'auroient plus à polir le fer & à aiguiſer l'acier que contre les animaux nuiſibles. Alors ils s'occuperoient à forger des ſocs de charrue. Et, pour décider ſi leur nouvelle profeſſion ſeroit plus ou moins honnête que la premiere, il faudra examiner lequel eſt le plus noble, ou de l'inſtrument qui fait vivre l'homme ou de celui qui l'égorge.

Quant aux ſoins des peres de famille pour avancer la fortune de leurs enfans, ils ſeroient ſans doute moins inquiets: le tréſor le plus précieux du Chrétien n'eſt point ici-bas: il ne conſume pas ſes jours dans les ſentiers laborieux de l'intrigue: il n'eſt pas altéré de richeſſes juſqu'à les rechercher par les baſſeſſes & le crime: il n'a ni l'ambition de vouloir tirer ſes enfans de la condition où le Ciel les a fait naître, ni la prétention plus folle encore de leur procurer le ſouverain bonheur dans le lieu de leur exil: il ſubordonne ſa prévoyance à cette Providence ſuprême qui, ſans doute, ne prendra pas moins de ſoin de ſes enfans, que des oiſeaux du Ciel qu'elle nourrit ſans qu'ils ſement ni ne moiſſonnent.

Mais, n'eſt-ce pas au contraire de cette indifférence, ou pour parler plus juſte, de cette modération Chrétienne, que doit réſulter l'aiſance générale? car enfin il n'y a qu'une Terre à partager entre tous les hommes qui l'habitent; &, lorſque tous les hommes ſeront Chrétiens, cette Terre reſtera encore pour les nourrir. Pourroit-on craindre qu'ils négligeaſſent de la cultiver? La culture des terres n'eſt-elle pas au contraire l'occupa

tion la plus analogue à la vie Chrétienne, qui doit être tout-à-la-fois innocente & laborieuse? Et n'est-ce pas aux travaux des plus parfaits Chrétiens, des Moines des premiers siecles de l'Eglise, que nous devons le défrichement & l'amélioration des sols les plus ingrats de leur nature? Non, la Terre ne manque si souvent à ses Habitans que parce qu'ils ne sont pas Chrétiens. Un seul veut avoir ce qui devroit être partagé entre cent: les uns, pour monter, obligent les autres à descendre, & la moitié des hommes dévore l'autre.

Ne seroit-il pas à craindre encore que, dans un pareil Monde, les Sujets, sous prétexte qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, ne refusassent de se soumettre aux ordres des Puissances qu'un zele superstitieux leur feroit envisager comme contraires aux ordres de Dieu? Il faut observer que ce Peuple de parfaits Chrétiens n'est point un Peuple d'imbécilles. Outre qu'il est doué de toutes les lumieres de la raison, la raison en lui n'est pas asservie à l'empire des passions. La seule passion du Chrétien est celle de ses devoirs, & le premier de ses devoirs, après ce qu'il doit à Dieu, c'est l'obéissance à son Prince,

On fait prêter ferment de fidélité à des Sujets; mais je me défie d'une vertu qui ne m'eft garantie que par un ferment. Le ferment de fidélité prêté par un Chrétien, eft un ferment auffi inutile que celui que fait un homme fans confcience. Le grand ferment qui attache le Chrétien à fon Prince, c'eft celui qu'il a fait fur les fonts baptifmaux; & il faut, avant qu'il foit Sujet infidelle, qu'il ceffe d'être vrai Chrétien.

Je conviens, à la vérité, qu'un Peuple de vrais Chrétiens auxquels un Prince commanderoit ou l'impiété ou l'injuftice manifefte, lui refuferoit l'obéiffance. Mais feroit-ce manquer à fon Prince que de lui épargner un crime, en refufant d'en être le complice? Le Chrétien, au refte, qui pourroit fe fouftraire à une Autorité tyrannique, ne s'armera jamais contre elle; & l'exercice le plus inique que pourroit s'en permettre un Souverain, ne légitimeroit point à fes yeux un acte de rebellion. Que ce même Souverain, dans toute autre circonftance, mette à l'épreuve la fidélité du parfait Chrétien, par-tout il le trouvera Sujet affectionné, Citoyen défintéreffé, & Soldat invincible.

Le Roi Chrétien d'un Peuple Chrétien

ne peut manquer d'être le Pere de ses fideles Sujets. Ils n'ont à gémir, sous son Regne, ni des caprices de la dureté qui dégénere en tyrannie, ni de l'insouciance de la foiblesse qui laisse opprimer la Justice. S'il demande un impôt, il n'est jamais dans la nécessité de l'exiger; ses Sujets concluent que l'Etat en a besoin, & ils savent que sous la main du Prince, comme un dépôt sacré, il ne sera ni altéré par les profusions du luxe, ni diverti par d'indiscretes largesses, ni profané par d'indignes usages.

Des Ministres Chrétiens, dans le Conseil des Rois, n'ouvriront jamais que des avis dictés par la raison, avoués par la conscience, & toujours utiles aux Peuples. Ils n'essayeront pas de leur persuader de régner autrement que par la Justice & par les Lois. Ils ne concluront pas légérement pour ces guerres qui inondent la Terre de sang, & qui font acheter aux Nations de si petits avantages au prix des plus grands maux.

Dans un Etat Chrétien, les Pauvres serviront les Riches avec affection, & ceux-ci fourniront avec bonté aux besoins des Pauvres. Les maux particuliers, toujours partagés par la Communauté, seront des maux insensibles. La

paix régnera au ſein des familles, & l'on ne parlera pas plus de diſſentions domeſtiques que de troubles dans l'Etat. La fidélité conjugale ſera réciproque, la concorde fraternelle inaltérable, & la tendreſſe des Peres ne tombera jamais ſur des enfans ingrats. Ceux que le déſir d'une plus haute perfection conduira dans la ſolitude, n'y faiſant qu'un cœur & qu'une ame par la charité, attireront, par l'ardeur de leurs Prieres, les bénédictions du Ciel ſur leurs Freres. Les Miniſtres d'une Religion ſi ſainte feront des Saints. Ce ne ſera ni l'ambition ni la cupidité, mais la voix publique, interprete de la voix du Ciel, qui les placera ſur le chandelier. Ils y brilleront par la Science, ils y édifieront par les vertus.

On aura toujours à m'objecter qu'il s'en faut bien que les Etats Chrétiens ſoient tels que je les dépeins; & moi j'aurai toujours à répondre que c'eſt uniquement parce que les Etats que nous appelons Chrétiens, ne le ſont pas en effet. Ici le fanatiſme de l'Héréſie, là l'orgueil philoſophique, par-tout la corruption de la Morale Evangélique défigure la face du Chriſtianiſme. Mais tous les Monumens hiſtoriques atteſteront que, dans aucun temps ni dans aucun Empire,

jamais les vrais Chrétiens ne se sont départis, dans la conduite, des principes que je leur attribue.

Mais un Monde de parfaits Chrétiens ne sera jamais qu'un Monde possible, j'en conviens, & ma pensée n'est pas qu'on doive se flatter de voir jamais un Etat composé de tous Chrétiens fideles à leur Loi; mais je soutiens, & c'est la conclusion unique que je veux tirer de tout ce que j'ai dit, je soutiens que l'Etat où le Christianisme sera professé avec le plus de perfection sera aussi l'Etat le plus paisible, le plus florissant, le plus redoutable aux Puissances ennemies, par cette harmonie intérieure, & cette union de tous les Membres avec leur Chef: d'où il s'ensuit que le plus grand intérêt d'un Souverain, c'est de prendre les moyens les plus convenables d'augmenter autant qu'il pourra le nombre des vrais Chrétiens parmi ses Sujets. Que si cette politique n'est pas la plus sage & la mieux entendue, il faut que mon expérience même m'ait étrangement séduit.

J'ai vu le Monde: je l'ai vu en Europe & au-delà; j'ai vu les Villes, les Cours & les Armées; & par-tout j'ai trouvé le même résultat. J'ai vu l'ignorance des Savans, la folie des Sages, la petitesse

des Grands, les miseres de l'opulence; des Malheureux par-tout au sein des jouissances ; & les Heureux que j'ai rencontrés, ce n'a été, en vérité, que parmi les vrais Chrétiens. Ces hommes ne savent ni intriguer dans les Cabinets, ni se pousser dans les Cours. Ils attendent : si on les oublie, ils ne s'en estiment que plus heureux : si on les recherche, ils ne s'épargnent pas pour faire du bien aux hommes ; ils se chargent même de la tâche que les autres redoutent ou qu'ils dédaignent. Tout occupés des devoirs de leurs places, ils ne sont inquiétés ni par les soupçons, ni par la basse envie. Ils peuvent avoir des ennemis, mais ils ne sont eux-mêmes les ennemis de personne. Leurs talens ne sont point inférieurs aux talens des autres hommes; &, avec leurs talens, ils portent dans la Société la modestie, les prévenances, la droiture, la cordialité & la noble passion de faire du bien à tous. Tels sont les hommes que forme l'Evangile. Tout Souverain qui régneroit sur de vrais Chrétiens régneroit sur de pareils Sujets : ne seroit-il pas heureux ?

CHAPITRE III.

Les Ennemis de la Religion ſont les Ennemis de l'Etat.

N'EN doutons point, la Religion eſt le plus grand bienfait que le Créateur ait pu nous accorder. Elle eſt la conſolation la plus efficace dans les maux inſéparables de la vie, le frein le plus ſûr des paſſions, qui bouleverſeroient tout, ſi elles n'étoient retenues par la crainte d'un Jugement plus inévitable que celui des hommes. Elle eſt la baſe des Lois, le lien du Gouvernement, la regle des Mœurs, la ſauve-garde de nos biens, de notre réputation, de nos vies, le plus ferme appui des droits des Souverains, le plus ſûr garant de l'obéiſſance des Peuples. Et où en ſeroit la Société, ſi tout n'y alloit qu'au gré de l'audacieuſe imagination de nos Philoſophes qui, n'ayant aucun principe, laiſſeroient tout à la diſpoſition aveugle du Haſard, qu'ils croient avoir créé l'Univers & devoir ſeul en avoir la conduite ? Attaquer ainſi le principe ſacré de l'ordre, de la ſubordination, de la décence publique, c'eſt

ſe déclarer l'Ennemi de la Patrie & le fléau du Genre-humain.

Ainſi donc, ſi la Morale des Déiſtes s'accréditoit dans le Monde, on n'y verroit que confuſion, qu'indépendance, qu'un mépris abſolu des Lois, qu'une affreuſe tolérance des Religions même les plus ridicules. C'eſt déjà leur cri d'à préſent ; & doit-on s'en étonner ? Ils ſont tous intéreſſés à réclamer cette tolérance politique. Sans elle, pourroient-ils infecter impunément le Public de leurs maximes impies ? Ils ne montrent tant de zele pour laiſſer ſubſiſter enſemble toutes ſortes de Religions, que pour qu'il leur ſoit permis de n'en avoir aucune. Mais quoi de moins raiſonné que cette réclamation ? Quoi de plus dangereux que ce bizarre aſſortiment de tant de Rits différens, de tant d'opinions contradictoires ? Quoi ! le Déiſme, le Socinianiſme, le Manichéiſme, le Mahométiſme, l'Idolâtrie même, ſeroient accueillis, permis, autoriſés ! On regardera du même œil les vérités les plus lumineuſes & les erreurs les plus abſurdes ! On verra avec indifférence la ſuperſtition & le fanatiſme, le blaſpheme & le ſacrilege s'élever à côté des Autels du vrai Dieu ! On croira ne pas manquer à ce Dieu ſaint

& terrible, en laiſſant toujours ſubſiſter une occaſion de ſcandale & de chute à ceux qui l'adorent en eſprit & en vérité, en nourriſſant toujours dans la Société des ſemences de diſcordes, de troubles, de ſchiſme, de révoltes, de guerres, d'inimitiés! Ne ſoyons pas la dupe de cette indifférence ſimulée pour toutes les Religions; elle n'eſt que le maſque d'une haine trop réelle pour une Religion qui s'éleve ſans ceſſe contre les erreurs & les vices.

CHAPITRE IV.

En quoi conſiſte la vraie Politique?

TOUT Souverain qui ſait ſe faire reſpecter de ſes Voiſins par ſa bonne foi plus que par ſa valeur & ſa puiſſance, & ſe faire aimer de ſes Sujets autant par ſon amour pour la juſtice que par ſa bonté, ne peut manquer de réuſſir dans tout ce qu'il lui plaira d'entreprendre, ſans qu'il ait beſoin d'avoir recours à ces maneges obſcurs & à ces raffinemens incertains qui font l'eſſence, & auſſi la honte de ce qu'on appelle *Politique*.

La vraie Politique doit être fondée ſur l'équité la plus ſcrupuleuſe, ſur l'intégrité

la plus exacte, sur une assurance réciproque de protection & de service, sur un enchaînement inaltérable de secours mutuels entre les Princes & les Sujets. Non-seulement le devoir, mais l'intérêt particulier des uns & des autres l'exige, & le bonheur commun en dépend. Qu'on se figure un Monarque qui aime ses Sujets, qui est assuré de leur cœur, qui se concilie leur estime, qui leur montre de la bonté, de l'équité, de la franchise ; qui leur inspire de la confiance, & qui, sans le secours de tant de Traitans avides, fait lever de justes tributs avec une sage proportion : il n'a besoin pour être respecté de ses Voisins que de l'amour qu'on lui porte, & de la seule idée qu'on a par-tout de sa probité qui fait toute sa politique. Ce Prince, avec sa seule bonne foi, réussit toujours dans ses projets plus promptement, plus aisément, plus surement qu'il ne feroit avec cette prétendue habileté, ces trames profondes, & ces détours artificieux que la méfiance Européenne a inventés, & que souvent elle rend elle-même inutiles.

CHAPITRE V.

Moyen d'expédier promptement les affaires dans un Etat.

RIEN ne feroit plus utile, dans toutes fortes d'Etats, que l'établiffement d'un Confeil particulier dans chaque Province, compofé de quatre Députés ou Confeillers, qui auroient une relation immédiate avec les quatre Miniftres chargés des quatre branches principales de l'Adminiftration, & qui compofent le Confeil du Roi. Nul moyen n'eft plus fûr pour entretenir l'ordre dans un Gouvernement, pour en expédier plus promptement les affaires, & pour les tirer des mains oifeufes d'une foule d'Officiers inutiles qui, par leurs charges, ne font que fe croifer dans leurs opérations, & augmenter la confufion.

Ces quatre Confeillers ou Députés auroient chacun leur département féparé, non avec le pouvoir d'innover, mais feulement avec l'autorité néceffaire pour empêcher les contraventions à la Loi.

Celui, par exemple, qui auroit le département de la Juftice, ne fe mêleroit point de l'exercer; ce feroit affez qu'il

veillât à la faire obſerver dans les Tribunaux, & à rendre compte au Chancelier de la maniere dont elle feroit adminiſtrée.

Celui qui feroit chargé de la Police, en maintiendroit le bon ordre, ſous la direction du Miniſtre à la Cour.

Celui qui auroit inſpection ſur les Troupes, ne s'ingéreroit point de les commander: mais il les feroit payer réguliérement; il les contiendroit dans une exacte diſcipline, & les empêcheroit de vexer les Citoyens. Il feroit rapport au Miniſtre de la Guerre, & des motifs qui le feroient agir, & des moyens qu'il prendroit pour bien exécuter ſes ordres.

Celui qui feroit prépoſé pour les Finances, feroit attentif à faire lever les impôts avec ſageſſe & fidélité. Il s'appliqueroit à faire fleurir le Commerce: &, n'ayant aucune part au maniement des deniers, il les feroit parvenir au Miniſtre du Tréſor, & l'inſtruiroit avec ſoin de tout ce qui auroit rapport à une ſage économie de la Province, ou du beſoin qu'auroit cette Province d'une diminution des taxes ordinaires.

Sur ces Mémoires des Conſeillers, les Miniſtres font des détails auxquels ils joignent leurs avis & qu'ils préſentent

au Prince : le Conſeil décide enſuite, & fait expédier ſur le champ les ordres néceſſaires. Ainſi un Roi peut voir tous les jours, ſans la moindre confuſion, l'état actuel de ſon Royaume, remédier aux abus qui s'y gliſſent, preſque au moment qu'on les y apperçoit ; &, ce qui eſt plus heureux encore, éviter le déſordre qu'entraîne la multitude des affaires quand la pareſſe les laiſſe accumuler.

CHAPITRE VI.

La Raiſon ſeule ne ſuffit pas, il faut des Lois pour contenir les paſſions, qui troubleroient l'ordre dans les Etats.

IL eſt triſte ſans doute que la Raiſon, qui de ſiecle en ſiecle a ſi fort étendu ſes connoiſſances, ne puiſſe pas ſur-tout à préſent ſe paſſer du ſecours des Lois ; mais cette lumiere, qui nous eſt donnée pour nous éclairer, s'enveloppe ſouvent elle-même de nuages ſi épais, qu'elle nous devient encore plus dangereuſe qu'inutile. Nous ne voyons plus alors où nous portons nos pas, & nous donnons aveuglément dans le mal. Sans ſes malheureuſes alternatives, la raiſon eût ſuffi

ſans doute pour nous faire aimer & pratiquer nos devoirs ; mais, depuis que les paſſions ont perverti les Mœurs, abruti les Ames, accrédité la molleſſe, la diſſimulation, le faſte, la frivolité, toutes ſortes d'erreurs & de foibleſſes ; depuis que l'intérêt a fait perdre tout attachement au bien public, & borné, pour ainſi dire, chaque homme à lui-même ; que le crédit l'a emporté ſur la juſtice, l'ambition ſur la vertu ; depuis que l'amour du luxe a enfanté une avidité inſatiable, que le point d'honneur eſt devenu une Idole qui a exigé des ſacrifices ſanglans, que la Politique a banni la droiture, qu'on n'a plus fait un ſecret de ſes plaiſirs, qu'on s'eſt même fait un trophée de ſes débauches, la Loi Naturelle ne ſuffiſant plus, il a fallu des freins plus forts à des naturels plus fougueux & plus indociles. Il a fallu que les Lois divines & humaines, comme deux flambeaux ne faiſant qu'un même corps de clarté, vinſſent éclairer la raiſon elle-même, & par ce moyen nous empêcher de reſſembler à ces freres jumeaux de la Fable, tantôt Habitans des Cieux, tantôt Citoyens du Ténare.

C'eſt uniquement à l'accroiſſement du vice que nous devons l'établiſſement des

Lois. Plût à Dieu qu'à présent nous dussions à leur force & à leur sagesse l'abolition des désordres qui les ont fait créer ! Mais les moyens que la malice des hommes a imaginés pour éluder les Lois, augmentent à proportion de la gêne qu'elles imposent. Déjà, comme un torrent impétueux, les passions ont rompu ces digues ; & bientôt, comme auparavant, elles inonderont toute la surface de la Terre.

CHAPITRE VII.

Les Lois ont plus de force dans la Monarchie que dans la République.

IL est certain que les Lois ont plus de force dans la main d'un seul, que lorsque l'observation en est confiée à toute une Nation, qui met au nombre de ses Privileges celui de ne point y obéir ; d'où résulte nécessairement une fatale corruption & une dangereuse anarchie. On peut être heureux dans la Monarchie ; tout y fléchit sous la Loi ; mais dans un Gouvernement Républicain, chacun prétend commander, nul ne veut obéir, & personne ne peut y jouir de la tranquillité, un des principaux biens de la vie.

Cependant chaque eſpece de Gouvernement a ſes inconvéniens. Le plus grand, c'eſt qu'il n'en eſt point qui ne change & ne finiſſe. Tout a ſubi cette loi : les plus vaſtes Monarchies du temps paſſé ſont détruites ; il n'en reſte que le ſouvenir à celles d'à préſent, qui, deſtinées à paſſer comme elles, rentreront tôt ou tard dans le gouffre où le temps abyme tout, & où quelque jour il doit ſe perdre & s'engloutir lui-même.

CHAPITRE VIII.

L'inconſtance des hommes leur rend les Lois inutiles.

TELLE eſt la malheureuſe répugnance, ou plutôt l'opiniâtre rébellion des hommes contre les Lois, que, quand même ils auroient la liberté de s'en faire à eux-mêmes, &, dans ce choix, de ne ſuivre que leurs préjugés & leurs goûts, ils n'y ſeroient pas plus fideles ; tant eſt grande leur inconſtance, tant a de force leur penchant à ſe ſouſtraire à toute ſorte de regle & de devoir. Ce penchant & cette inconſtance ſont ſi marqués dans toute leur conduite, qu'ils étouffent &

méconnoiſſent, autant qu'il leur eſt poſſible, juſqu'à cette Loi naturelle qui eſt au fond de leur cœur, & qui peut mieux que toute autre leur montrer & la juſtice dont ils devroient pratiquer les regles, & les charmes de la vertu dont ils devroient ſuivre les enſeignemens par raiſon & ſans contrainte.

CHAPITRE IX.

Grands inconvéniens de la vénalité des Charges de Judicature.

D'OÙ vient que nos Tribunaux les plus auguſtes ſont ſi peu reſpectés ? C'eſt que l'ignorance, la faveur, le caprice, s'ingerent d'y dicter les Arrêts que la Juſtice & la Raiſon devroient y prononcer. Les talens qui, par une déplorable fatalité, ne ſont jamais plus grands que dans l'indigence, comme ſi l'indigence, qui a le don d'évertuer le génie, pouvoit ſeule les acquérir, les talens ne parviennent preſque jamais aux Charges de Magiſtrature ; &, ce qui eſt plus malheureux encore, le droit d'exercer la Juſtice n'entraîne que trop ſouvent l'uſage de la vendre pour ſe dédommager de ce qu'elle a coûté.

C'eſt un des effets les plus heureux de la ſage Politique d'un Etat, que la Juſtice s'y rende gratuitement, ſans ces lenteurs qui ne ſont qu'appauvrir ceux qui la réclament; ſans ces formalités, que ceux-là ſeuls entendent qui n'ont d'autres reſſources pour vivre que l'art de les multiplier; en un mot, ſans ces frais, ces peines, ces dangers même trop ordinaires parmi nous, & qui font que le bon droit ne ſe montre qu'en tremblant devant des Magiſtrats prépoſés pour le défendre; & que l'injuſtice, au contraire, s'y préſente quelquefois avec un air de confiance qui n'eſt que trop ſouvent le préſage du triomphe qu'elle y obtient.

CHAPITRE X.

C'eſt un petit inconvénient que les Plaideurs de mauvaiſe foi ſoient punis par la bourſe; mais il ſeroit à ſouhaiter que l'Etat ſe chargeât de faire donner des conſeils gratuits à l'ignorance & à la bonne foi qui les réclameroient.

C'EST une eſpece d'avantage dans un Gouvernement, que la Juſtice, chargée d'en bannir les déſordres, devienne, par

les frais qu'elle occasionne, & par les inconvéniens qui l'accompagnent, une des premieres punitions de ces mêmes désordres dont il importe d'arrêter le cours. Soit que ce soit un effet de l'orgueil ou de la jalousie, de la haine ou de la vengeance, les dissentions croissent tous les jours dans nos Villes; les Citoyens y vivent sans s'aimer; & il n'en est point qui, livré à lui-même, & dégagé du frein des Lois, ne voulût indistinctement attirer à lui tous les biens, tous les privileges, tous les honneurs dont les autres jouissent.

Ce qu'on ne peut faire impunément contre les Lois, on tâche de le faire de l'aveu des Lois même. De là cette foule de procès qu'on intente sans sujet, & qu'on n'espere que trop souvent de gagner sans raison. A ce mal trop commun, & si contraire à l'union & à la paix, quel remede peut-on apporter? Le Gouvernement ne sauroit punir ce qu'il ne peut empêcher; dans ce cas il doit, du moins, faire en sorte que l'intérêt personnel réprime un abus qu'il condamne.

Je ne voudrois donc pas absolument blâmer la coutume introduite dans les Tribunaux, d'acheter les conseils des

Jurifconfultes & de payer leur travail: ce que je voudrois, ce feroit d'empêcher les Citoyens d'entamer des procès douteux dans lefquels un Avocat leur promet quelquefois un fuccès qu'il n'efpere pas lui-même.

A ces Confeillers mercenaires, & que je regarde comme une pefte, dont les ravages font d'autant plus grands qu'aucun Prince ne fonge à les arrêter, il faudroit que l'Etat fubftituât, à fes frais, un certain nombre de gens habiles & défintéreffés qui, confultés par les Parties avant un premier éclat, leur expoferoient naïvement & gratuitement l'injuftice ou l'équité de leurs prétentions; &, par les craintes ou les efpérances qu'ils donneroient, les engageroient à renoncer à leur deffein, ou les encourageroient à le fuivre.

Cette efpece de Tribunal feroit d'autant plus utile, qu'il feroit échouer la plupart des paffions qui divifent les hommes, & les détruiroit d'autant plus aifément, que ces paffions encore naiffantes n'auroient pas eu le temps de prendre ce degré de chaleur qui les enflamme ordinairement au premier choc qu'elles reçoivent.

Je fuppofe qu'il feroit libre de confulter

les Jurisconsultes dont je parle, ou de porter tout-d'un-coup ses demandes aux Tribunaux établis pour en décider souverainement ; mais quel est le Citoyen qui, désirant ne rien hasarder dans une affaire importante, négligeroit des avis émanés d'une prudence éclairée, & dégagée de toutes sortes d'intérêts ? Quel est aussi le Citoyen qui, s'étant vu condamné par des hommes respectables, oseroit recourir à un Juge ordinaire (comme il le pourroit en effet) ? qui voudroit risquer d'acheter à grands frais la honte & le chagrin de voir un sage avis confirmé par un Arrêt irrévocable ?

CHAPITRE XI.

La liberté de l'appel ne devroit point être pour le crime prouvé, mais seulement pour les affaires civiles.

RIEN ne demande une plus prompte décision que la punition des crimes ; & il ne convient pas de permettre à des Coupables un appel, ou qui ne sert qu'à augmenter leurs craintes, en retardant la peine qu'ils méritent, ou qui peut même leur donner les moyens d'échapper

à leur châtiment par une nouvelle révision du Jugement qui les condamne.

Dans les affaires civiles, au contraire, je voudrois que les décrets du Tribunal ne fussent sans appel que lorsque les Parties intéressées consentiroient de s'y soumettre; car si l'une des deux se trouve lésée ou par la suppression d'un Acte qu'elle auroit pu elle-même n'avoir pas produit assez tôt, ou par un mauvais sens donné à quelque piece de ses défenses; si elle pouvoit prouver que, dans le fond ou dans la forme, on eût jugé contre la Loi, elle devroit avoir la liberté de recourir à une Autorité supérieure, pour faire réparer le grief de son Arrêt.

CHAPITRE XII.

La perte de son procès n'est pas une punition suffisante pour le Plaideur de mauvaise foi.

ON doit être étonné que les Lois, dans tous les Etats, étant aussi précises, aussi claires, aussi connues qu'elles le sont, il soit besoin, dans les procès, d'un si grand nombre de Juges, d'Avocats & d'autres gens, encore pour examiner, discuter, éclaircir

éclaircir les moindres affaires. Si les Tribunaux, en prononçant ſur les différens des Parties, & en donnant gain de cauſe à l'une ſuivant l'équité, puniſſoient en même temps l'autre comme d'un crime d'Etat, d'avoir oſé ſoutenir une mauvaiſe cauſe contre l'eſprit de la Loi, & dans l'eſpérance de tromper les Juges, & d'en obtenir une Sentence conforme à ſes déſirs ; penſe-t-on qu'il y eût bien des procès dans le monde ? Par-là tomberoient ces ſophiſmes diſpendieux, ces ambiguités ſubtiliſées, ces procédures inutiles, ces combats déshonorans de chicanes, ces prétendus oracles intéreſſés à faire leur réponſe au gré de ceux qui les conſultent, & qui, dans la forêt ténébreuſe de commentaires & de gloſes, dont ils connoiſſent ſeuls les ſentiers, menent indifféremment à droite ou à gauche ceux qui ont la foibleſſe de s'y engager. Par-là enfin, l'on rendroit plus reſpectables les Lois, qui s'expliquent aſſez clairement ſur tous les cas qui peuvent occaſionner des diſputes.

CHAPITRE XIII.

Quelles doivent être les qualités des Juges? Il seroit à souhaiter qu'ils fussent tous pensionnés par l'Etat.

IL faut que les Juges aient une connoissance parfaite des Lois de la Nation & de la forme de la procédure : il faut qu'ils aient des sentimens & des entrailles du moins par vertu, & une tendresse de conscience qui les porte à garantir l'innocence de toute oppression. Il faut qu'ils aiment l'application & le travail. Certaines qualités peuvent être le fruit d'un naturel heureux ; mais l'érudition ne s'acquiert qu'à force d'étude & d'expérience.

Cependant, comme les disputes de l'Ecole ont souvent donné lieu à des héréfies, il peut se faire que la Jurisprudence enfante de vaines subtilités qui apprennent à éluder les Lois par les Lois mêmes. De là ces incidens, ces chicanes, ces tours malicieux pour embrouiller les procès, pour déguiser la vérité, pour différer les Jugemens, pour autoriser des prétentions injustes,

Il sembleroit avantageux d'ignorer une Science qui est plus propre à éblouir qu'à éclairer & à instruire ; & l'on devroit sans doute lui substituer la candeur, la droiture, une exacte probité, un jugement solide.

Ce problême est difficile à résoudre ; mais la Jurisprudence est utile, elle est même nécessaire ; & il est certain qu'un Juge qui, sans mauvais dessein, pécheroit par ignorance, ne seroit pas moins coupable que celui qui, étouffant ses lumieres, pécheroit par mauvaise volonté.

Dans l'Aréopage d'Athenes, les Archontes ne jugeoient que la nuit, non-seulement pour qu'ils eussent l'esprit plus recueilli, mais aussi afin que, l'obscurité leur dérobant la vue de tout objet de haine ou de pitié, rien ne pût les émouvoir ou les séduire. Je n'ignore pas que nos Lois ont décerné des punitions & contre ceux qui entreprendroient de surprendre la religion de leurs Juges, & contre les Juges même qui seroient capables de se laisser corrompre par leurs Solliciteurs. Mais à quoi servent ces Lois, dès qu'il est si difficile de découvrir ceux qui les violent ? Des marchés si honteux se font d'ordinaire sans témoins ; & les Coupables ont trop d'intérêt à

CHAPITRE XV.

L'abus de l'esprit produit de grands désordres dans la Société.

L'ESPRIT, qui nous fait tout voir jusqu'aux écueils qui l'environnent, bien loin de servir à nous les faire éviter, est presque toujours le premier qui nous y entraîne. Ce phare, qui n'est fait que pour nous conduire au port, nous éclaire moins qu'il ne nous éblouit, & nous fait donner contre les rochers mêmes qu'il nous découvre. Vit-on jamais une pareille contrariété? Et comment définir l'esprit, qu'un assemblage confus de lumieres & de ténebres, qu'un mélange bizarre de folie & de raison?

Cet assemblage est pourtant moins difficile à concevoir qu'il ne le paroît. Attaché à la matiere qui l'appesantit, l'esprit n'est point ici-bas tout ce qu'il peut être. Libre de sa nature, il se trouve dans l'esclavage; immortel, il se voit resserré dans le temps; toujours prêt à s'élancer vers le lieu de son origine, il ne peut se dégager de la masse qui le retient; occupé par un secret pressentiment des avantages dont il doit jouir

dans une autre vie, il les voit à peine à travers les voiles grossiers dont il est enveloppé. Il veut, avant le temps, déchirer ces voiles, & le temps les épaissit de plus en plus. Faut-il donc s'étonner si, dans le même instant, il voit & ne voit pas; s'il nous égare lorsqu'il doit nous conduire; & si, toujours nécessaire, il nous est souvent moins utile que dangereux?

Combien plus ne l'est-il pas, lorsqu'au lieu de maîtriser la matiere qu'il anime, il s'abandonne aux impressions qu'il en reçoit; lorsqu'au lieu d'en réprimer les passions, il les excite & les fomente lui-même; lorsqu'il nous endort avec lui dans le sein de la volupté qui l'a séduit; lorsqu'il entreprend de nous justifier ses égaremens & les nôtres?

Ce que je trouve encore de plus funeste, c'est que, plus il a de noblesse & d'élévation, plus il a sujet de se redouter lui-même: ses plus grandes qualités avoisinent les plus grands défauts. Et quel est l'esprit supérieur, que sa vivacité ne transporte, que ses succès ne flattent, que la vanité n'aveugle, & qui, dans la confiance qu'il met en ses forces, n'affronte hardiment les plus grandes difficultés? Souvent il lui suffit

d'avoir conçu un projet, pour le croire aisé. Il renverse en idée tous les obstacles : les routes qu'il se trace, il croit les voir s'aplanir devant lui ; mais à peine y est-il entré, qu'il s'égare. Il avance d'autant moins, qu'il se presse davantage. Malheureusement encore il ne peut reconnoître sa présomption. Aigri par le sentiment intérieur de sa foiblesse, il cherche à se la déguiser à lui-même. De nouveaux desseins viennent en foule exciter son orgueil, & rien ne peut le réprimer ni le confondre : il se nourrit dans l'humiliation même qui doit l'anéantir.

C'est donc ainsi que l'esprit, cette précieuse émanation du souffle divin, de ce souffle qui ne doit être en nous que ce qu'il est dans l'immensité de l'Univers qu'il anime, un principe de vie qui fait tout mouvoir avec ordre & sagesse : c'est ainsi, dis-je, que l'esprit sert moins à notre bonheur qu'à notre perte, & nous creuse des précipices où, vraisemblablement, le seul instinct nous auroit conduits sans dangers.

Je me le représente ici, élevant dans la Religion des disputes aussi vaines que hardies sur des mysteres qu'il ne sauroit pénétrer. Au lieu de laisser à nos cœurs

le seul grand avantage qu'ils puissent avoir, celui de sentir & de mériter la grace, l'esprit se fait fort de la connoître, il s'ingere même de la définir. Toute hardiesse est contagieuse; & où l'esprit ne mene-t-il point, lorsque, ridiculement honteux de ne pouvoir tout comprendre, il veut découvrir des vérités qu'il ne peut saisir? Et n'est-ce pas beaucoup pour lui qu'il puisse se procurer le mérite de les croire, lorsqu'il est obligé de renoncer à l'avantage beaucoup moins précieux de les concevoir?

Il y a pour l'esprit une sage ignorance, & qui ne lui est pas moins nécessaire qu'utile. Il est heureux s'il la connoît, plus heureux encore s'il l'avoue. Sa force vient souvent de sa foiblesse; sa gloire, de savoir moins qu'il ne veut. La raison & son intérêt lui prescrivent des bornes; s'il les franchit, il tombe tout-à-coup dans un vide immense, dans un abyme de ténebres, dans une espece de néant, où il ne se retrouve qu'en revenant sur ses pas, si toutefois il peut encore en découvrir les traces, & ne pas continuer à se perdre lors même qu'il a découvert le malheur qu'il a eu de s'égarer.

Ce n'est presque jamais qu'en voulant

s'élever au-dessus de sa sphere, qu'il se met en danger d'éprouver ce malheur. Pour en être convaincus, suivons-le un moment dans les affaires & dans le commerce ordinaire de la vie : dans les affaires, je les lui vois souvent manquer par trop de finesse & de précautions. Plus l'esprit a de profondeur & de force, plus il a le défaut d'aimer trop les détails : il croiroit manquer de bien saisir un objet, s'il n'en examinoit jusqu'aux superficies. Aussi, combien d'entreprises utiles & même praticables ne rejette-t-il pas quelquefois pour avoir trop bien apperçu tout ce qui pourroit s'y rencontrer d'obstacles ?

Il en est de même dans le Gouvernement des Etats, trop de perspicacité y devient souvent plus pernicieux qu'utile. De là ces engagemens fastueux mais équivoques, ces détours honteux, ces subterfuges rampans, &, si j'osois ainsi parler, ces sinuosités d'une Politique tortueuse qui ne suit ses vues qu'aux dépens de la droiture & de l'équité ; tandis que des manœuvres moins concertées les eussent remplies avec moins de peine & plus de décence, & surement avec plus de gloire & de succès. Mais il est rare que l'esprit ait recours à ce qui est simple :

il aime l'art & les prestiges; il préfere les phosphores à la lumiere; il se plaît à marcher dans les routes les plus épineuses, qui, pour l'ordinaire, ne sont pas celles de la vérité.

Qu'on parcoure les Tribunaux de la Justice, combien y verra-t-on de causes défendues par une éloquence apprêtée, qui n'a pour but que de les déguiser sous des voiles imposteurs? C'est que l'esprit croit au-dessous de lui d'appuyer, de protéger la raison, qui se soutient & se protege elle-même: il trouve plus de gloire à combattre en elle une ennemie qui lui paroît digne de ses efforts. Il néglige le vrai qui, presque toujours, porte avec lui ses titres; & il fournit des preuves à ce qui n'est pas même vraisemblable, parce que le triomphe qu'il lui ménage doit être en même temps le triomphe de son adresse à fasciner la raison. Il parvient d'ordinaire à se persuader ce qu'il a imaginé. Sa propre fausseté lui en impose; il souscrit à son délire; &, en s'efforçant de le faire approuver, il accuse d'ignorance ou de mauvaise foi quiconque le condamne. Frappé de l'infaillibilité de ses systêmes, quels qu'ils puissent être, il en fait une regle d'orthodoxie; & ce n'est que sur cette regle qu'il

apprécie les talens, les connoissances, les travaux, les succès, peut-être même la vertu de tous ceux qu'il veut soumettre à ses idées.

Cette présomption, apanage trop ordinaire de l'esprit, nuit autant à la fortune qu'à la droite raison. On voit en effet plus de médiocres esprits s'avancer dans le monde que de grands génies. Les uns proportionnent les objets à leurs moyens, & ne sont point honteux de n'y arriver que d'un pas lent & timide: les autres ont à peine apperçu le but où ils prétendent, qu'ils s'y portent d'un vol audacieux. Leurs forces, dont ils présument, leur tiennent lieu de tout arrangement; mais leur but lui-même est souvent moins réel que chimérique; &, quel qu'il soit, ils s'efforcent en vain d'y parvenir. Ils ne savent que planer dans les airs, sans y tenir une route certaine.

Cette idée exagérée que l'esprit se fait de ses propres forces, empêche en toutes choses ses progrès. Combien ne les retarde-t-il pas dans l'étude des Sciences? Il n'est que trop ordinaire que l'esprit se croie fort au-dessus de celle qui convient le plus à ses talens. Les facilités qu'il y trouve la lui font mépriser; &, comme il veut toujours aller au-delà de

ce qu'il comprend, il fait mal ce qu'il pourroit bien faire, & mal encore ce qu'il n'auroit pas dû tenter. Ce tort que l'esprit se fait à lui-même retombe malheureusement sur les Sciences, & il n'est pas le seul.

Subjugués par le goût du temps, les gens de Lettres ont perdu cette espece de rusticité qu'ils contractoient dans la retraite, & qu'on leur passoit trop aisément dans des siecles moins épurés; mais qu'ont-ils gagné à prendre le ton & les manieres du grand monde? Dans leurs Ouvrages, on trouve plus de délicatesse & moins de force, plus de précision & moins de chaleur, plus de brillant & moins de hardiesse, plus de mots que de choses, plus d'emphase que de simplicité, plus d'esprit que de génie. Dans leurs mœurs, on découvre, à regret, plus de parure que de réalité; & ce sont eux peut-être qui ont substitué à des principes, jusqu'alors immuables, des paradoxes révoltans: ce sont eux peut-être qui, se plaisant à colorer les vices, ont contribué à n'en faire que des sujets de raillerie, des imperfections capables tout au plus de blesser les regles de la décence & de l'honnêteté. Disons-le hardiment, les mœurs des Savans sont

devenues des torts pour les Sciences; & c'est sans doute sur ce fondement qu'un Auteur, en s'exceptant modestement lui-même, a prétendu prouver que l'étude des Sciences ne servoit qu'à corrompre les Mœurs.

Du moins l'esprit que je représente ici aussi nuisible qu'utile, devroit couvrir ses défauts sous le vernis si commun de la politesse du siecle; il devroit, du moins, s'étudier à plaire, pour se faire aimer : c'est pourtant ce qu'il ne fait point, sur-tout dans le commerce ordinaire de la vie. Les Sociétés les plus aimables ne sont pas celles où il se trouve le plus de gens d'esprit. La douceur, la complaisance, la gaieté, l'indulgence en sont, je crois, les principaux agrémens. Mais l'esprit ne suppose point ces qualités précieuses; l'idée même qu'on s'en forme les exclue; c'est une idée de supériorité sur les autres, d'où naissent plusieurs défauts contraires à la Société. On se croit en droit d'y jouer le premier rôle, d'y manquer de subordination pour ses supérieurs, d'égards pour ses semblables, d'indulgence pour ses inférieurs. On ne cede rien aux premiers; on dispute tout aux seconds; on méprise les troisiemes; on veut les subjuguer tous; on

prétend ſeul avoir raiſon ; &, où regne le plus la liberté, on tâche d'établir un deſpotiſme qui rompt bientôt tous les liens de la confiance & de l'amitié.

Juge faſtueux, toujours prêt à prononcer ; maître altier, voulant toujours inſtruire, l'eſprit ſe concilie rarement les cœurs, & plus fréquemment il excite la haine & l'envie. Comme ſon talent eſt de bien voir, & qu'à tout moment & par-tout il découvre dans les autres plus de vivacité que de goût, plus d'ignorance que de ſavoir, plus de petiteſſe que de grandeur, pour tout dire enfin, plus de défauts que de vertus, plus d'objets de dégoût que d'amuſement ou d'eſtime, il ſaiſit beaucoup mieux les uns que les autres ; & ce talent, ſi c'en eſt un, lui attire ſouvent plus d'ennemis qu'il ne lui a fourni de ſujets de ſatire. Il eſt vrai que, rappelant alors tout ce qu'il a de brillant & de graces, & s'en ſervant à couvrir ſa mordante cauſticité, il plaît, il charme, il attache, & répand dans les converſations une ſorte de chaleur qui les ſoutient & les anime : mais bientôt il ſent que cette chaleur ſe diſſipe ; il s'apperçoit que la malignité qui lui ſourioit, ceſſe d'applaudir à ſes ſaillies ; qu'elle commence elle-même à le

craindre, & qu'il n'a remporté que la haine & le mépris de son acharnement & de son adresse à médire.

Qu'est-ce donc que l'esprit, & quelle estime doit-on en faire, dès que ses avantages ne peuvent balancer ses dangers? Pour le peu de louanges qu'il nous attire, à combien de reproches ne nous expose-t-il pas? Il nous découvre quelques vérités; mais qui peut nombrer les erreurs où il nous plonge? Il nous fait des amis; mais combien nous suscite-t-il de rivaux? Et, s'il a des qualités aimables, combien n'a-t-il pas de travers choquans? Que de malheureux, que de coupables n'a-t-il pas toujours faits dans le Monde! Que de trahisons, que d'injustices, d'infames passions, d'odieux manèges, de faux préjugés n'a-t-il pas justifiés! Que de vertus n'a-t-il pas décriées! Il n'est pas jusqu'aux Mysteres les plus sacrés qu'il n'ait tâché de pénétrer, pour s'enhardir à ne les pas croire.

Je me suis contenté de faire voir l'esprit aussi dangereux dans la Société que dans les affaires, aussi capable de nuire à la fortune qu'à la droite raison: il ne me reste qu'à souhaiter que, se défiant sans cesse de lui-même, il s'abandonne tout entier à cette même raison qu'il aime si peu.

CHAPITRE XVI.

On connoît mieux aujourd'hui en quoi consiste la vraie Philosophie, & jamais peut-être il n'y eut moins de Philosophes. Pourroit-il en effet y en avoir sans vertus? & y eut-il jamais des vertus sans Religion?

IL n'y a pas long-temps qu'on eût regardé avec une surprise dédaigneuse un homme qui se seroit arrogé le nom de Philosophe; il n'en est pas de même aujourd'hui: le nom de Philosophe est en honneur, & les femmes mêmes s'en font gloire. Selon l'idée qu'on y attache, rien n'est réellement ni plus grand ni plus beau. Un Philosophe doit s'étudier à régler la marche de son esprit, à discuter les principes, à examiner les vraisemblances, à chercher le vrai avec autant de discernement que de bonne foi. Exempt de préjugés, ennemi de tout paradoxe, il doit connoître le prix de la raison, en étendre les facultés, mais en respecter les bornes; assurer, où elle peut atteindre; douter, où elle ne peut parvenir. Dégagé des préventions ordinaires de l'Humanité, il doit savoir

apprécier toutes choses à leur juste valeur ; ne pas estimer les grands états de la vie plus qu'ils ne valent, ni les plus basses conditions plus petites qu'elles ne sont. Il doit jouir des plaisirs sans en être esclave, des richesses sans s'y attacher, des honneurs sans orgueil & sans faste, supporter les disgraces sans les craindre & sans les braver, regarder comme inutile tout ce qu'il n'a pas, comme suffisant à son bonheur tout ce qu'il possede. Toujours égal dans l'une & l'autre fortune, & toujours sérieux, mais tranquille & d'une gaieté sans art, il doit aimer l'ordre & le mettre dans tout ce qu'il fait. Epris des vertus de son état, n'être extrême sur aucune, & les pratiquer toutes, même sans témoins. Sévere à son égard, être indulgent à l'égard des autres, franc & ingénu sans rudesse ; poli sans fausseté, prévenant sans bassesse. Il faut que, pénétré de l'amour du bien public, il aime sa Patrie autant que les plus fiers Romains chérissoient la leur ; qu'il y vive sans envie, sans intrigues, sans ambition ; qu'inaccessible à tout mouvement de vanité, il ne cherche point à y être connu, quoiqu'il ne pût que gagner à l'être ; qu'il s'y rende utile sans éclat & sans bruit ;

en un mot, le Philosophe, tel qu'on se le figure de nos jours, doit avoir le courage de se passer de toute espece de gloire; &, sans cesser de se respecter, ignorer ses vertus, & compter pour rien jusqu'à sa Philosophie même.

Ce portrait, quoique imparfaitement ébauché, fait sans doute beaucoup d'honneur à notre siecle. Autrefois les Pythagore, les Démocrite, les Aristote ne se proposoient que des questions abstruses & de nul usage, sur la formation de l'Univers, sur les propriétés de la matiere, sur la nature de l'homme, sur l'espace, le temps, le mouvement, l'ordre & l'essence de tous les Êtres. Leur imagination planoit à vide dans les airs, & s'agitoit péniblement à la poursuite de secrets impénétrables. Aujourd'hui, plus éclairés par les erreurs mêmes de ces graves Personnages, nous nous sommes fait une Philosophie qui, au lieu d'énigmes à deviner, ne propose que des maximes à suivre, & n'apprend qu'à bien faire; & qui, en nous mettant sans cesse sous les yeux l'excellence de notre être, doit nous rendre plus justes, plus honnêtes, plus décens, plus modérés, plus sociables qu'on ne le fut jamais. Cette Philosophie est propre

à tous les âges, à tous les sexes, à toutes les conditions, & elle est à la portée de chaque individu de notre espece. Aussi voit-on à présent plus de gens qui se piquent d'être Philosophes, que n'en contenoient autrefois les plus fameuses Ecoles des Grecs & des Romains.

Ces Sectes ne subsistent plus ; & il n'en est qu'une parmi nous, celle qui, sans proscrire l'étude & les talens dont aucune Loi ne nous fait un devoir, nous prescrit la pratique de la vertu, dont la raison nous fait un précepte. Telle étoit celle sans doute que, par un instinct singulier, le plus méprisable des prétendus Sages de l'Antiquité cherchoit dans cet homme qu'il ne trouvoit point. Il ne reste qu'à savoir si nos Philosophes ont véritablement cet esprit de sagesse dont notre siecle se fait honneur, & si les copies ne jurent point auprès de l'original que j'en ai tracé d'après ces idées. Serai-je plus heureux que Diogene dans mes recherches ?

Des hommes qui font quelques efforts pour se vaincre sur des choses qui semblent devoir les attacher, & qui entraînent presque tous les autres, sont-ils pour cela Philosophes ? Ils le paroissent, je l'avoue, mais ils ne sont point ; parce

que ce qui passionne tant de cœurs, effleure à peine le leur : on ne peut triompher que de ce qu'on aime.

Un Militaire, à qui un sentiment d'honneur fait affronter la mort, l'estimerons-nous Philosophe ? Il se le croit peut-être, & il ne l'est pas. Il n'étouffe qu'à regret dans son cœur le cri de la nature ; il aime réellement la vie, & même, en l'exposant, il fait effort pour la conserver. Je ne vois en lui qu'une gaze de Philosophie, ainsi que dans ces hommes qui, prodigues de leur être, appellent la mort, & d'un coup de désespoir s'ouvrent le tombeau, surpris de leur frénétique hardiesse.

Un homme qui, par des manieres stoïques, des opinions singulieres, un ton brusque & dogmatique, des airs dédaigneux & tranchans, prétend se donner pour Philosophe, l'est-il en effet ? Non ; les vrais Philosophes ne prêchent la vérité ni avec ce ton despotique qui l'annonce comme une loi, ni avec ce fiel qui la fait haïr comme un remede. Celui-ci me paroît un bretteur qui, au sortir de son cabinet comme d'une salle d'armes, insulte d'un air déterminé les premiers qu'il rencontre, &, à force de s'escrimer avec les plus foibles, s'imagine se

faire une réputation de valeur. Il mérite, sans contredit, plus de mépris qu'il n'en affecte pour tout ce qui n'est pas conforme à sa bizarre façon de penser.

Oserai-je dire que les Descartes & les Newton, pour avoir donné des systêmes du Monde, pour avoir pénétré plus avant qu'aucun de leurs prédécesseurs dans les mysteres de la Nature, & calculé la marche, la distance, les rapports des Astres, n'en étoient pas plus Philosophes, si, portant leur vue sur des objets d'un éloignement infini, ils ne la rabaissoient ensuite sur eux-mêmes pour s'étudier & se connoître; si l'esprit d'analyse & de combinaison qu'ils introduisoient dans les Sciences les plus abstraites, ils ne l'employoient également dans la science de leur propre cœur; s'ils ne s'appliquoient à bien vivre en enseignant à bien penser; si, en même temps qu'ils se formoient un des plus grands empires par leur génie, ils négligeoient de se rendre maîtres de leurs passions; s'ils n'étoient humains, discrets, charitables, insensibles aux injustes préférences, éloignés de toute espece d'ostentation; &, comme dit Pacuve, si leurs discours étoient savans, & leurs actions lâches & frivoles. Quels qu'ils aient été,

je puis avancer ſans crainte, que, durant leur vie, il étoit dans quelques coins de la Terre de plus grands Philoſophes qu'eux : des hommes qui, dans le ſecret & le ſilence, ſans vouloir étudier la Nature, la décoroient par leurs vertus; & qui ne manquoient que d'imitateurs & de proſélytes, pour créer un Monde mieux ordonné & plus magnifique que le leur.

L'Hiſtoire nous repréſente Salomon comme un des plus heureux Génies qui aient été. Dans nul autre avant lui, n'avoit paru avec plus d'éclat le merveilleux ſpectacle, je ne dis pas ſeulement des forces de la raiſon humaine, mais de la dignité même de l'Eſprit divin qu'il poſſédoit dès ſa naiſſance. Sa Science, dit l'Ecriture, ſe répandoit ſur toute la Terre comme un fleuve qui, toujours coulant & toujours plein, porte la fertilité dans les climats les plus déſerts & les plus arides. Les Rois, les Peuples traverſoient les mers pour le voir, empreſſés de lui dérober des connoiſſances qui le faiſoient preſque adorer : ce grand Génie néanmoins n'étoit pas Philoſophe. Ses vaſtes lumieres ſur les choſes naturelles ne l'avoient pas rendu plus habile à régler ſes mœurs : il connoiſſoit tout, &

il ne se connoissoit pas lui-même. Occupé de toute autre étude que de celle de son cœur, il l'abandonnoit à tous ses penchans.

Oui, malgré la justesse de nos vues dans les matieres de morale ainsi que dans celles du goût, il y a maintenant bien moins de Philosophes qu'on ne pense. Il y a une grande différence entre aimer la sagesse & être sage. La sagesse a des charmes si puissans, que les plus scélérats même peuvent l'aimer sans renoncer au penchant qui les entraîne au vice : ils peuvent avoir le jugement assez bon pour la connoître & l'estimer, & le cœur assez pervers pour refuser de la mettre en pratique. Peut-être se croiront-ils assez parfaits s'ils trouvent l'art de satisfaire impunément leurs désordres, en trompant le public par des dehors de vertu.

C'est là précisément la conduite la plus ordinaire des Philosophes de nos jours. Il en est peu qui ne démentent par leurs actions les regles de la Philosophie dont j'ai fait le portrait, & qu'ils reconnoissent pour la seule véritable ; elle blâme l'attachement aux richesses, & ils désirent d'en acquérir ; l'ambition, & ils la regardent comme un sentiment honnête ;

l'envie,

l'envie, & ils ne peuvent rien souffrir au-dessus d'eux; la vanité, & ils se croient les seuls dignes d'égards & d'estime. Elle ordonne la douceur & l'humanité, & ils font trop peu de cas des hommes pour les aimer.

Cependant ils ne s'estiment eux-mêmes que par la plus vile portion de leur être; ils se refusent une ame, un esprit, une destinée; ils se dégradent, ils se courbent autant qu'ils peuvent vers la terre, & ne prétendent aucune différence entre eux & les animaux qui tracent des sillons dans les Campagnes.

Une Philosophie qui ne veut rien devoir à la Religion & qui la proscrit, qui permet de n'écouter que les sens & d'aimer indifféremment tout ce qui les flatte, peut-elle ne pas être en horreur à tout homme qui ne juge des choses que par les idées pures de la raison; qui, s'écoutant lui-même dans le silence des passions, ne veut pas penser au-delà de ses lumieres, & ne prétend point, avec un étroit compas, mesurer l'Univers & ne juger que par la foiblesse de sa vue, du principe qui l'a produit, & de la maniere dont il existe? Tout ce qu'on a jamais écrit sur la Morale approche-t-il de celle que l'Evangile nous prescrit, &

pour le bien général de tous les hommes, & pour le bonheur de chaque homme en particulier? Que peuvent donc être ces Philosophes qui rejettent ces maximes, que des présomptueux qui, de l'engourdissement stupide dans lequel ils vivent, doivent passer, aux approches de la mort, ou dans une plus fatale insensibilité, ou dans un désespoir affreux & sans ressource?

CHAPITRE XVII.

La vaine ambition, qui porte aujourd'hui nos Ecrivains à sortir du genre qui leur est propre, cause dans l'empire des Lettres la même altération que l'orgueil philosophique produit dans les Mœurs publiques.

S'IL est vrai que le savoir n'ait jamais été si estimé, ni les talens qu'il exige plus cultivés & moins rares que dans le siecle où nous vivons, d'où vient que nos connoissances sont encore si bornées, & que nous n'avons pu nous élever jusqu'à celles où il nous importe d'atteindre, & auxquelles notre vanité nous flatte peut-être déjà d'être parvenus?

A considérer l'état des Lettres avant

leur renaiſſance, il n'eſt pas étonnant qu'elles fuſſent négligées par les uns, & mépriſées par la plupart des autres. La ſuperſtition, qui naît de l'ignorance & qui la reproduit à ſon tour, éloignoit nos Aïeux de tout ce qui peut étendre ou perfectionner le génie. D'un autre côté, l'auſtere fierté, que leur inſpiroit la paſſion des armes, leur faiſoit croire indigne d'eux de mêler d'autres lauriers avec ceux qu'ils alloient cueillir au haſard dans des aventures périlleuſes. Les Lettres n'avoient même alors nul attrait : leurs plus ſublimes productions n'étoient que des Chroniques romaneſques, des Légendes de Chevalerie pleines d'un faux merveilleux ; &, à l'exception de quelques Solitaires, peu de gens s'adonnoient à l'étude.

Le nombre des Littérateurs devint plus grand, lorſque les Beſſarion, les Laſcaris & pluſieurs autres Grecs, en nous apportant les bons modeles, nous eurent découvert les ſources du bon goût ; mais, comme pour l'acquérir il falloit commencer par étudier des regles inconnues, rapprocher des paſſages & les comparer, connoître la propriété des termes, apprendre à conſtruire des phraſes & à les aſſortir, s'appliquer, pour

ainſi dire, à deſſiner avant que d'eſſayer à peindre, pluſieurs de nos peres, par un reſte d'inſenſibilité gothique, furent rebutés de ces détails minutieux quoique néceſſaires; &, à quelques génies près qui s'y livrerent comme par inſtinct, la plupart firent peu de cas du beau jour qui alloit éclore. Ils n'en voyoient que de foibles lueurs, & ils avoient de la peine à les diſtinguer des ombres de la nuit qui avoit précédé, & qu'ils regrettoient peut-être.

Ce ne fut que long-temps après, & vers la fin du pénultieme ſiecle, que, dans l'accroiſſement de ce jour heureux, on reconnut le prix des Beaux-Arts, & qu'on les eſtima d'autant plus qu'ils s'avançoient vers la perfection d'un pas moins lent & moins timide. Ce fut alors que, pour en preſſer davantage les ſuccès, on voulut remonter juſqu'aux ſources du beau, découvrir le germe de la progreſſion des idées, étudier leur analogie & leurs rapports, apprendre à les combiner, à les nourrir les unes par les autres, &, par leur enchaînement, à leur donner plus de force & plus d'éclat qu'elles n'en reçoivent d'une imagination accoutumée à les entaſſer ſans choix & ſans ordre. Ce fut alors que le génie oſa

s'élancer, des bornes de l'Art, jusque dans le sein de la Nature, pour la mieux saisir; & qu'aux simples traits de crayon qui l'avoient trop long-temps occupé, il joignit les graces du coloris & toute l'énergie d'un pinceau plein de grace & de vie.

Avouons cependant que, malgré la haute réputation où les Lettres étoient enfin parvenues, on ne les prisa, ni on ne les cultiva aussi généralement que l'on fait de nos jours. La grandeur & l'opulence les dédaignoient encore. Les Mécenes, qui les goûtoient, étoient rares; & les Augustes, dont elles célébroient les Victoires, ne leur sourioient qu'en passant.

Il n'en est pas de même aujourd'hui. On leur rend hommage dans les lieux même où elles n'avoient auparavant ni culte ni autels. On leur sacrifie dans les Palais, dans le Sanctuaire, au milieu des Camps, & jusque sur le Trône. Tous les jours, dans les cercles les plus brillans, elles rapprochent les conditions, malgré le faste des dignités & l'orgueil de la naissance. On diroit que l'esprit est devenu pour nous comme une seconde maniere d'exister & de jouir. De même qu'au temps de l'ancienne Grece on philosophoit dans

les jardins, ſous les portiques, juſque dans les bains & les feſtins publics, à préſent on ne parle preſque par-tout que de ſavoir & de littérature : s'il en eſt qui les aiment par choix, tous les autres s'en piquent par mode. Ainſi voit-on une foule de jeunes gens qui, à peine ſevrés du College, arborent l'enſeigne du bel eſprit, & qui, n'ayant encore, pour ainſi parler, aucune exiſtence par eux-mêmes, veulent écrire & raiſonner pour s'en faire ſoupçonner une.

De là ce débordement d'Ouvrages de toute eſpece dont nous ſommes inondés. Mais quelle diſette dans cette abondance! L'eſprit eſt plus répandu, mais il paroît n'avoir gagné plus de ſurface qu'aux dépens de ſa profondeur & de ſa ſolidité. A quelques Ouvrages près d'Hiſtoire Naturelle, de Politique & de Commerce, qui font honneur à notre ſiecle, quels ſont la plupart de ceux que nous appelons Ouvrages d'eſprit? & quelle différence n'y a-t-il pas de notre façon d'écrire, à celle de nos prédéceſſeurs immédiats?

Ce n'eſt pas que nous n'ayons comme eux de la fécondité, de l'ordre, du ſentiment, de l'élévation, de l'exactitude; mais nous prodiguons nos richeſſes, & ils ne la diſpenſoient qu'avec une ſage

économie. Nos pensées sont vraies; mais ces brillans de la raison, nous les ternissons d'ordinaire à force de les retailler pour les rendre plus vifs. Aux beautés mâles & naturelles, nous préférons des paradoxes ingénieux, des portraits enluminés, des jeux d'esprit, des idées dont la finesse dégénere en une subtilité étudiée, qui ne donne de la surprise qu'en laissant à deviner ce qu'on n'exprime point. Les idées de nos prédécesseurs avoient du nerf & de la force; les nôtres n'ont qu'un peu plus de carnation & de couleur. Pour tout dire enfin, un goût de raffinement étouffe aujourd'hui le génie, & notre Art est maigre à force d'être léché.

D'où vient donc qu'avec tant d'estime & d'amour pour les Lettres, elles n'ont point encore parmi nous le succès qu'on en devroit espérer? Je crois en entrevoir la cause dans une présomption aveugle, qui fait qu'on se suppose des talens que l'on n'a pas, & souvent même les talens les moins analogues au caractere d'esprit qu'on a reçu de la Nature.

Il est vrai que cette présomption fut de tout temps assez ordinaire aux Ecrivains, même les moins habiles; mais il me semble qu'elle ne le fut jamais plus

qu'à présent. Il est vrai aussi, & je ne le dissimule point, que rien n'est plus contraire à l'avancement des Beaux-Arts qu'une lâche timidité qui décourage; & que les talens resteroient engourdis, sans une sorte de confiance qui laisse entrevoir du succès : mais l'on conviendra sans doute avec moi, que cette confiance doit être raisonnable, & ne pas dégénérer en une intrépidité de bonne opinion. Accordons, s'il le faut, à nos Littérateurs un peu de présomption, nécessaire peut-être pour les exciter au travail, & pour leur en faire plus aisément supporter la peine; mais n'autorisons point en eux un amour-propre qui ose tout & qui égare; qui, luttant contre la Nature, ambitionne des talens qu'elle n'a point donnés, &, par des Ouvrages peinés & bizarres, pervertit les regles, & devient un des plus grands obstacles aux progrès de l'esprit.

Ne croyons pas, en effet, que la Nature soit aussi prodigue des dons de l'esprit que nos désirs ambitieux nous le persuadent. Elle n'ignore point combien il est plus dangereux, & en même temps plus aisé, d'en abuser que des autres biens qu'elle dispense : aussi jamais dans aucun Mortel ces dons précieux, & trop

ſouvent funeſtes, ne ſe trouverent-ils tous enſemble ; & rarement un ſeul homme en poſſede-t-il pluſieurs à la fois. On diroit que la Nature craint toujours de les répandre même avec réſerve, & que, ne pouvant les refuſer aux beſoins de l'Humanité, elle ne les confie qu'à tous les hommes en général, & qu'elle prétend que, devenant dans la maſſe entiere comme un fonds commun, ils s'obſervent, pour ainſi dire, ils s'aident, ils ſe corrigent, ils s'épurent les uns les autres; en ſorte que, dégagés de tous les vices que l'orgueil y ajoute, & qui les dégradent, ils ne ſervent qu'à étendre & à perpétuer l'empire des Beaux-Arts.

L'anarchie où cet empire eſt tombé de nos jours, ne juſtifie que trop ces ſages précautions de la Nature. Elle n'y voit que des Sujets qui, ſe croyant revêtus des qualités qui leur manquent, s'en exagerent le mérite & veulent régner en Souverains. Les bornes qu'elle avoit miſes aux talens comme à autant de portions d'héritages, ces bornes ſont enlevées tous les jours, & chacun, ſans droit de propriété ni de conquête, envahit à ſon gré les domaines qu'il eſtime le plus.

Ainſi la plupart de ceux qui n'ont reçu en partage que les graces légeres de

l'esprit, s'arrogent la pénétration & la profondeur de l'homme de génie; ainsi l'Ecrivain plagiaire, réduit au seul talent de copier, ambitionne le mérite du génie créateur. Combien d'Orateurs qui, ne sachant qu'arranger de grands mots & remplir les oreilles de sons aussi vains que ceux que Junon donne dans l'Enéide au fantôme d'Enée, aspirent au rang de ces Ecrivains dont les Ouvrages, d'autant plus admirables qu'ils paroissent moins travaillés, décelent un Auteur original qui ne pense que d'après ce qu'il sent, & qui ne doit qu'à la justesse & à la vivacité de ses idées, la force & la délicatesse, la hardiesse & la dignité de ses expressions!

Il n'est même pas jusqu'à ces Auteurs originaux, (& j'ai honte de le dire) qui ne portent quelquefois leurs prétentions bien au-delà des titres de leur savoir. On en vit un exemple éclatant au commencement de ce siecle. Un homme qui, dans une prose vive & rapide, riche & brillante, ennemi des écarts, concis sans obscurité, simple sans négligence, & fort de choses, comme disoit de lui un de ses amis, avoit l'art d'embellir la raison & de la faire aimer; on le vit mépriser Homere & rechercher la gloire

de ſon Art. Je pourrois, ſans doute, rappeler ici le Sophocle & le Térence de nos jours, prétendant à la réputation des Archimede & des Euclyde, des Deſcartes & des Newton.

Mais c'en eſt aſſez pour montrer que preſque tous nos beaux Eſprits, ſe trouvant trop reſſerrés dans la ſphere de leurs connoiſſances, ſe jettent au haſard dans les divers tourbillons qui les environnent; ou, n'ayant pour guide qu'une vaine oſtentation, & leurs déſirs pour préſage, ils échappent contre leur intention aux regards du Public, ou ne les occupent plus que pour en eſſuyer une indifférence auſſi ſenſible pour eux que le mépris. Et comment pourroit-on ſe diſtinguer par des talens que l'on n'a point, puiſqu'à peine on peut s'élever juſqu'à la perfection de ceux que l'on poſſede.

Pindare, au jugement d'Horace, eſt un Poëte inimitable; grand dans ſes deſſeins, hardi dans ſes fictions, il a tout-à-la-fois la véhémence du ſtyle & les graces de la facilité : mais Pindare ne ſait point châtier ſon luxe & ſon intempérance, ſacrifier des idées, ni s'arrêter à propos. Je crois auſſi qu'Homere cherche moins à le louer qu'à lui reprocher ſes

longueurs faſtidieuſes, & tout ce qu'il lui reconnoiſſoit de poſtiche & de traînant, lorſqu'il le compare à un torrent qui, groſſi par les orages, franchit les digues, & ſe répand par-tout avec impétuoſité. On le voit en effet ſe déborder également dans des campagnes riantes & ſur les terrains les plus arides, &, dans ſa fureur, entraîner indifféremment les chaumes & les fleurs.

Térence écrivoit avec pureté, ſans roideur, & comme ſans étude. Ami de la ſimplicité, il ne donne point dans une vaine abondance. Tout ce qu'il penſe eſt mis en œuvre par le bon goût & par la raiſon. On diroit que ſon eſprit, malgré ſon brillant & ſa fineſſe, n'eſt proprement que la fleur du bon ſens; mais Térence a trop de ſérieux, peu de morale, & beaucoup moins de variété: ſes caracteres dominans ſont rarement nuancés autant qu'ils le devroient être: il manque de ſaiſir les traits qui s'y trouvent aſſortis, & qui les auroient fait ſaillir avec plus de force; &, ce qui eſt plus étonnant encore, il néglige preſque toujours de les faire contraſter avec des caracteres oppoſés, qui lui auroient ſervi à mieux faire ſentir le ridicule des Mœurs qu'il expoſoit ſur la ſcene.

Combien d'autres exemples ne pourrois-je pas rapporter ici de la difficulté qu'ont les talens même les plus décidés de parvenir au degré d'excellence & de supériorité que l'on a droit d'en attendre? Il seroit sans doute aisé de rappeler encore l'obscurité de Perse, la prolixité Asiatique de Cicéron, la profusion indiscrete d'Ovide, & (ce dont nous n'avons aucune idée, & que les Romains estimoient un grand défaut) la *patavinité* de Tite-Live. N'en doutons point : il est peu d'Ecrivains, de la bonne antiquité même, de ces hommes qui ont les premiers donné à l'Univers le merveilleux spectacle des forces & de la dignité de l'esprit humain, & par-là se sont acquis le droit d'être nos modeles; il est peu de ces génies qui n'aient eu des assoupissemens, des langueurs, des défaillances, & à qui l'on ne puisse appliquer ce que dit Alcmene lorsqu'elle portoit dans une petite urne les cendres de son fils Hercule: *Hùc ille decrevit Gigas.*

Or, s'il est vrai que les talens même les plus heureux ne puissent remplir toute l'étendue de la carriere qu'ils ont à parcourir, comment pourroient-ils briller dans celle dont la barriere leur est fermée dès que la Nature ne les y appelle pas?

Les partages ſont faits : chaque eſprit a ſa forme diſtinctive : elle eſt dans tous les hommes qui penſent ce que la phyſionomie & la variété des traits ſont aux viſages ; & , comme cette variété ſe remarque dans les phyſionomies même qui ſe reſſemblent le plus , il en eſt une auſſi dans les eſprits qui ont le plus de rapports les uns avec les autres.

Il en eſt des talens comme des goûts, qui , preſque tous différens , ſont auſſi preſque tous incompatibles. Rarement une imagination vive & légere ſe trouve jointe à un jugement raſſis & profond. Rarement rencontre t-on dans le même eſprit la préciſion alliée à la fécondité, la force à la d licateſſe , la retenue à la hardieſſe , la nobleſſe à la ſimplicité. La raiſon en eſt ſenſible : trop d'uniformité régneroit dans le monde , ſi les beautés qu'il renferme n'étoient éparſes & iſolées. Il faut eſſentiellement des contraſtes : il faut que , par une variété de nuances & une progreſſion de merveilles , l'enſemble devienne plus agréable , & conſéquemment plus ſenſible & plus piquant. Sans ces gradations il n'y auroit point d'ordre dans le Monde, parce que tout y ſeroit égal ; ni de goût , parce qu'il n'y auroit point de choix à faire. De là

ces groupes différens d'esprits & de génies qui entrent néceſſairement dans la ſublime ordonnance de l'Univers, & qui, plus néceſſairement encore, ont entr'eux des attitudes, un caractere, une expreſſion qui n'ont rien de commun que le lien délicat qui les unit pour la perfection de tout l'Ouvrage.

Que chacun reſte donc où la Nature l'a placé. Reſpectons la haute intelligence qui regne dans le plus grand & le plus magnifique tableau qui fut jamais. Quelle diſſonance ridicule n'y verroit-on pas, ſi les lumieres & les ombres, les perſonnages qui fuient dans le lointain & ſemblent y diſparoître, vouloient y être ſur les plans avancés, & reléguer à leur place ceux qui ſont faits pour recevoir les plus grands reflets de clarté ? Ce que la Nature ne peut point elle-même, nous l'eſſayons toutefois ; & il ne tient pas à nous que le deſſein le mieux entendu qui ſoit ſorti de ſes mains, nous ne le rendions indigne de la juſteſſe infaillible de ſes vues, & de la ſage correction de ſon pinceau.

Faut-il s'étonner, après cela, de la décadence des Lettres dans un ſiecle comme le nôtre, où preſque tous les gens d'eſprit, s'imaginant de temps en temps

débrouiller en eux des dons précieux qu'ils n'y connoiſſoient pas, ſe croient formés ſur le champ à tout ce qu'il leur plaît d'entreprendre. A voir notre préſomption, on diroit que les talens, autrefois ſi rares, volent au-devant de nous, & ne nous laiſſent que l'embarras du choix & de la préférence. De là viennent auſſi tant d'Ecrits frivoles, tant de productions manquées, tant d'Ouvrages à peine ébauchés, où l'on n'apperçoit que des phoſphores d'eſprit qui ne jettent qu'une lumiere froide & ſans vie, &, comme dit Horace, que de vains efforts ſans génie, *ſtudium ſine divite venâ.*

Je n'ai garde de m'élever ici contre la plupart de nos Ouvrages même les plus eſtimés. Dans quelques-uns de nos Hiſtoriens je trouverois beaucoup de peintures des Mœurs, & pas aſſez de recherches ; quantité de maximes inutiles, & peu de faits importans. J'y trouverois une foule d'épiſodes, de digreſſions, de hors-d'œuvres qui, s'approchant ſans ſe lier, réſiſtent à l'art des tranſitions, ou le font trop ſentir par leur difficulté à rentrer les uns dans les autres. Au lieu de ſimples témoins qui dépoſent, je verrois dans ces Hiſtoriens des Philoſophes qui diſſertent, & dont

le ſtyle ſautillant & coupé ſans être concis, n'eſt qu'un babil élégant & maniéré qui amuſe, mais qui ne touche ni n'intéreſſe.

Dans nos Romans (car c'eſt ici le triomphe de notre ſiecle) je ne verrois plus, à la vérité, comme autrefois dans les Cyrus & les Caſſandre, d'impertinentes légendes d'un faux héroïſme d'amour; mais, dans un tiſſu de fictions trop libres, ou d'aventures trop communes, je trouverois ou une galanterie ſans pudeur ou une tendreſſe quinteſſenciée; j'y verrois ou le libertinage délicat, & par-là même plus dangereux, d'un eſprit corrompu, ou le clinquant métaphyſique d'un cœur diſſéqué juſqu'aux moindres fibres. Je n'oſe parcourir d'autres Ouvrages couronnés par la mode & accueillis par la frivolité. Mes jugemens paſſeroient pour des blaſphemes, & l'on ne voudroit peut-être pas s'appercevoir que mon peu d'autorité me donne droit d'en proférer.

Ne diſſimulons pas du moins ce qu'on a déjà dit avant moi, & ce dont quelques Artiſtes de nos jours conviennent eux-mêmes; ne diſſimulons pas qu'il en eſt de notre ſiecle à-peu-près comme de celui des Lucain, des deux

Séneque & de Pline le Jeune, où le génie des Varron, des Tite-Live, des Horace & des Virgile n'étant plus goûté, peut-être par cela seul qu'on ne pouvoit y atteindre, on se tourna vers l'esprit, qui tout seul est peu de chose; & l'on ne se piqua plus que d'en montrer, parce qu'on le pouvoit sans beaucoup d'efforts & d'étude. Ce fut alors que, pour la premiere fois depuis le regne d'Auguste, on prétendit remplacer le langage énergique du sentiment par une délicatesse entortillée, par un ton sententieux, par des chutes épigrammatiques, par un style pesamment nivelé, en un mot par une élégance travaillée, & un naturel étudié.

Ce qui me sembleroit rendre plus parfaite la ressemblance que je ne fais pourtant que supposer, c'est qu'au temps que je viens de rappeler on ne cessoit de parler du goût, quoiqu'il fût très-mauvais; tandis qu'un peu auparavant on n'en parloit presque point, quoiqu'il fût le plus épuré qu'il peut être. Et n'est-ce pas, ou peu s'en faut, ce que l'on voit de nos jours? Au siecle de Louis XIV le goût étoit bon, & l'on se contentoit de le sentir sans en discuter vainement les regles. Aujourd'hui, quoiqu'il paroisse plus délicat, il l'est beaucoup moins; &

l'envie d'en differter eſt une eſpece de fureur, & comme une maladie générale. Effectivement, dans le bel âge de notre Littérature, rencontroit-on communément ſur ſes pas des eſſaims bourdonnans de faux connoiſſeurs, prôneurs effrénés du vif, du recherché, du bizarre, & cenſeurs capricieux du vrai ſimple & naïf, eſtimé trop uſé pour leur plaire. Les Courtiſans, les femmes, les Petits-Maîtres, tous les oiſifs, occupés à ne le pas paroître, s'arrogeoient-ils alors la qualité de Juges en toute eſpece d'érudition ? S'amuſoit-on à éplucher le plus petit défaut de Grammaire, le moindre vice de conſtruction, une expreſſion haſardée, un terme déplacé ? Et ce puriſme ſuperſtitieux obligeoit-il les Auteurs à mettre dans leurs idées plus de correction que de chaleur, plus de tour que d'invention, plus d'harmonie que de force ?

Voilà cependant où les Auteurs en ſont réduits aujourd'hui ; & d'où cela vient-il que de la préſomption qui, leur faiſant négliger leurs vrais talens, les porte à leur en ſubſtituer d'autres, d'abord les plus brillans, bientôt après les plus difficiles. Qu'arrive-t-il de là ? on ſubſtitue les beautés d'un talent aux beautés

d'un autre. On confond, on dénature les genres; on remplace par l'élégance du ſtyle la force du raiſonnement; par la régularité du deſſein, la chaleur du pathétique; par la délicateſſe des détails, la noble hardieſſe des images. Un goût arbitraire n'enfante plus que des monſtres. L'éloquence prend un air de diſſertation; la diſſertation le ton moëlleux de l'éloquence. La proſe emprunte le brillant & l'harmonie des vers; les vers imitent la marche uniforme de la proſe; la Tragédie débite des maximes, & n'attendrit point; la Comédie devient ſérieuſe, & veut arracher des larmes. L'épopée, dépourvue de fictions, raconte comme l'Hiſtoire; l'Hiſtoire donne dans le merveilleux revêtu de tout l'éclat des phraſes épiques. Que dirai-je enfin? on découvre l'art lorſqu'il doit être caché; on embellit lorſqu'il s'agit de ſimplifier; on déplace, on dérange tout dans la Nature, qu'il ne faudroit qu'imiter; &, comme dit Horace en un ſemblable ſujet, on met des dauphins dans les forêts, & des ſangliers au milieu des ondes.

Ce ſont donc nos Auteurs qui, par leur ridicule ſuffiſance, ont les premiers corrompu le goût. Doivent-ils être ſurpris de cette foule d'encenſeurs ignorans

pour qui leurs Ecrits ſont devenus des regles ? Eſt-il ſi étrange que ces juges qu'ils ont formés, & pour qui les Ouvrages les moins naturels ſont devenus les plus agréables, n'exigent d'eux que ce qu'ils ont eux-mêmes accrédité, des fougues, des ſaillies, des traits hardis, des demi-vues dans les idées, des ornemens frivoles, & façonnés, pour ainſi dire, l'équerre & le compas à la main ? Faut-il s'étonner, en un mot, de la décadence des Lettres dans un ſiecle où la plupart de ceux qui les cultivent ſe ſuppoſent plus de talens qu'ils n'en ont, & d'ordinaire les talens même les plus mal-aſſortis avec les qualités de leur génie ?

CHAPITRE XVIII.

Il eſt de l'intérêt de l'Etat de veiller ſur l'éducation de la Jeuneſſe, & de prendre des moyens pour que des Sujets ineptes & ſans vocation ne concourent pas avec le mérite & la vertu pour les emplois Eccléſiaſtiques ou Civils.

IL ſeroit à ſouhaiter qu'il y eût dans chaque Province d'un Royaume un College, où des Profeſſeurs habiles dans

toutes les Sciences & des Maîtres expérimentés dans tous les Arts ſeroient gagés par l'Etat, & obligés d'inſtruire la Jeuneſſe. Leur premier ſoin ſeroit d'examiner l'inclination & la portée de chacun des Sujets qu'on leur préſenteroit. Ils emploîroient quelque temps à cet examen; &, durant cette eſpece de noviciat, on verroit percer les talens des jeunes Eleves. Le talent une fois connu, on s'appliqueroit à le cultiver, & on ne riſqueroit jamais d'en employer aucun, ſi j'oſe ainſi parler, contre le gré de la Nature. Les progrès dans les Arts & les Sciences en ſeroient plus rapides, les fruits plus avantageux à la Société, les Maîtres moins excédés de peines inutiles, les divers emplois de l'Etat mieux remplis; &, contre l'uſage de nos jours, les charges manqueroient plutôt aux Sujets, que les Sujets ne manqueroient aux charges. Ceux qui auroient brillé dans un poſte médiocre ne riſqueroient point de perdre leur réputation dans un poſte plus éminent. Les talens ne feroient que ſe développer en parvenant ſucceſſivement à des emplois qui leur ſeroient propres; &, comme le vrai mérite ne ſe connoît pas lui-même, & que la poſſeſſion ſemble en affoiblir le ſentiment,

il ne feroit pas accompagné, dans ces Citoyens heureufement parvenus, de cette faftueufe & rebutante dureté qui fait le plus grand fupplice de tous ceux qui ont befoin de la protection des gens en place.

Je voudrois fur-tout qu'à force de s'appliquer aux Sciences & de cultiver les Arts, on n'abandonnât pas le plus utile, le plus néceffaire, le plus effentiel de tous les Arts, je veux dire l'Agriculture. Il n'arrive en effet que trop fouvent qu'un jeune Payfan, déteftant d'avance le travail auquel fa condition le deftine, cherche à fe procurer par l'étude un genre de vie plus aifé, & prend témérairement le parti de l'Eglife, ou fur l'exemple d'un Curé qu'un pareil défir a fait échapper à une laborieufe indigence, ou d'après les follicitations d'une famille qui croit trouver par-là une reffource à la pauvreté, & peut-être auffi pour fe procurer une efpece de diftinction parmi les gens de fa forte. De pareilles vocations font contraires au bien de l'Etat. Ceux qui ont infpection fur les Diocefes & les Provinces, devroient ne pas les fouffrir. Il n'eft que trop d'Ouvriers employés fans talens & fans vocation à la moiffon de l'Evangile.

Ce n'eſt point cette eſpece de gens qui courent d'eux-mêmes ſe dévouer au ſervice des Autels, ni, pour le dire en paſſant, cette foule de Soldats que la miſere ou le libertinage fait ſortir de leurs chaumieres, qui peuvent contribuer au ſervice de l'Etat. Fermons donc l'entrée de nos Colleges à ceux que la pareſſe ou la cupidité y amene, mais que leurs talens & nos beſoins appellent ailleurs. Il importe de retenir dans les Campagnes tous ceux qui n'en voudroient ſortir que pour s'exempter des peines attachées à l'état où le Ciel les a fait naître. Je n'ai garde cependant de trop étendre la regle que je propoſe ici (1) : il faut des Sujets à l'Egliſe, & des Soldats à l'Etat.

---

(1) Le Roi de Pologne n'entend parler ici que des Sujets que la pareſſe & la cupidité attirent dans nos Colleges, vrais fléaux pour les Maîtres chargés de leur ingérer des connoiſſances qu'ils repouſſent. Quant aux enfans des Pauvres, qui promettent des talens & des vertus, le Prince, bien loin de les éloigner des Colleges, veut que l'Etat lui-même y faſſe les frais de leur éducation.

CHAPITRE

CHAPITRE XIX.

Avis à un Pere sur l'éducation de son Fils.

JE ſuis ſi perſuadé, Monſieur, qu'une bonne éducation eſt de tous les moyens celui qui contribue le plus au bien de l'Humanité, que je ne puis qu'admirer celle que vous donnez à votre fils. Loin de vous appliquer, ſelon l'uſage d'à préſent, à lui donner du brillant plutôt que de la juſteſſe, de la politeſſe plutôt que des ſentimens; loin d'aguerrir ſa pudeur & ſon innocence, plutôt que de lui inſpirer de la modeſtie & de la vertu, vous vous efforcez de le rendre auſſi parfait que la nature elle-même l'exige: je dis la nature; car s'il étoit vrai, ce qu'un Auteur de nos jours, plus bel eſprit que Philoſophe, n'a pas craint d'avancer, que la nature ne nous eût faits que pour vivre ſéparés les uns des autres, je conviendrois de l'inutilité de vos ſoins. Dans cet état, le ſeul inſtinct pourroit nous ſuffire; & nous ſerions d'autant plus heureux que, ſans égards pour nos ſemblables, nous aurions moins d'attention pour eux, & plus d'amour pour nous-mêmes.

Mais alors, Êtres oisifs & mal-faisans, nous peserions plus à la terre que les brutes même les plus féroces ; & notre stupide existence seroit aussi funeste à nos semblables, que la leur nous le seroit par un pareil excès d'orgueil & de brutalité.

Non, non, destinés à vivre en société, je veux dire à mettre en commun nos forces & nos talens ; réduits à emprunter les secours qui nous manquent ; obligés, pour notre propre intérêt, à rendre ceux que nous avons reçus ; créatures, en un mot, nécessairement dépendantes les unes des autres, il nous faut des sentimens qui nous lient ; &, ces sentimens que la Nature ordonne, la bonne éducation les fait éclore, les épure & les nourrit.

L'esprit & le savoir y peuvent être également utiles. De là les soins que vous prenez pour former dans votre fils un jugement sain, qui, sans nuire à la vivacité de son imagination, l'accoutume à saisir d'un coup-d'œil les vrais principes des choses, & à les enchaîner avec un ordre qui, en les rendant plus lumineux, semble les rendre plus solides. Mais, avoir de l'esprit, qu'est-ce en effet qu'avoir de bons yeux ? C'est par l'esprit

que l'ame diſcerne les objets inacceſſibles aux ſens ; comme par les yeux du corps elle apperçoit les objets que les ſens lui préſentent ; &, ſelon cette idée, y auroit-il plus de mérite à avoir de l'eſprit qu'à avoir une vue forte & perçante, ſi notre eſprit ne nous perſuadoit l'amour de l'ordre & des Lois, s'il ne nous inſpiroit de la douceur & de la complaiſance, de l'eſtime & de l'amitié pour nos ſemblables, s'il ne nous rendoit enfin honnêtes gens & bons Citoyens ?

Telle ſeroit auſſi l'inutilité des Sciences, ſi elles ne ſervoient, comme il n'eſt que trop ordinaire, qu'à nous inſpirer de la préſomption & de la vanité ; & ſi elles ne nous montroient les devoirs de la Société, que pour nous apprendre à nous juſtifier d'avoir négligé de nous y ſoumettre.

Il n'y a que le bon uſage de l'eſprit & du ſavoir qui puiſſe compenſer les peines & les tourmens d'une jeuneſſe appliquée à s'inſtruire ; &, en vérité, il nous importeroit peu d'avoir acquis des connoiſſances au-deſſus du reſte des humains, ſi nous n'avions appris l'art de vivre avec eux, & de nous attirer par des ſervices mutuels leur amour & leur eſtime.

L'éducation eſt d'autant plus néceſſaire,

pour parvenir à ce bonheur, qu'avec ses secours même rien n'est si rare que d'y atteindre. Cependant la Religion nous prêche l'amour de nos semblables; &, tout ainsi que la Nature, elle ne tend qu'à nous réunir. La Religion va même plus loin que la Nature; &, dans la seule égalité qu'elle met entre les intérêts de notre prochain & nos intérêts propres, je trouve la preuve la plus convaincante de la grandeur, de la noblesse, de la divinité de cette Religion.

CHAPITRE XX.

Réflexions sur l'éducation, & particuliérement sur celle des Princes, adressées au Dauphin pere de Louis XVI.

LE Roi fait très-bien ce qu'il fait en vous laissant maître de l'éducation de vos enfans; mais je ne sais trop à quoi vous pensez vous-même de vouloir prendre ma vieille tête pour conseil dans une affaire de cette importance. Je vois que vous ne sentez pas comme moi mon pauvre esprit s'use, tandis que vôtre prend tous les jours de nouvelles forces. Voici donc, puisque vous

le voulez, quelques idées découſues que j'aurois préſentées avec plus d'ordre il y a quarante ans, mais que vous ſaurez bien rapprocher & rectifier. Je n'ai, comme vous penſez, aucunes vues particulieres à vous donner ſur le choix des perſonnes qui doivent concourir au grand ouvrage dont il s'agit. Vous ſentez vivement que vous ne ſauriez fixer un pareil choix avec trop de maturité, & cela ſuffit : vous vous défierez ſouverainement des Beaux-Eſprits, ils ne feroient que des ſots de vos enfans; des hommes ſyſtématiques, ils leur donneroient des préjugés; des ambitieux, ils intrigueroient & négligeroient le devoir de leurs places, pour s'occuper de leur fortune. Un homme facile & complaiſant ſe laiſſeroit ſubjuguer par ſes Eleves; un caractere ſombre & auſtere repouſſeroit la confiance de cet âge ami de la gaieté.

Je ne puis m'accoutumer à l'idée d'un Gouverneur & d'un Précepteur indépendans l'un de l'autre, pour concourir en même temps à la même éducation. Le luxe n'eſt bon à rien; mais il eſt, ſuivant ſon objet, plus ou moins dangereux. Votre luxe de Domeſtiques n'eſt que ridicule, & vous en êtes quittes pour être plus mal ſervis que les Particuliers, on

payant beaucoup plus de monde. En fait d'éducation, cela devient d'une conséquence infinie; & je suis persuadé que, pour rendre un enfant stupide, il suffiroit de lui donner ses Précepteurs comme ses Domestiques par quartier. Pour qu'une éducation faite en même temps par plusieurs Maîtres pût réussir, il faudroit retrouver ce parfait accord qui régnoit entre Fénelon & Beauvilliers; mais cet accord est si rare, que j'aimerois autant compter sur un miracle que de m'attendre à le retrouver parmi les hommes, je dis les plus raisonnables & les plus vertueux.

Le dessein où vous êtes de surveiller par vous-même cette éducation, peut remédier à l'inconvénient dont je parle: vous en serez le seul chef. Il est heureux pour vous que Madame la Dauphine entre si bien dans vos vues, & qu'elle soit si en état de les seconder; mais vous avez raison de dire que les tantes & les grand'meres sont des gâte-enfans. Elles le sont, elles l'ont été de tous les temps, & le seront toujours: je vous avouerai plus, c'est que j'aurois été moi-même dans l'occasion un peu grand'mere à votre égard, & que je le serois vraisemblablement beaucoup plus encore auprès de vos enfans. Le principe

de cette foibleſſe eſt en nous, & la nature ne parle point comme la raiſon. Comptez là-deſſus, & armez-vous de fermeté pour prévenir les abus.

Il faut que votre premier Subſtitut ſoit un homme inſtruit, un bon Eſprit, un de ces Caracteres pleins d'une noble aménité, & qu'il ſoit doué ſur-tout d'une vertu ſincere & à toute épreuve. Les enfans ſaiſiſſent le mieux du monde les défauts, les ridicules, & juſqu'aux moindres imperfections de ceux qui les gouvernent; & les exemples font ſur eux plus d'impreſſions que les préceptes.

L'homme qu'il vous faut exiſte. Que cet homme ſoit un Evêque, à la bonne heure, c'eſt une marque d'eſtime & de confiance que vous donnerez à l'Epiſcopat, que nous ne ſaurions trop honorer dans les Sujets qui le méritent; mais cela eſt-il néceſſaire ? je ne le crois pas. J'y vois même l'inconvénient de priver une Egliſe de ſon Paſteur. Fénelon, quand il fut fait Précepteur, n'étoit pas Evêque. C'eſt le mérite, & non le grade que vous devez enviſager; & le Sujet que vous jugerez digne de votre confiance jouira toujours d'aſſez de conſidération pour faire le bien dans ſa place.

Je voudrois bien qu'on ne ſe preſſât

pas trop de donner de l'esprit à vos Enfans, & de leur meubler la tête de belles connoissances. Qu'on laisse au tempérament le temps de se développer & de se fortifier. Que l'on corrige, que l'on dompte même les inclinations vicieuses, plus physiques encore que morales, qui se manifestent dès le berceau; mais contentons-nous de la négation du mal moral dans un enfant de six ans : ne lui demandons ni saillies d'esprit ni vertus proprement dites. Laissons au temps le soin de faire éclore sa raison, & qu'une main indiscrete ne casse point l'œuf sous la poule qui le couve. Mais aujourd'hui nous aimons les fruits précoces; nous voulons absolument en avoir; &, en forçant la nature, nous en avons; mais que deviennent les arbres sur lesquels nous les avons cueillis? Petits docteurs à sept ans, grands sots à dix-huit. Pour s'être trop empressé d'en faire des hommes, on les a condamnés à rester enfans toute leur vie. Ceux qui semblent toujours craindre que leurs enfans n'aient point assez d'esprit, annoncent bien qu'ils ignorent que c'est par le cœur & non par l'esprit que l'on est homme.

Il y a une infinité d'exercices corporels qui, bien ménagés, sont également

propres à fortifier le tempérament des enfans. La danse, un des plus modérés, a ses avantages. Je me rappelle de m'être un jour diverti un moment de l'annonce emphatique d'un Maître de danse qui mettoit son Art au-dessus de tous les Arts. Après avoir invoqué l'autorité des divines Ecritures: » Rien, disoit-il, ne contribue » autant que la danse à élever l'esprit » des enfans « ; & le passage étoit noté comme extrait de Locke. Je fus curieux de vérifier la citation, & je la trouvai exacte ; ce qui m'a d'autant plus surpris que, d'après une lecture que je fis il y a long-temps de cet Auteur, je le regardai comme le plus judicieux de tous ceux qui ont traité de l'éducation. La danse est utile en ce qu'elle est un exercice corporel, utile encore en ce qu'elle donne du maintien à un enfant. Elle sert à lui élever la tête & le menton, mais nullement l'esprit ; & je ne sache pas que l'on cite beaucoup d'enfans qui aient saisi l'esprit au son du violon.

Rien de plus ridicule & de plus dangereux que les précautions que prennent certains parens pour élever leurs enfans. On diroit qu'ils craignent que l'action de l'air ne les tue. Ils sortent de leur chambre pour entrer dans une voiture, & de cette

voiture pour rentrer dans leur chambre. Ils ont dix ans, qu'ils n'ont encore vu le ciel que de profil à travers leurs fenêtres ou par la portiere de leur carroſſe. Il faut que des enfans prennent leurs ébats; c'eſt l'ordre de la nature : le ſang bouillonne dans leurs veines. Qu'on ſe garde bien d'interdire aux vôtres l'uſage de leurs jambes : qu'ils ſachent marcher, ſauter & même courir. Souvenez-vous qu'à cet âge vous n'aimiez rien tant qu'une bien longue courſe à pied ou à cheval. Qu'on leur procure donc ce plaiſir auſſi innocent qu'il leur eſt utile. Qu'ils ſe promenent l'Eté, qu'ils ſe promenent l'Hiver; qu'ils s'accoutument à braver l'intempérie des ſaiſons. Ils ſeront ſurpris d'un orage dans la Campagne : ils reviendront crottés, ils changeront de ſouliers; ils ſeront mouillés, ils prendront d'autres habits; ils ſeront bien fatigués, ils en dormiront mieux. Qu'on ſe garde bien de les plaindre pour ces ſortes d'aventures qui ne font que les divertir.

Il me ſemble qu'on vous tenoit à-peu-près les mêmes habits dans toutes les ſaiſons, pratique à faire obſerver à vos enfans: point tant d'habits l'Hiver : point de ces fourrures qui étouffent. Qu'on

ne les invite pas, & à plus forte raiſon qu'on ne les oblige jamais à ſe chauffer. N'a pas froid qui s'éloigne du feu quand il peut s'en approcher. Que les lits de vos enfans ne ſoient point trop mollets. Je me ſouviens de vous avoir vu un jour vous-même plongé ſi avant dans le duvet, que votre Valet-de-chambre ne ſavoit trop où aller vous pêcher. Il vous trouva pourtant, & vous retira de l'abyme tout trempé de ſueur. Je lui fis des reproches auxquels il répondit, que ce lit n'étoit pas ordinairement le vôtre; mais de pareils lits ne ſont bons que pour ceux qu'on veut étouffer, & il faut des tempéramens forts pour en ſoutenir long-temps les épreuves. Je connois une bien bonne recette pour fortifier le tempérament, mais je la garde pour moi; car vous ririez ſans doute ſi je vous propoſois ſérieuſement de faire coucher vos enfans ſur la paillaſſe ou le ſommier. Qu'ils ſachent au moins dormir par tout pays, & qu'ils ne ſoient jamais obligés, comme certaines gens que j'ai vus, de calculer la diſtance de leur lit au terme d'un voyage qu'ils ſe propoſeroient.

Qu'on accoutume vos enfans à une vie ſobre & frugale. Qu'ils ne mangent

que des viandes communes apprêtées ſimplement, c'eſt-à-dire bouillies ou rôties, & qu'ils n'en mangent pas en grande quantité. Les légumes leur vaudront bien mieux que les viandes. Les fruits bien mûrs, dont ils font leurs délices, ne les incommoderoient que par la quantité. Mais tous ces ragoûts épicés, ces jus, ces coulis, ces eſſences qui ne ſont que des poiſons lents pour nous, agiroient bien plus cruellement ſur des tempéramens encore foibles. Les confitures, les pâtes, les dragées, & toutes ces ſucreries que l'art des Confiſeurs prépare à nos eſtomacs blaſés, leur ſeroient également nuiſibles; & il n'y a qu'une ignorance meurtriere qui faſſe de ces friandiſes connues des enfans ſous le nom de bonbons, la récompenſe de leur ſageſſe.

L'eau eſt la boiſſon naturelle de l'homme, & la ſeule ſur-tout qui convienne aux enfans. S'ils boivent du vin, que ce ſoit en bien petite quantité, & jamais pur. Sur-tout jamais de liqueurs ni douces ni fortes. Leurs eſtomacs ſont des fournaiſes embraſées; ſi vous y jetez encore l'huile & le bitume, vous en calcinez les parois. C'eſt de la pâture qu'il leur faut, & non des digeſtifs. Auſſi s'accommodent-ils très-bien de laitages crus & de

pâtiſſeries, que nous ne digérons plus. Ils font de bonne grace quatre repas contre nous un ſeul, & ſe mettent au lit après le quatrieme ſans avoir d'inquiétude ſur leur digeſtion.

On dit que les enfans ſont gourmands; & les hommes faits le ſont auſſi; & les vieillards encore. L'enfance eſt ſincere juſque dans ſes défauts; nous avons l'art de déguiſer les nôtres. Il eſt à propos ſans doute de réprimer la voracité des enfans, & de régler ce penchant naturel à la gourmandiſe; mais, en général, les excès qu'ils pourroient faire en quantité leur ſeroient toujours moins funeſtes que ceux que produiroit la qualité; & rarement les enfans ſurchargeront la capacité de leur eſtomac, lorſqu'ils n'auront à lui donner que des alimens communs. Leur ſurvient-il une indigeſtion : un jour de diete rigoureuſe ſera tout-à-la-fois le remede & la punition de leur gourmandiſe. Gardez-vous bien ſur-tout de ſouffrir qu'on les drogue pour leurs indiſpoſitions accidentelles ou même habituelles. Tous ces médicamens que nous rendent quelquefois néceſſaires des excès auxquels nous ne voulons pas renoncer, ſont un autre genre de poiſon pour des enfans. Laiſſez faire la nature, elle eſt

en eux dans toute sa force, elle saura se suffire à elle-même ; & il est bien rare que, dans ses crises même, elle ait besoin d'être secondée par l'art. Voyez les enfans des Pauvres ; ils sont sujets comme les nôtres à toutes les infirmités de leur âge, & ils en guérissent fort bien sans y être autorisés par ordonnance de la Faculté.

ON ne sauroit étudier trop tôt les goûts naissans des enfans, afin de s'appliquer à les fortifier ou à les combattre selon qu'ils s'annoncent louables ou vicieux ; mais prenez garde qu'on ne détruise jamais par les faits ce que l'on s'efforceroit d'établir par des paroles. Nous établissons de bons principes ; si nous en tirons des conséquences vicieuses, c'est à ces conséquences que s'arrêteront les enfans. Faudroit-il donc qu'ils raisonnassent mieux que nous ? Qu'un Instituteur, par exemple, propose à son Eleve, comme la digne récompense du contentement qu'il en espere, les objets les plus propres à éveiller en lui les passions d'avarice, de vanité, de luxe, ou de gourmandise ; que pensera cet enfant des leçons qui lui auront été faites contre ces vices ? Il conclura, pour l'honneur de son

Inſtituteur, qu'il ne s'eſt trompé que dans ſes paroles, & que, pour lui, il doit s'en tenir à la conduite qui les dément.

Veillez à ce que vos enfans ne prennent point de goûts excluſifs ou ſinguliers: qu'il ne leur ſoit permis de ſe paſſionner pour rien, ſi ce n'eſt pour la vertu. Ce qui annonceroit un talent précieux & à cultiver dans un Particulier, pourroit devenir plus qu'un ridicule dans un Prince. Comme ils doivent protéger un jour les Sciences & les Arts, il faut qu'ils les connoiſſent aſſez pour ſavoir proportionner les encouragemens qu'ils leur accorderont, à leur degré d'utilité; mais il ne ſeroit pas à ſouhaiter que l'on dît jamais d'eux qu'ils ſont grands Poëtes, grands Peintres, grands Muſiciens; ce ſeroit comme ſi l'on diſoit qu'ils ne ſont pas grands Princes; car on n'eſt pas deux fois grand.

La mauvaiſe conſtitution d'un enfant influe beaucoup ſur ſon caractere. L'humeur chagrine eſt un effet tout naturel de la maladie. Il faut encourager, par beaucoup de douceur & de patience, un enfant qui ſouffre, mais ſans autoriſer ſes fantaiſies & ſes caprices. On ne peut ſe promettre de corriger bien efficace-

ment le désordre de l'humeur morale qu'après qu'on aura rétabli l'équilibre dans les humeurs physiques.

L'indocilité n'est point un vice particulier aux enfans; il est inhérent à notre nature : c'est l'orgueil, auquel nous donnons différentes dénominations, selon qu'il se modifie à raison de l'âge & des circonstances. L'orgueil se manifesteroit moins dans l'âge mûr, s'il eût été mieux contenu dans l'enfance. C'est une de ces passions que l'on ne peut bien maîtriser que par la raison & par la Religion. La raison éclaire l'enfant avant la Religion; ainsi, en même temps qu'on exige de lui la docilité, il faut, suivant la portée de sa raison & le degré d'intelligence qu'il peut avoir, lui suggérer les motifs qui doivent le porter à faire ce qu'on demande de lui. Je suis pourtant bien éloigné d'adopter le ridicule systême de ces modernes Instituteurs qui, sous prétexte qu'il faut parler raison à un Être raisonnable, voudroient que l'on traitât avec un enfant de six ans comme avec un parfait Logicien. Leur erreur est d'assimiler l'aurore de la raison avec son midi; souvent on parle raison à un enfant de cet âge, en lui parlant comme il seroit déraisonnable de le faire lorsqu'il aura

quinze ans, & qu'il ſera en état d'apprécier la valeur des raiſons ultérieures. C'eſt très-bien raiſonner avec cet enfant que de lui dire : » Ceci eſt bien ; cela » eſt mal. Faites cela, votre papa le » veut : ceci déplairoit à votre Précep- » teur, ne le faites pas «. Juſqu'à un certain âge, & tant que ſa raiſon ſera enveloppée des nuages de l'enfance, il doit croire ſon pere & ſon Précepteur infaillibles. Ce ſera un préjugé ſi vous le voulez, mais ce préjugé lui eſt utile ; il ſupplée ſa raiſon, & il ſeroit dangereux de l'en guérir trop tôt.

Dès qu'on a ſuggéré à un enfant les motifs qui, eu égard au degré de diſcernement qu'on lui connoît, doivent être déterminans pour lui, il faut qu'il obéiſſe. S'il ne le fait pas, on emploîra de vives repréſentations : des repréſentations l'on en viendra aux menaces, des menaces aux privations, des privations aux punitions ; &, dès qu'une fois le combat ſera engagé, il faut le pouſſer avec vigueur, juſqu'à ce que le coupable ſe ſoit rendu à diſcrétion. Si vous molliſſez, il eſt votre maître, & ſon éducation eſt manquée.

Un Précepteur, quel que ſoit ſon mérite perſonnel, ne contiendra vos enfans

qu'autant qu'ils feront perfuadés qu'il a pleine & entiere autorité fur eux. Il faut qu'ils vous croient plus de fermeté encore qu'à lui; & qu'en effet, s'il leur prenoit envie d'en appeler de fes arrêts aux vôtres, vous leur donnaffiez lieu de s'en repentir.

Dès que vous vous appercevrez que les propofitions *je veux*, *il faut*, *cela convient*, qui étoient en forme concluante pour la premiere enfance de vos Eleves, pourroient faire naître en eux des doutes ou des préjugés, c'eft le moment de leur expliquer pourquoi l'on veut ce que l'on veut. Il ne faudroit pas étouffer l'entendement des enfans fous le poids de l'autorité : on les accoutumeroit par-là à regarder comme la meilleure la raifon du plus fort, préjugé qui pourroit avoir un jour les fuites les plus funeftes dans des Princes.

Il y a apparence, Dieu merci, que vos enfans pafferont la plus grande partie de leur vie dans la dépendance & la foumiffion. Qu'on s'applique donc foigneufement à les former à ces vertus, & toujours par la douce voie des fentimens, & en leur faifant comprendre ce qu'elles ont de raifonnable & de néceffaire : d'ailleurs qui a fu bien obéir a de grandes

dispositions pour bien commander un jour. Ne souffrez pas qu'on vienne prendre leurs ordres, ni qu'ils en donnent jamais, pas même aux derniers de leurs Valets. Qu'ils sachent demander en priant, bien convaincus qu'ils n'obtiendroient rien par l'impératif. Qu'on se moque d'eux s'il leur arrive de dire *je veux ceci, je ne veux pas cela*, & plus encore s'ils s'avisoient de joindre aux ordres l'humeur & les menaces. Je ne voudrois pas même qu'on s'empressât toujours de satisfaire ceux de leurs goûts qui n'auroient rien que de raisonnable. Il faut qu'ils apprennent à les modérer, & qu'ils s'accoutument aux privations. On leur prépareroit bien des mécomptes pour le reste de la vie, s'ils n'avoient jamais entendu dire dans l'enfance, *cela est impossible.*

La justice est une vertu dont on ne sauroit leur inculquer trop tôt les principes; & pour cela, qu'ils jouent quelquefois sous les yeux de leur Précepteur avec des enfans de leur âge droits & simples, qui n'aient point encore la malice d'être leurs flatteurs; & que les regles du jeu soient observées dans la plus exacte justice.

Bien des gens pensent qu'il seroit avantageux pour les enfans des Rois d'être

élevés loin des Palais de leurs peres : j'ai été long-temps moi-même dans cette opinion, je n'y ſuis plus aujourd'hui, excepté le cas où les parens ſeroient aſſez déraiſonnables pour vouloir gâter eux-mêmes leurs enfans : car enfin en quelque endroit que vous placiez ces enfans, ils trouveront des hommes ; &, par-tout où il y a des hommes, il ſe trouve auſſi des Flatteurs. D'ailleurs, ces enfans que vous éloignez du Palais y rentreront un jour ; & l'impreſſion qu'ils recevront en ce jour ne ſeroit-elle pas plus à craindre encore que celle qu'ils prendroient par l'habitude ?

Mais je fais un vœu : c'eſt, ou que vous puiſſiez ſouſtraire abſolument vos enfans à tous ces fades complimens qui ſont en uſage dans les Cours, ou que du moins ces complimens, toujours concertés avec le Précepteur, deviennent pour eux de véritables leçons. Si on ne ceſſe de leur dire qu'ils ſont grands, ne ſe croiront-ils pas diſpenſés de le devenir ? Au lieu de leur faire un mérite de celui de leurs Aïeux, qu'on ne leur en faſſe qu'un ſujet d'émulation. Qu'au lieu de leur faire honneur de cette grandeur héréditaire, on ne leur faſſe enviſager que la honte qu'il y auroit pour eux de ne la point ſoutenir par des vertus

personnelles. Au lieu de leur dire encore, qu'on admire déjà en eux toutes les vertus imaginables, qu'on se contente de leur dire que le Public voit avec plaisir qu'ils travaillent à les acquérir. Et il seroit bon qu'on les accoutumât à répondre modestement, dans ces sortes d'occasions, qu'ils sentent toute l'indulgence qu'on a pour eux, & qu'ils s'efforceront de répondre aux vœux & à l'espérance de la Nation. On leur fera contracter par-là des engagemens utiles pour la suite.

De tous les Flatteurs, les plus dangereux pour les enfans, sont les Valets qui les servent; parce qu'ils sont à toute heure à portée de faire plus de mal. Vous avez déjà prévu cet inconvénient; mais il faut encore surveiller ceux que l'on croit le mieux connoître : il y a des Flatteurs de bonne foi, qui sont moins vicieux que foibles. On leur a passé tous leurs caprices dans l'enfance ; ils croient qu'on a tort de les corriger dans les autres. Encore pleins des défauts qu'ils ont contractés à cet âge & qu'ils ignorent eux-mêmes : » Souvenons-nous, disent-» ils, de ce que nous avons été quand » nous étions jeunes «. Ils feroient bien mieux de l'oublier. Il n'appartient qu'à celui qui a été bien élevé de se rappeler

ce qu'il fut dans son enfance. Le Domestique le plus accompli d'ailleurs doit être congédié sans espérance de retour, s'il étoit capable de flatter les vices naissans d'un enfant, de souscrire à ses fantaisies, d'altérer le moins du monde la confiance qu'il doit avoir en ses Instituteurs, de se faire le consolateur officieux de ses petits chagrins, ou le confident de ses projets malicieux.

On ne sauroit trop s'attacher à faire comprendre à vos enfans qu'après les Jugemens de Dieu & ceux de leur conscience, il n'en est point qu'ils doivent plus respecter que ceux du Public. Le temps viendra où il faudra leur aprendre à distinguer deux Publics, l'un judicieux & éclairé, l'autre frivole & ignorant; l'un vertueux & réglé, l'autre vicieux & corrompu; mais il faut attendre pour leur donner cette leçon, qu'ils soient en âge d'en profiter, & de sentir sur-tout que l'on peut mal faire & bien juger; en sorte que les jugemens d'hommes méprisables ne sont pas toujours à mépriser.

Quand je parle d'hommes méprisables, je n'entends point parler d'un mépris absolu; car, dans ce sens, l'homme, le frere de l'homme, & l'image de Dieu, ne sauroit jamais être méprisable. Le vice

mérite le mépris, mais l'homme vicieux, qui eſt digne de blâme ou même de châtiment, a droit encore à la pitié. On ne doit jamais perdre de vue qu'on éleve dans vos enfans les Peres du Peuple : qui oſeroit dire à un pere, qu'il lui eſt permis de mépriſer ſon enfant parce qu'il eſt malade ? Nous devons aimer les hommes en déteſtant leurs vices ; & lorſque nous ne les trouvons pas eſtimables, nous efforcer de les rendre tels.

Il faut que vos enfans ſoient formés tout-à-la-fois à la généroſité & à l'économie. La prodigalité ſera plutôt leur défaut que l'avarice : qu'on ait ſoin de leur ſuggérer l'emploi qu'il convient qu'ils faſſent de leur petit pécule. Dès qu'ils ſeront en âge de ſentir la valeur de l'argent, qu'on les laiſſe quelquefois maîtres d'en faire l'emploi : on connoîtra par-là leurs inclinations. L'un peut-être aura tout dépenſé dans un jour, l'autre n'aura rien dépenſé dans un mois. Faites en ſorte que celui-ci emploie dans un jour ce qu'il aura épargné pendant un mois, & que l'autre ait à ſe repentir pendant un mois de la prodigalité d'un jour. Qu'on leur diſe ſouvent qu'il eſt honteux pour un Prince de théſauriſer, plus honteux de faire des dettes ; & que le comble

du déshonneur eſt de faire des dettes & de ne les point payer. Le ſeul cas où l'on pourroit leur permettre d'emprunter, & avec diſcrétion, ce ſeroit celui où, de leur propre mouvement, ils voudroient ſecourir efficacement quelque Malheureux. Mais qu'on prenne garde de ne point étouffer leur ſenſibilité, en ſe faiſant une loi de la récompenſer. Je me rappelle une Dame reſpectable qui, toutes les fois que ſon fils donnoit un écu d'or aux Pauvres, lui en rendoit deux. Le petit coquin, plus ruſé que ſa mere, devenoit charitable par avarice. Un enfant n'a jamais rien donné, s'il n'a jamais ſenti la privation de ce qu'il a donné. Qu'on lui apprenne à trouver le dédommagement de cette privation dans la ſatisfaction intérieure d'avoir fait une bonne œuvre, qui a été vue de Dieu.

DISONS un mot de l'enſeignement. Il faut beaucoup de méthode & de ſimplicité pour le rendre profitable à des enfans. L'homme qui embraſſe trop d'objets en même temps, n'en approfondit aucun : comment un enfant le feroit-il? Le Latin eſt la ſeule des Langues mortes à laquelle on applique aujourd'hui les Princes, & c'en eſt aſſez. Qui ſait le François

rançois & le Latin, ſaura l'Italien quand l voudra. Il eſt beau, il eſt utile même our des Princes de ſavoir la Langue des euples voiſins ; mais il faut pour cette tude de l'aptitude & du goût.

Il faudroit que l'Inſtituteur, pour nettre de l'ordre & de la netteté dans es idées de ſon Eleve, imaginât, ſi je uis ainſi parler, une ſorte de Géographie mentale : qu'il diviſât l'entendement & la mémoire du Sujet en pluſieurs égions, ou, ſi l'on veut, en pluſieurs aſes, pour y placer les différentes connoiſſances qu'il voudroit lui donner ſuivant leur analogie. La caſe des connoiſſances fabuleuſes ſeroit bien diſtinguée le celle des vérités humaines, & celle-ci le celle des vérités révélées. Et, juſqu'à e que l'enfant eût aſſez de diſcernement our le faire par lui-même, il auroit grand ſoin de l'avertir de la caſe où il loit placer l'eſpece de connoiſſances qu'il ui donne. Sans cette méthode, qui ne lemande que de l'attention, mais qui n demande beaucoup, on enſeignera n enfant pendant des années entieres ſans lui rien apprendre. Il verra d'un même œil les prodiges opérés dans la Religion & le merveilleux d'un conte de Fée, le dévouement d'un Païen &

le martyre d'un Chrétien. Le vrai & le faux, le ſacré & le profane, le devoir & le conſeil, tout ſe confondra dans ſa tête : il ne verra qu'à travers un brouillard épais. Et cette foule d'idées diſparates, après avoir fermenté dans ſon eſprit, n'y laiſſeront que des préjugés plus dangereux que l'ignorance, & plus difficiles à guérir. L'homme de génie ſait calculer les forces des enfans, &, en ſe faiſant enfant avec eux, il les inſtruit. L'eſprit médiocre leur ſuppoſe des notions qu'ils n'ont pas; &, en voulant en faire des Savans dans un jour, il les plonge un peu plus avant dans l'ignorance.

La connoiſſance des hommes eſt une des plus utiles que vous puiſſiez procurer à vos enfans ; & l'on ne ſauroit commencer trop tôt à leur donner les principes de cette Science. Il eſt à ſouhaiter que ceux qui doivent concourir à leur éducation la poſſedent eux-mêmes parfaitement : car la converſation peut en abréger l'étude & la rendre plus agréable.

L'Hiſtoire nous apprend à connoître les hommes; mais l'Hiſtoire eſt faite pour les hommes. Je voudrois qu'on la mît à la portée des enfans. Vous ne manquez pas de bonnes plumes en France, ni de

Têtes judicieuſes. Vous pourriez faire compoſer, pour l'uſage de vos enfans, des Abrégés d'Hiſtoire, aſſez développés cependant pour les inſtruire, en commençant par l'Hiſtoire de la Nation. Je voudrois que l'Ecrivain ſût prendre le ton d'une ſimplicité enfantine : qu'il eût l'imagination gaie & l'ame ſenſible, pour attacher & amuſer cet âge ; car on ne l'inſtruit guere qu'autant qu'on ſait lui plaire. L'Auteur ne prendroit dans chaque Regne que ce qu'il y trouveroit d'analogue à ſon but. Il offriroit à ſes Lecteurs ce qu'ont fait de plus louable de jeunes Princes de leur âge : il exalteroit ſur-tout les vertus qui leur ſont, ou qui doivent leur être un jour plus néceſſaires, l'amour de la Religion & celui des Peuples, la tendreſſe pour les Parens & la compaſſion pour les Malheureux, la droiture & la fermeté, le pardon des injures & le zele de la juſtice. Aux portraits riants qui auroient rendu les vertus aimables, il oppoſeroit de ſombres tableaux des vices déshonorans : il verſeroit l'ignominie ſur les paſſions dont les ſuites ſont plus à craindre pour les Princes : l'ambition, la préſomption, l'amour de la flatterie, l'inapplication, la molleſſe, & tous les déſordres qu'elle entraîne.

Quand vos enfans ſeront en état d'en profiter, faites-leur étudier le Télémaque : c'eſt-là qu'ils prendront, en s'amuſant, les regles de critique ſuivant leſquelles ils pourront juger ſainement de l'Hiſtoire, que je leur ferois étudier alors ſuivant les principes de la Politique, & de la maniere la plus utile pour eux.

J'approuverois beaucoup la méthode de leur faire apprendre l'Hiſtoire à rebours, en commençant par le Regne actuel. Cet ordre ſeroit plus propre à les fixer : » Votre Aïeul, votre Biſaïeul » ont fait ces choſes : ils ont été ſecondés » par ces hommes dont vous connoiſſez » les deſcendans «. Peut-être pourroit-on craindre qu'après avoir vu ce qu'il y a d'intéreſſant dans les ſiecles voiſins, ils ne ſe dégoûtaſſent de l'étude des temps éloignés ; mais le mal ne ſeroit pas grand : ce qui eſt ſi éloigné n'eſt plus que de l'érudition, & il faut qu'ils ſoient inſtruits pour la pratique. Ce qu'on faiſoit du temps de Pharamond ou de Mérouée, n'eſt plus ce qu'on fait ni ce qu'on doit faire à préſent. Le point eſſentiel pour eux, c'eſt qu'on leur faſſe connoître des hommes pareils à ceux avec leſquels ils auront à vivre ; qu'on les mette en état d'apprécier, quand il en ſera temps, les

talens, les vertus, & les défauts de ceux qui les approcheront, & de faire concourir les uns & les autres à l'harmonie générale.

Après qu'ils auront pris des idées nettes & précises sur tout ce qui concerne la Nation, il faut qu'ils soient pareillement instruits des intérêts, du caractere & des préjugés des Nations voisines avec lesquelles ils auront des rapports plus immédiats. Et je voudrois, pour cette partie comme pour celle de l'Histoire de la Nation, qu'un homme de sens & profondément instruit, composât à leur usage un tableau bien raisonné des intérêts actuels des Puissances de l'Europe, & sur-tout des plus voisines de la France. Cet Ouvrage, pour n'offenser personne, resteroit manuscrit.

Prenez garde qu'on n'entretienne pas trop vos enfans de guerres & de conquêtes: qu'on ne leur fasse point sonner si haut les noms de Vainqueurs & de Héros. N'est-il pas révoltant d'entendre encore exalter, sans restriction, dans ces siecles éclairés, la Politique de ces illustres Brigands, dont je n'excepte pas les Romains, qui ont autrefois ravagé la Terre? N'est-il pas souverainement ridicule de voir nos Modernes adopter de

bonne foi ces noms pompeux & ces qualifications honorables, que la servitude & la basse flatterie prodiguerent autrefois à ces fléaux du genre-humain ? On voudroit donc faire naître dans le cœur des Princes, avec l'estime de leurs barbares exploits, le désir de les reproduire sur la scene du Monde.

Mais ce dont vous devez sur-tout vous défier, c'est qu'à propos de concurrence ou de rivalité de Nations, on n'inspire à vos enfans aucune antipathie pour quelque Peuple que ce puisse être, comme je me rappelle que quelqu'un croyoit de bonne foi devoir vous en inspirer à vous-même contre les Anglois. Qu'on nourrisse parmi les Peuples l'enthousiasme de l'honneur national : les Peuples pourroient ne point assez sentir ce qu'ils doivent faire dans le besoin pour la défense de la Patrie, des Princes ne l'oublieront jamais : & l'on doit bien se donner de garde, pendant leur éducation, de jeter dans leur cœur ces semences d'aversion qui tendroient à perpétuer les guerres entre les Nations rivales.

Les hommes qu'il importe le plus à vos enfans de bien connoître, ce sont ceux avec lesquels ils doivent passer leur vie ; &, malheureusement, ce n'est pas

pour l'ordinaire l'élite de la Nation. Quand ils avanceront en âge, & qu'ils seront prêts à voler pour ainsi dire de leurs propres ailes, il ne faudra leur rien déguiser des dangers qui les attendent, & des pieges que l'on tendra à leur innocence : il faut qu'ils connoissent toutes les ruses & les artifices que la perversité des hommes pourra employer pour les porter à secouer le joug de la vertu: &, lors même qu'il conviendra de les laisser jouir d'une honnête liberté, accoutumez-les à vous rendre tous les jours un compte exact de leurs occupations comme de leurs amusemens. Qu'ils soient par-tout & en tout temps accompagnés de personnes dont vous serez sûr; & qu'il ne leur vienne pas même dans la pensée de vouloir faire avec des jeunes gens de leur âge aucune de ces parties secretes qui pourroit craindre la présence de l'homme vertueux.

Un vice, & un vice essentiel de l'éducation que reçoivent communément les enfans des Princes, c'est qu'on ne leur apprend point à s'humaniser avec les Peuples. On concentre tous leurs rapports dans les Palais où ils sont élevés: ils ne connoissent que les Courtisans, ils ne savent parler qu'aux Seigneurs

qu'ils ont coutume de voir, ou aux Valets qui les servent. Après avoir reçu avec un air d'aisance & de dignité un compliment qui leur aura été fait dans leur appartement, on les verra timides, embarrassés, parlant tout bas à leur Précepteur, en présence d'une troupe de Villageois rassemblés pour le plaisir de jeter un regard sur les enfans de leur Maître. Ces bonnes gens, qui ne soupçonnent point qu'on puisse les craindre, pensent qu'on les méprise; & la derniere classe du Peuple, en pareil cas, se croit en droit de rendre la pareille. Qui apprendroit à vos enfans à savoir se faire à propos petits avec les petits, leur apprendroit comment Henri IV est devenu Henri-le-Grand.

L'art le plus nécessaire aux Princes, c'est celui de se faire aimer des Peuples. Que cet art est difficile en Pologne! Mais en France, qu'on ne fasse point de mal au Peuple, on en sera aimé: qu'on lui veuille du bien, on en sera idolâtré. Mais le Peuple ne connoît vos sentimens pour lui qu'autant que vous les lui manifestez extérieurement. Qu'on ne se contente donc point de former vos enfans à l'affection sincere qu'ils doivent à la Nation; qu'on leur appprenne encore à la lui

témoigner dans les occaſions, par le ton, le geſte, le langage, & toutes ſortes de manieres affables. Il eſt ſi aiſé pour des Princes de donner une marque d'eſtime encourageante, de dire au Public un mot gracieux. Ce mot vole de bouche en bouche, & ſe répete avec attendriſſement juſqu'au fond des Provinces. Des Princes imbécilles ont quelquefois mépriſé les Peuples; mais tous les grands Princes ont ſenti qu'ils tenoient d'eux la puiſſance & les richeſſes.

J'ai ſouvent béni la Providence du ſuccès de votre éducation, auquel s'oppoſoient bien des obſtacles. Heureuſement la qualité du Sujet a prévalu. Je vous avouerai ingénument que la ſeule éducation de Prince qui me paroiſſe pouvoir ſervir de modele parmi vous, c'eſt celle de votre Aïeul. Louis XIV n'eut pour Précepteur que ſon bon eſprit. Son fils lui étoit bien inférieur, & il avoit été élevé par Boſſuet. Je ne ſais ſi Boſſuet, qui ſe montra ſi ſublime avec les hommes, ſavoit aſſez ſe rapetiſſer avec les enfans. Ce fut le grand talent de Fénelon. Une douceur inſinuante, une fermeté conſtante, beaucoup de patience, & enfin une ſorte d'adreſſe magique pour trouver l'endroit ſenſible des cœurs, le

firent triompher de tous les obſtacles que lui offroient & le caractere altier du Duc de Bourgogne & les tracaſſeries du Palais.

La méthode du Précepteur pour ouvrir le cœur de ſon Eleve à la ſenſibilité envers le Peuple me paroît infaillible. Se ſouſtrayant, autant qu'il le pouvoit, au joug de vos étiquettes, il le conduiſoit ſeul & ſans ſuite dans les Villages & les Hameaux, & juſque dans les cabanes des Payſans. Il le rendoit témoin de leurs pénibles travaux & de leurs triſtes repas; &, après lui avoir fait admirer leurs vertus & leur bon cœur, après lui avoir fait remarquer que le ſentiment & l'honneur habitent auſſi ſous des toits de paille, il lui demandoit leſquels lui paroiſſoient plus dignes de ſon affection, ou de ces hommes couverts de haillons & ſi vils en apparence, mais qui ſavoient remplir les coffres de l'Etat, ou de ces Courtiſans aux habits dorés qui n'avoient que le talent de les vider?

Le Duc de Bourgogne, à la ſuite d'une telle éducation, devint l'idole de la France. Je me rappelle encore la ſenſation toute extraordinaire que ſa mort prématurée fit dans toute l'Europe; &, tant que ſubſiſtera la Monarchie Françoiſe, on s'y

ſouviendra d'un Prince qui, ſans avoir régné, parut plus grand que bien des Rois, pour avoir reçu une meilleure éducation.

De toutes les Sciences utiles ou néceſſaires à vos enfans, la premiere, vous le ſavez, c'eſt la Religion. Sans la Religion point d'homme, & ſans homme point de Prince. Le Saint-Eſprit dit: Malheur à la Terre dont le Roi n'eſt qu'un enfant. Mais un Prince ſans la Religion, que ſera-t-il, que peut-il être toute ſa vie qu'un enfant, un très-ignorant, & ſouvent un très-méchant enfant? Au-deſſus des Lois humaines par ſa naiſſance, quel frein le contiendroit dans le devoir, s'il ſe mettoit par irréligion au-deſſus des Lois divines. Voudroit-on compter ſur les préceptes nouveaux de la Philoſophie qui tend à établir un ordre de vertus indépendant de la Religion? Mais ſi l'eſprit peut parler à mon eſprit, nul autre ne peut parler à mon cœur que le Dieu qui l'a formé. Non, le bien que conſeille l'homme ne ſe fera jamais ſi ſurement que celui que la Religion commande. Les motifs humains ſont ſubordonnés à mille circonſtances qui enchaînent ou embarraſſent

leur activité. Les motifs surnaturels sont indépendans & immuables comme leur Principe. Le cœur mû par la sensibilité soulage un Malheureux qui se rencontre sur ses pas; le cœur religieux va le chercher jusque dans la cabane où il souffre. La vanité philosophique ne fait le bien que dans le temps & dans le lieu où elle peut être applaudie; la Religion le fait par-tout où elle peut avoir Dieu pour témoin.

Vous aurez donc fait un grand coup d'Etat, & vous vous serez acquitté de la premiere & de la plus grande dette des peres, lorsque vous aurez amené vos enfans à agir par ces principes; mais il faut pour cela beaucoup de soins & une grande prudence. La Religion étant la Science qui caractérise le plus essentiellement l'Être raisonnable, elle doit la premiere servir d'exercice à sa raison; & il convient, quoi qu'en dise le Philosophe de Geneve, que deux flambeaux destinés à briller l'un par l'autre, prennent en même temps leur accroissement.

Vous ne manquez pas de Livres pour apprendre la Religion à vos enfans. Les Cathéchismes en sont d'excellens abrégés, qui sont commentés par d'autres bons Ouvrages. L'Histoire, le Dogme, la

Morale, tout eſt certain dans cette Science, & l'on n'y fait point de nouvelles découvertes. Mais la Religion n'eſt pas ſeulement une Science, elle eſt encore une Vertu. Il ne ſuffit donc pas que l'on en parle à l'eſprit & à la mémoire des enfans, il faut encore qu'on en parle à leur cœur; il faut, en éclairant, ne pas oublier d'échauffer. Dans les autres Sciences on voit par les yeux de l'eſprit; dans la Religion on ne voit bien que par le cœur. Chargez-vous de faire aimer la Religion à vos enfans, je me chargerai de la leur faire apprendre. Qui aime la Religion en connoîtra toujours la ſublimité; & qui ne l'aime pas, fût-il un Docteur, ne ſaura jamais l'apprécier. Je n'oublierai jamais une réponſe d'un grand ſens que me fit un jour un Curé de ces environs. J'entrai dans ſon Egliſe au moment où il faiſoit le Cathéchiſme aux enfans de ſa Paroiſſe; je lui demandai s'il le faiſoit ſouvent? » Trois
» fois par ſemaine, me répondit-il; une
» fois pour les inſtruire de la Religion,
» & deux fois pour la leur faire aimer «.

Qu'on rende la vertu aimable aux enfans, & qu'on ſe ſouvienne que de toutes les vertus, celle qui ſe commande le moins, c'eſt la Religion. Prenez donc

bien garde qu'un zele mal ordonné ne dégoûte vos enfans, dès le premier âge, de ce qui doit faire leur gloire & leur bonheur pendant la vie & au-delà. Les choses, je crois l'avoir déjà dit, sont aux yeux des enfans ce qu'on a le talent de les faire valoir; & le même acte de vertu, qui leur sera odieux si on l'exige impérieusement, ils le pratiqueront avec plaisir si l'on sait les y préparer avec adresse.

Il y avoit ici, par exemple, un abus dont je fus quelquefois le témoin impatient, & dont j'ordonnai la réforme: on conduisoit dans les Eglises les enfans du plus bas âge ou pour s'y amuser comme dans un parc, ou pour s'y ennuyer, & plus souvent encore pour y pleurer: je ne connois qu'une méthode plus vicieuse que celle-là, & plus propre encore à dégoûter les enfans de tout ce qui tient à la Religion, c'est celle de ces Parens qui prennent un ton grondeur & menaçant, pour leur signifier qu'il faut qu'ils entendent la Messe, & puis les Vêpres, & encore le Sermon. Un enfant se soumet, parce qu'on commande; mais s'il sent, il se dira à lui-même: » Il faut que tout ceci soit quelque chose » de bien terrible «: le dégoût le saisira, l'ennui le suffoquera, sans savoir encore

pourquoi. Il vaudroit bien mieux, sans doute, que l'on piquât sa curiosité, que l'on excitât ses désirs, qu'il vît le Peuple entrer dans l'Eglise : qu'il demandât souvent ce qu'on va faire dans cette grande Maison qu'il n'auroit qu'entrevue ? Alors on lui expliqueroit qu'elle est la Maison de Dieu : que les enfans n'y sont admis que lorsqu'ils sont assez raisonnables pour s'y tenir dans un religieux respect. Il dira qu'il est raisonnable, & promettra de le devenir encore davantage. On pourra lui témoigner alors qu'on voudroit pouvoir se rendre à ses désirs ; mais que ce qu'il demande n'est point une affaire de faveur : que c'est pour son intérêt propre qu'on differe de seconder ses vœux, & dans la crainte qu'il ne se rende coupable en profanant un lieu qui est saint. On lui rappellera les petits défauts auxquels il peut être sujet ; & on lui fera sentir la nécessité de travailler à s'en corriger, pour se rendre digne de paroître en la présence du Dieu qui les déteste : enfin le jour de sa premiere entrée dans une Eglise sera pour lui un jour mémorable, qu'on lui aura fait attendre & désirer long-temps. Le respect avec lequel il aura assisté à un Office lui méritera la faveur d'assister à d'autres ; & bien loin

de le menacer ridiculement de lui faire paſſer des heures à l'Egliſe, on lui fera enviſager comme la punition la plus humiliante de lui en interdire l'entrée. L'indévotion des Particuliers qui fréquentent vos Egliſes pourroit bien auſſi détruire votre ouvrage ; mais vous avez, Dieu merci, aſſez d'autorité pour empêcher qu'on ne vienne ſcandaliſer vos enfans.

La direction de la conſcience étant de la plus grande conſéquence dans la vie Chrétienne, aſſurez-vous bien du Confeſſeur que vous leur donnerez. Qu'il ſoit prudent, éclairé, vertueux, ſans aucune ambition. Choiſiſſez-le pour eux comme vous le feriez pour vous-même, & je dirois volontiers, avec plus de ſoin encore. Votre Confeſſeur n'a qu'à diriger votre conſcience ; celui de vos enfans, il faut en quelque ſorte qu'il leur en donne une, ils n'en ont point encore ; & de quelle conſéquence n'eſt-il pas qu'il la leur donne juſte & droite, ſans préjugés ; vertueuſe & timorée, ſans ſcrupules ?

Enfin le temps viendra où il faudra penſer à leur établiſſement. Grande & importante affaire, mais dont je ne voudrois pourtant pas que l'on fît toujours

une affaire d'Etat. Les alliances d'intérêt ne ſont pas toujours les alliances les plus heureuſes. Nos guerres finiſſent ordinairement par des mariages: c'eſt le dénouement de la Tragédie. Mieux eût valu commencer par le mariage, & laiſſer la guerre. Mais eſt-il bien inconteſtable que, parce qu'un Prince a été mon Ennemi, ſa fille doive être préciſément celle que le Ciel deſtine pour épouſe à mon fils? Cela pourroit bien arriver quelquefois; mais je croirois qu'on a tort d'en faire comme une Loi invariable. Les enfans des Souverains ont ce déſavantage ſur les enfans du Peuple, qu'ils s'épouſent ſans ſe connoître, & preſque toujours ſans s'être jamais vus. Il faudroit, du moins, que de bons Peintres traçaſſent des portraits fideles des perſonnes, & que des Peintres plus intelligens encore en donnaſſent des caracteres, de l'humeur & des inclinations morales. Sans cela on s'expoſe à faire des mariages malheureux par le défaut de ſympathie dans le caractere des Contractans.

Je vous ai, mon cher fils, dévoilé tous mes ſecrets, qui ſans doute vous apprendront peu de choſes. Il ne me reſte plus déſormais qu'à juſtifier le titre que vous me donnez de Patriarche de la

famille, en priant ſans ceſſe le Seigneur de répandre ſur elle ſes bénédictions à meſure qu'il la multiplie.

CHAPITRE XXI.

Le jeune homme qui entre dans le Monde, avec le déſir d'y conſerver ſa vertu, doit uſer de beaucoup de prudence dans le choix de ſes amis (1).

JE n'oublierai jamais, mon cher Maître, les ſoins que vous avez bien voulu vous donner pour éclairer ma raiſon, régler mes penchans, me former à la vertu, & me la faire aimer comme le bien le plus certain, & le bonheur le plus vif & le plus durable. Je ne puis mieux vous en marquer ma reconnoiſſance, qu'en vous rendant compte du progrès qu'ont fait en moi vos ſalutaires leçons. Il ſeroit plus grand, ſans doute, ſi je les avois reçues avec autant de docilité & d'application à bien faire, que vous aviez de zele & d'application à me rendre parfait; mais il m'auroit fallu cette raiſon lumineuſe qui vous apprend à diſtinguer le

(1) Le Roi de Pologne écrivit ces Réflexions en liſant, en 1747, le Livre qui a pour titre : *CONSEILS DE L'AMITIÉ.*

vrai du faux, cette délicatesse de sentiment, cet amour constant pour la vérité, ce goût des choses solides, cette expérience, enfin, qui vous a si bien convaincu de l'importance de vos enseignemens. Je puis dire cependant que, plus j'avance en âge, plus je m'applique à les mettre à profit.

La connoissance que vous m'avez donnée des hommes, que je crois, comme vous, qu'il est plus nécessaire d'étudier que les Livres, m'en a inspiré une méfiance que j'estime presque une vertu. Je n'ai qu'à me consulter moi-même pour savoir que le plus sage d'entr'eux est celui qui a le moins de vices; le plus parfait, celui qui a le moins de défauts. Esclaves de leurs passions, de leurs préjugés, de leurs caprices, & toujours aussi communément victimes des caprices, des préjugés & des passions des autres, quels affreux spectacles de guerre & de dissention ne donnent-ils pas sur la scene du Monde; tandis que les bêtes mêmes, tranquilles, & se respectant mutuellement, malgré la diversité de leurs affections & de leurs besoins, semblent leur reprocher de n'être pas aussi sages avec leur raison, qu'elles le sont par le seul instinct de leur nature?

Peut-être ſuis-je encore trop frappé de ce qu'un premier regard m'a fait appercevoir ſur le théâtre que les hommes occupent, & où je vais commencer à figurer avec eux; mais, d'après le témoignage même de ceux qui m'y ont précédé, je ſais qu'on n'y voit le plus ordinairement qu'injuſtice & cruauté, qu'ingratitude & perfidie, que des haines, des vengeances, des crimes, des déſolations, des ravages. La race humaine, ſelon l'expreſſion de Montagne, n'eſt qu'une fourmilliere émue & échauffée; elle ſe heurte, ſe foule, s'écraſe, ſe détruit elle-même; & l'on ne peut mieux la comparer qu'à cette troupe meurtriere de Soldats que Cadmus effrayé vit ſortir du ſein de la terre, & qui, produits des dents d'un ſerpent, devenoient d'autres ſerpens, & s'entre-tuoient les uns les autres.

Un moyen d'être moins expoſé à la malice des hommes, ſeroit de gagner l'amitié de quelques-uns d'entr'eux, de s'en faire des défenſeurs, des protecteurs, un conſeil, un ſecours, un appui.

Mais comment trouver des amis où il n'en eſt preſque plus? Cependant, comme je ne puis renoncer entiérement à la Société dont je vais partager les biens,

& dont il eſt juſte auſſi que je partage les inconvéniens & les peines, au défaut d'amis, tels que je les voudrois, tels que tous les amis devroient être, je ſuis réſolu de me contenter, ou de feindre du moins de me contenter de ceux qui n'en ont que l'apparence; mais auſſi ne leur donnerai-je que la ſimple apparence d'un retour qu'ils ne méritent point. Le Monde ne ſubſiſte, à mon avis, que par ces dehors équivoques. Tout reprochables qu'ils ſont, ils y forment un lien d'honnêteté qui en bannit la confuſion & le déſordre, & qui eſt comme le fondement du repos public. Si tous les cœurs y étoient à découvert, ſeroit-il poſſible d'y vivre? Un beau maſque eſt bien plus ſupportable qu'un viſage effrayant par ſa laideur.

Il ne me reſte plus qu'une précaution à prendre avec quiconque voudra ſurprendre mon amitié; c'eſt de lui donner lieu de croire qu'il l'a ſurpriſe en effet; c'eſt de ne pas lui paroître, ſelon le conſeil d'Horace, plus inſtruit ni plus choqué de ſes défauts, qu'un pere de ceux de ſon fils; c'eſt de répondre à ſon faux empreſſement par des égards, des attentions, des complaiſances qu'il puiſſe eſtimer ſinceres, & qui le trompent auſſi

agréablement qu'il prétend me tromper lui-même. Utile, mais triſte ſupplément d'une union que l'eſtime devroit former, qui, ſans intérêt & ſans artifice, réuniroit les cœurs, & mettroit une eſpece d'égalité dans les diverſes conditions, dans les goûts, dans les caracteres, & donneroit en quelque ſorte plus d'étendue & plus de prix à l'Humanité.

Que ne puis-je eſpérer de goûter un jour les douceurs d'une union ſi précieuſe ! Je ſens le beſoin d'aimer, je cherche un autre cœur comme une compagnie néceſſaire. N'en eſt-il point que le Ciel me deſtine, & qui déſirent également de ſe donner à moi ? Qu'ils ſe montrent donc, qu'ils ſe hâtent : je leur tends les bras. Je n'examinerai point leur bonne ou leur mauvaiſe fortune. Qu'ils ſoient vrais, qu'ils ſoient vertueux, & qu'ils m'aiment : je leur prodiguerai ma confiance ; & mon ame ne tardera pas à ſe confondre dans la leur. C'eſt à eux que je réſerve ces tendres épanchemens, que je n'ai oſé riſquer avec ces amis factices, auſſi peu jaloux de la candeur de mes ſentimens que je le ſuis de la ſincérité des leurs ; & dont, le compas à la main, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, je dois, dans la crainte de m'égarer, toiſer

la marche, pour ne pas faire plus de chemin qu'ils n'en veulent faire avec moi: *Amici ferre jugum pariter dolosi.*

Des amis vrais, fideles, pleins de droiture & de probité, m'aideroient, autant par leurs conseils que par leurs exemples, à suivre le sage avis que vous me donnez sur la corruption générale des Mœurs. Je ne verrois, pour m'en préserver, qu'un sentier à côté des grandes routes qui en sont plus ou moins infectées: c'est celui qu'ont pris ces pieux Solitaires qui, pour bien vivre, ont cru ne devoir vivre qu'avec eux seuls; encore ce sentier n'est-il pas toujours aussi sûr qu'on le pense. De vieilles & malheureuses impressions s'y réveillent; les corps les plus sonores frémissent longtemps après qu'on a cessé de les frapper.

Destiné à passer mes jours dans le Monde, j'espere néanmoins me garantir de sa contagion. Affreuse par elle-même, elle n'a besoin que d'être connue pour se faire éviter, ainsi qu'une épidémie, qui n'est pas plutôt apperçue qu'on cherche à se sauver du malheur d'en être atteint. Les vices, quels qu'ils soient, portent tous en eux des traits qui les décelent, je ne sais quoi qui avertit de ce qu'ils sont. Ils ont beau ne se montrer

que dans un point de vue agréable, on les reconnoît ſous l'apparence même des vertus, dans leſquelles ſouvent ils ſe transforment, & qui, trop mal aſſorties, ſemblent inviter elles-mêmes à les craindre & à les déteſter. D'ailleurs, quels ſont les vices qui ne trouvent en nous une lumiere naturelle, une droiture de raiſon, une conſcience qui les rejette? Mais ce qui nous en montre plus particuliérement toute l'horreur, c'eſt l'état de ceux qui s'en ſont laiſſés corrompre. Que ne nous diſent point leurs déréglemens, leur miſere, leur folie? Leurs triſtes exemples, mon cher Maître, ſont un grand précepte; que ne peut-il point, ajouté à ceux que vous m'avez donnés?

L'extrême déſir que j'ai de répondre à votre confiance m'engage à tout moment à veiller ſur moi-même. Je ſens de puiſſans attraits pour la vertu. Rien n'eſt ſi beau que le portrait que vous en faites; vous la repréſentez dans toute la gloire de ſon triomphe. Les armes que vous me fourniſſez ſoutiennent mon ardeur. S'il eſt des Malheureux livrés à leurs paſſions, & qui ſe plaiſent ſous leur empire, je veux travailler ſans ceſſe à vaincre les miennes; vous ſerez toujours en cela le modele ſur lequel votre cher Diſciple

isciple tâchera de se former. Il fera
ous ses efforts pour répondre à l'es-
me que vous avez conçue de lui, &
ux soins que vous vous êtes donnés
our l'en rendre digne.

CHAPITRE XXII.

AD M. D. G. ET B. M. S. V.

ÉGLEMENT relatif au maintien du bon ordre dans ma Maison, occasionné par la perte que j'ai faite de M. le Baron de Mezek, Maréchal de ma Cour (1).

.° LA charge de Maréchal de la Cour ont M. de Mezek a été revêtu quand étois encore en Pologne, suivant l'usage u Pays, n'étant autre chose dans celui- que celle de premier Maître-d'Hôtel, supprime la charge de Maréchal de la our, comme inutile, & afin que M. de larsan ne soit désormais subordonné, ans l'exercice de la sienne, qu'au Grand-laître de ma Maison, M. le Duc Ossolinski.

(1) Je cite cette Piece, entre une infinité d'autres lu même genre également minutées par le Roi de Pologne.

2.° La fonction de M. de Marsan sera de tenir la table, selon qu'il en a été ordonné ci-devant ; de faire attention au nombre & à la qualité des Etrangers ; & de veiller à ce que, dans le service des tables, il n'y ait ni excès ni défaut.

3.° Comme, dans l'établissement de la Maison, j'ai créé un Conseil Aulique sous la présidence du Grand-Maître, ma volonté est que ses séances se tiennent, avec toute l'exactitude possible, tous les Vendredis de la Semaine, suivant l'Ordonnance de création.

4.° Il sera composé à l'avenir du Grand-Maître M. le Duc Ossolinski ; de M. de Marsan, du Sieur Alliot, en qualité de Conseiller Aulique & de Commissaire-Général de la Maison ; & du Sieur Gauthier, comme Contrôleur.

5.° Ce Conseil doit avoir trois objets dans toutes ses délibérations : la Justice, la Police, & la Finance.

6.° La Justice, pour décider des querelles des Domestiques, pour punir dans les cas qui sont de sa compétence, & renvoyer à la Justice ordinaire ceux qui n'en sont pas.

7.° La Police, afin de s'assurer, par des revues de chaque mois, de ce qui ne s'observe pas suivant toute la régularité

prescrite dans le service. On redressera, on corrigera, on punira ceux qui se trouveront en défaut. On fera même, s'il en est besoin, de nouveaux Réglemens pour l'exactitude du service. Et, pour cela, il faudra examiner tous les Articles des Départemens les uns après les autres : la Chapelle & le Service divin, les cuisines & les caves, les écuries & la livrée, les Gardes-du-Corps & les Cadets, l'entretien des maisons & des jardins, la Musique, &c.

8.° Quant à la Finance, les comptes du mois sont ordinairement partagés en trois chapitres : l'ordinaire, l'extraordinaire, & les bâtimens. L'ordinaire comprend les cuisines, les caves & les gages. Je veux que les Maîtres-d'Hôtel ordinaires remettent tous les soirs au Contrôleur, des billets de la dépense du jour : c'est-à-dire, qu'en ordonnant les tables, ils feront des notes de ce qu'ils prennent des pourvoyeurs, du marché, ou d'autre part ; & cela est aisé à faire : » Tant de » livres de viande ou de pain, tant pour » la volaille, le gibier, le poisson, & » tout ce qui aura été consommé le jour «. Le Caviste fera de même, ainsi que les Officiers chargés des desserts. Le Contrôleur, ayant reçu ces billets, vérifiera

si ce qui est porté en dépense s'accorde avec la consommation : il fera ses observations sur les négligences ou les malversations ; & il remettra ces billets au Sieur Alliot, pour deux raisons : La premiere, pour qu'il vérifie si le Contrôleur les a examinés assez rigoureusement ; la seconde, pour qu'il puisse tirer le compte de l'ordinaire du Mois. S'il y a quelque augmentation de gages, le Sieur Alliot en fera part au Conseil lorsqu'on y examinera le compte général du Mois, avant qu'il me soit présenté. Quant à l'extraordinaire, on n'admettra aucun article dans le compte, qu'autant que celui qui a présenté un mémoire pour son paiement, aura justifié qu'il lui a été ordonné, par qui il appartenoit, de fournir telle marchandise, ou de faire tel travail. Regle essentielle & générale à observer, afin qu'on puisse marchander toutes choses avant que de les payer. Pour ce qui est des bâtimens, le Sieur Héré a le même ordre à suivre, & il est aisé de vérifier ses comptes avant que de me les présenter.

9.° Comme la charge du Contrôleur, suivant le Réglement que j'ai fait, embrasse généralement tout ce qui concerne la dépense, la police & le service, je

veux qu'il obſerve avec une attention continuelle ſi tout eſt en regle, & qu'il dénonce, par un Mémoire, à chaque ſéance du Conſeil, ce qu'il aura remarqué de défectueux.

10.° Sur le Mémoire du Contrôleur, le Conſeil délibérera, donnera ſes déciſions, qui me ſeront préſentées; &, lorſque je les aurai agréées, on tiendra la main à ce qu'elles ſoient exécutées.

CHAPITRE XXIII.

Une ſage économie dans l'adminiſtration des Finances fait la force des Etats.

IL n'eſt point d'Etat qui ait abſolument beſoin de richeſſes immenſes pour ſe ſoutenir : ſouvent, plus une Nation eſt opulente, plus elle néglige les avantages qui peuvent contribuer à ſa grandeur. L'amour de la gloire s'accorde rarement avec la paſſion d'acquérir. Tel Peuple pouvoit donner la loi par ſes armes, qui l'a reçue de ſon Ennemi. Las du poids d'une guerre qu'il lui importoit de finir avec honneur, il s'eſt hâté d'accepter une paix honteuſe. Une noble ambition n'a pu dompter ſon avarice, & les reſſources qui devoient faire ſon ſalut,

sont devenues en quelque façon la cause même de sa perte.

La puissance d'un Etat ne consiste proprement que dans une sage administration de ses Finances ; &, autant une prudente économie est nécessaire à un Particulier qui ne veut pas décheoir de la condition où le Ciel l'a fait naître, autant elle est indispensable à un Royaume qui veut se maintenir dans sa force & dans sa splendeur : c'est-là le ressort qui fait mouvoir toutes les parties d'un Etat. Combien en est-il qui, resserrés dans des bornes étroites, ne figurent dans l'Europe que par leur attention à ménager leurs revenus ?

Il n'est guere de Pays moins vaste que la Hollande : on diroit que l'Océan ne lui a donné qu'à regret les Isles marécageuses qui forment son Domaine : cependant on sait quelle est la force de cette petite République. Ses Sujets laborieux ne sont pas plus occupés à augmenter leurs biens par le commerce, qu'elle est appliquée à régler ses dépenses sur ce qu'elle retire de l'industrie de ses Sujets. Ce juste équilibre fait presque lui seul la richesse d'un Pays. Avec de l'ordre, la médiocrité peut faire ce que ne peut point l'abondance qui n'a pas de regle.

CHAPITRE XXIV.

Ce que nous donnons au Trésor public, c'est pour nous-mêmes que nous le donnons.

TOUT Citoyen que la Patrie a nourri & élevé, est obligé de travailler à sa conservation : il ne peut être heureux si elle ne l'est avec lui ; & c'est en quelque sorte conspirer la perte de sa Nation & la sienne propre, que de lui refuser les secours dont elle a besoin pour se garantir de tout malheur. Ce n'est point s'appauvrir que d'enrichir l'Etat. Imitons le Laboureur qui n'épargne point la semence, pour avoir une abondante moisson. On diroit qu'il perd ce qu'il jette dans la terre ; mais c'est pour en recueillir des biens qu'il sait devoir être le soutien de sa vie, & le seul moyen qu'il ait de la conserver. Ce n'est qu'en donnant à l'Etat des secours légers & faciles, que nous pouvons mettre nos terres, nos maisons, nos familles à l'abri des ravages de l'Ennemi.

CHAPITRE XXV.

Il est de l'intérêt des Princes de ne pas surcharger leurs Peuples d'impôts.

IL est juste, il est même utile qu'il reste toujours une certaine aisance parmi les Sujets qui sont l'unique source des revenus du Prince. S'ils doivent porter le joug, il ne faut point aussi que le joug les écrase ; & il est plus utile & plus glorieux à celui qui le leur impose, qu'ils le portent avec plaisir, qu'avec dégoût & répugnance. C'est un grand revenu pour un Prince que l'amour de ses Sujets.

Pourquoi, dans l'exaction des impôts, arracher, pour ainsi parler, l'arbre avec ses racines, & réduire à l'extrême misere, des Peuples dont on prétend tirer encore de nouveaux subsides pour les besoins de l'Etat ?

Plaignons ces Peuples qui, forcés de payer à leurs Souverains des impôts presque toujours au-dessus de leurs forces, ont souvent le chagrin de voir ces fruits pénibles de leurs travaux employés à de vaines décorations de grandeur & de luxe, à d'inutiles projets d'ambition, peut-être à des plaisirs d'autant plus mal-

s à pardonner, qu'ils terniſſent la ré-
ation des Princes, & leur ferment
s les chemins à la gloire qu'ils de-
ient acquérir.

N'eſt-il pas certain que les richeſſes
ſont les revenus d'un Souverain,
oient bientôt taries, ſi, après être
ties des mains de ſes Sujets, & mon-
s vers lui comme d'elles-mêmes &
; violence, elles ne retomboient auſſi
ndamment dans les mains de ces mê-
s Sujets qui en ſont la ſource? C'eſt
cette circulation, toujours propor-
nnée au bien des Peuples & des Sou-
ains, que la conſtitution d'un Etat
te plus conſtante, plus tranquille, &
ins expoſée à des révolutions.

J'avoue que j'abolirois volontiers la
itation. Il m'a toujours paru que des
rétiens devroient en être exempts.
nvient-il qu'un Miſérable qui meurt
faim, rachete ſa tête au prix de ſa
, qu'on lui abrege inſenſiblement?



CHAPITRE XXVI.

Dans les impoſitions, on doit prendre garde que leur multiplicité ne ſoit onéreuſe au Peuple, & que le Pauvre ne paye pour le Riche.

JE n'approuve pourtant pas un trop grand nombre d'impoſitions : elles ne peuvent manquer d'être onéreuſes, même par leur ſeule diverſité. S'il importe d'enrichir le Tréſor public, & d'en rendre les revenus fixes, il faut auſſi ne pas trop gêner le Peuple qui les fournit. Ne pourroit-on pas, dans le recouvrement des deniers publics, établir une ſi juſte proportion entre les charges de l'Etat & les facultés des Sujets, que les impôts devinſſent plus profitables à l'Etat qui les reçoit, & plus légers aux Sujets qui les fourniſſent ? Cela ne ſe peut que par une parfaite égalité dans les contributions, & par une juſte répartition eu égard aux facultés d'un chacun, afin que les Pauvres ne payent pas pour les Riches.

CHAPITRE XXVII.

S'il est important d'encourager l'Agriculture, il ne l'est pas moins de savoir économiser & conserver ses fruits pour les besoins imprévus.

JE voudrois qu'à force de s'appliquer aux Sciences & de cultiver les Arts, on n'abandonnât pas le plus utile, le plus nécessaire, le plus essentiel de tous les Arts, je veux dire l'Agriculture. La richesse de l'Etat ne peut nous venir que par les mains de ces hommes si vils en apparence, mais si respectables en effet, à qui nous avons abandonné le soin de nos terres, & qui font vivre tous les autres Sujets de la Nation. Il faut que les Laboureurs, dans les Villages, répondent à la quantité de terrain qui en dépend, & qu'il importe de défricher & de cultiver. Encourageons l'Agriculture comme la premiere source de la force & de l'opulence de l'Etat.

Un moyen que j'imagine pourroit rendre une Nation constamment heureuse : ce seroit d'engager chacun de ceux qui possedent des terres dans un District de donner tous les ans la centieme

partie de leur récolte, qui feroit mife en réferve dans un magafin public pour les befoins urgens de ce même Diftrict. Une rétribution fi modique ne feroit à charge à perfonne, & deviendroit néanmoins confidérable par le grand nombre de ceux de qui on l'exigeroit. Le plus pauvre ne pourroit refufer cette portion de grains, puifqu'il la recouvreroit dans fon befoin, peut-être plus furement que s'il l'eût gardée chez lui pour fon ufage. Ce n'eft pas même fur ce centieme feul qu'il pourroit compter, il auroit part à celui des autres; & les grains qu'il auroit fournis dans une année heureufe, fans prefque s'en reffentir, il les recevroit avec ufure lorfque la récolte viendroit à manquer; mais lorfqu'elle feroit abondante, le magafin en feroit augmenté, & on multiplieroit fans peine les provifions néceffaires pour les années ftériles.

Ce que je dis ici eft fi aifé à établir, que je ne puis comprendre comment chaque Communauté ne penfe point à l'exécuter pour fon propre intérêt. Qu'arrive-t-il en effet, s'il vient une année abondante? On en abufe en quelque forte; on cherche à fe défaire au plutôt de ce qu'on a recueilli; on verfe les blés par-tout où l'on peut les mieux vendre;

les Chefs de la Communauté deviennent ſouvent eux-mêmes d'avides Négocians de cette précieuſe denrée ; & les greniers ſe trouvent vides, lorſque la terre commence à ſe reſſentir du dérangement des ſaiſons. Alors, ou la famine ſe répand dans les lieux mêmes où l'on auroit pu la prévenir, ou le prix exceſſif des grains fait augmenter celui de toutes les autres denrées : le Peuple ſouffre, tout un Royaume gémit ; & combien n'en coûte-t-il pas pour ramener dans chaque Province une partie des blés qui en étoient ſortis.

Souvent l'Etranger nous revend les nôtres-mêmes le double de ce qu'il les avoit achetés ; ce n'eſt auſſi qu'à ce deſſein qu'il en avoit fait emplette : car, telle eſt ſon induſtrie, il profite également de notre abondance & de notre diſette. Il reçoit nos denrées à un prix modique, & par le prix qu'il met à ce qu'il nous en redonne, il trouve le ſecret de ne rien dépenſer pour celles qu'il conſomme, & de s'enrichir à nos dépens par le moyen de celles qu'il ne peut conſommer.

Je ne prétends pourtant pas qu'après une récolte abondante, il ſoit défendu à un Propriétaire de conſerver ſes grains pour un temps où il pourroit en manquer ;

mais quels motifs engagent pour l'ordinaire à les mettre en réserve? On ne le sait que trop. De riches Particuliers en amassent à vil prix, & ne les vendent qu'au temps d'une extrême disette, bien moins pour soulager les Peuples, que pour se prévaloir de leur misere, & s'enrichir aux dépens du Public.

A tous ces maux, si connus & trop fréquens, je ne vois qu'un remede; c'est un magasin établi dans chaque Contrée, selon le projet que je viens de marquer. Par ce moyen, malgré la diversité des saisons, les années seroient, pour ainsi dire, toujours les mêmes, & le blé seroit toujours au même prix.

CHAPITRE XXVIII.

S'il est un Commerce utile à une Nation, ce n'est pas celui qui introduit parmi elle tous les besoins du luxe & de la mollesse, ou qui l'engage à échanger ses bonnes Mœurs pour de l'or.

L'AMOUR du gain nous a conduits au-delà d'une infinité de mers que nos peres ne connoissoient, ni ne se soucioient de connoître; & combien ces voyages, d'ailleurs si périlleux, n'ont-ils pas été

funestes à toute l'Europe! L'or & l'argent qu'on en a rapportés ne nous ont-ils pas appauvris en quelque sorte? Nos besoins n'ont-ils pas augmenté avec nos richesses? Et quelles richesses peuvent suffire à tous nos besoins?

Tel de nos Aïeux, content du revenu de ses terres, vivoit dans une honnête abondance, qui, à présent éclipsé par les fils de ses Domestiques, ne paroîtroit auprès d'eux que ce que ceux-ci étoient à son égard; & tel de ces nouveaux Parvenus, plus malheureux que ses peres, parce qu'il est plus riche, a réellement plus de peine à vivre dans son opulence, que ses peres n'en avoient à subsister dans leur médiocrité.

Nos ancêtres trouvoient dans ce qui leur étoit simplement nécessaire une espece de superflu; & nous, qui ne regardons ce superflu que comme un simple nécessaire, ne sommes-nous pas effectivement moins riches qu'ils ne l'étoient? Ainsi l'accroissement des biens a porté l'indigence dans nos Contrées; ainsi les nouveaux Pays que notre avarice intrépide a découverts, se sont vengés de nos rapines par le luxe que leurs trésors ont enfanté parmi nous. Et combien d'autres maux ces trésors inutiles n'ont-ils pas amenés avec eux!

Quelle différence entre la longue vie de nos peres & la courte durée de la nôtre ! entre la force de leur tempérament affermi par leur ſobriété, & la foibleſſe de nos corps épuiſés par notre intempérance & par notre molleſſe ! Quel contraſte entre nos Mœurs & les leurs ! Il eſt vrai qu'en tout temps les hommes ont eu les mêmes paſſions, les mêmes deſirs, des ſentimens à-peu-près ſemblables ; mais nos ancêtres, moins vifs, moins légers, moins bizarres, moins avides de changement & de nouveautés, plus modérés & plus ſimples, ne raffinoient point comme nous ſur les plaiſirs, rougiſſoient de leurs foibleſſes, ne faiſoient pas trophée de leurs déſordres ; ils reſpectoient les droits de la Nature, les regles de la bienſéance, les lois de l'honneur ; ils ne ſoumettoient point, comme nous, les maximes de la Religion aux frivoles lueurs d'une raiſon corrompue par la volupté ; ils ne prenoient pas un effronté pyrrhoniſme pour de l'eſprit, les graces de la mode & du caprice pour du mérite, & une politeſſe apprêtée pour l'unique devoir de la Société.

Il eſt bien certain, en effet, que les Peuples ſe gâtent mutuellement par le

Commerce, qui les fait communiquer les uns avec les autres : nous pouvons en juger par notre liaiſon actuelle avec nos Voiſins. De ces Royaumes où nous ſommes dans l'habitude de répandre la frivolité de nos modes, qu'avons-nous rapporté juſqu'à préſent que des problêmes hardis ſur la Religion, des doutes bizarres ſur les devoirs de l'homme, des paradoxes injurieux à l'autorité des Rois, un mépris indécent pour les bienſéances, une funeſte indifférence pour la Patrie, pour la Société, pour la vie même ; qu'une Philoſophie enfin qui ne fait tout dépendre des reſſorts de la Nature que parce qu'elle ne les connoît pas, & qui ne ſe vante de les connoître que pour autoriſer les paſſions, & leur permettre indifféremment tout ce qui peut les ſatisfaire.

Ce malheur que je déplore, & qui s'accroît tous les jours parmi nous, me porteroit preſque à deſirer que nos Contrées fuſſent inacceſſibles. Il ſeroit, du moins, à ſouhaiter que des barrieres impénétrables entouraſſent nos cœurs, pour y fermer l'entrée aux paſſions, & nous mettre à l'abri de la funeſte contagion des mauvais exemples : nous verrions ſe briſer à nos pieds la fougue impétueuſe

des erreurs & des vices, & tous ces prestiges malheureux qui semblent ne se produire ailleurs que pour venir s'établir dans nos climats, y prendre un air de finesse & d'agrément, & refluer ensuite dans leur propre terrain avec plus de malignité qu'ils n'en avoient apporté dans le nôtre. Peut-être de cette façon recouvrerions-nous l'aimable simplicité & la candeur naturelle de nos anciennes Mœurs; &, puisque effectivement, sans sortir de chez nous, nous trouvons tout ce qui peut nous suffire, qu'avons-nous besoin d'aller chercher ailleurs un superflu qui ne nous suffit jamais?

Je connois cependant les avantages du Commerce; &, bien loin de le proscrire, je voudrois l'encourager; mais je voudrois aussi modérer en nous cet ardent amour des richesses, & cette téméraire ambition qui sert à l'enflammer.... Nous désirons sur toutes choses, & plus qu'aucun autre Peuple, des distinctions: rarement elles sont parmi nous le partage du Citoyen pauvre qui n'a que du mérite & des vertus. L'homme riche, plus répandu, plus accrédité, plus capable de soutenir la prééminence des rangs, plus près de ceux qui les distribuent, ne manque presque jamais de

les obtenir. Le Mérite négligé par la Fortune l'eſt preſque toujours par le Gouvernement.

CHAPITRE XXIX.

Le vrai courage, pour un Souverain, c'eſt moins de ſe rendre redoutable dans un champ de bataille, que de ſavoir vaincre ſes paſſions, & triompher des obſtacles qui s'oppoſent au bonheur de ſes Peuples.

LE courage eſt une paſſion plutôt qu'une vertu, ou du moins c'eſt une qualité ſi commune dans les Armées, & juſque dans les bois parmi les animaux, qu'un Prince peut bien, ſans intéreſſer ſon honneur, n'en point faire uſage. Mais n'eſt-ce préciſément que dans un champ de bataille qu'il doit le montrer ce courage; & ne peut-il l'employer qu'à commettre des injuſtices? Tout le monde le croit ainſi, & j'oſe dire que tout le monde ſe trompe. Il eſt des occaſions où il peut l'étaler avec plus de fruit, & même avec plus de gloire. Ne lui en faut-il point pour réſiſter preſque à tout moment aux inſinuations flatteuſes de ſes Courtiſans, qui d'ordinaire ne ſont jaloux

de ſon eſtime qu'autant qu'elle peut ſervir à mériter ſes faveurs? Ne lui en faut-il point pour ſuivre ſans relâche un deſſein heureuſement conçu; pour ſupporter les chagrins d'une entrepriſe manquée; pour faire reſpecter ſes Lois ſans offenſer ſa juſtice, ni déroger à ſa bonté; pour ne pas ſe laiſſer enivrer au faîte de la grandeur; ou, ce qui eſt plus mal-aiſé, pour en ſoutenir le poids, malgré l'habitude qui en dérobe les charmes, & n'en laiſſe ſentir que les peines & les dégoûts?

Quel courage ne faut-il pas pour réprimer ſes paſſions, dans un poſte où il eſt auſſi aiſé de les ſatisfaire que difficile de s'en garantir. Ce ſont-là les ennemis qu'un Souverain doit combattre, & qu'il lui eſt plus glorieux de vaincre, que des Peuples dont ordinairement la défaite eſt plutôt due au haſard des batailles qu'à la valeur qui s'eſt flattée de les ſubjuguer. Un Prince ne doit montrer de courage guerrier que lorſque ſon honneur, le bien de ſes Etats & la juſtice l'exigent; que lorſqu'il eſt obligé de préférer la guerre, toute douteuſe qu'elle eſt dans ſes ſuccès, aux tranquilles douceurs d'une paix dont le bonheur n'eſt jamais équivoque.

L'ambition, trop ordinaire aux Souerains, de ſe diſtinguer par les armes, oit les flatter beaucoup moins que le laiſir d'être aimé de leurs Peuples. u'un Prince prenne les armes, à la onne heure, pour enchaîner l'audace e ſes Voiſins ; & qu'alors il joigne à vivacité du courage, ce qui ſeul fait s vrais Héros, une juſtice ſans cruauté, n reſſentiment ſans vengeance ; qu'il alcule le prix du ſang, pour le ménager; u'il tienne un juſte milieu entre la précipitation téméraire & la timide lenteur; u'il craigne ſur-tout de groſſir la tempête, en voulant la conjurer : rien n'eſt lus grand ni plus louable aux yeux de 'Univers.

Mais ſi, dans le temps même que le Prince ſe montre auſſi hardi que s'il ne pouvoit manquer d'être heureux, il épie l'occaſion de frayer un chemin à la paix, & qu'il immole ſes ſuccès au beſoin de ſes Sujets prêts à céder aux efforts de leur zele ; la gloire qu'il acquiert alors, quoique moins brillante & peut-être moins eſtimée, n'eſt-elle pas plus ſolide, parce qu'elle eſt indépendante des haſards ; & plus propre à faire honneur à l'humanité, parce qu'elle eſt plus digne des éloges d'une raiſon éclairée ?

Les Regnes les plus illuſtres nous offrent, à la vérité, peu d'exemples d'une ſi ſage & ſi utile modération; & preſque de tout temps la valeur ſeule autoriſa les Princes à provoquer celle de leurs Voiſins. Il leur ſuffiſoit d'être Rivaux, pour être Ennemis; & ils brûloient de s'eſſayer les uns contre les autres: il n'étoit donné qu'à notre ſiecle de voir le Chef (1) d'une Nation qui ne trouve rien d'impoſſible quand on n'exige d'elle que de la valeur, éviter néanmoins la guerre, ſans la redouter; ne l'entreprendre qu'à regret, quoiqu'avec raiſon; & n'en redoubler la chaleur, que pour parvenir plutôt à l'éteindre.

Il eſt des Héros de plus d'une ſorte, & celui qui fait ſa principale étude de rendre les hommes bons & heureux, eſt bien ſupérieur à celui qui ne cherche à s'illuſtrer que par ſes triomphes.

(1) Le Roi de Pologne parle ici de l'éclatante modération que montra Louis XV avant & après ſes glorieuſes Campagnes de Flandres.



CHAPITRE XXX.

Les Souverains de l'Europe, ou par défiance les uns des autres, ou par ostentation, surchargent leurs Peuples pour l'entretien d'un trop grand nombre de Troupes en temps de paix.

TOUTES les Troupes d'un Etat devroient être congédiées dès la cessation des troubles qui les ont fait rassembler; mais la défiance que les Souverains ont les uns des autres, les contraint à se tenir toujours armés. Epuisés par les frais d'une guerre qu'ils étoient impatiens de finir, ils continuent de s'épuiser dans la crainte d'une autre qu'on peut leur susciter; & ils donnent le nom de paix à des efforts qui les ruinent. Ainsi, par les moyens même qu'ils emploient pour ne pas succomber dans une guerre, dont ils ne prévoient encore ni le temps ni les motifs, ils se mettent hors d'état d'en entreprendre ou d'en soutenir aucune.

Qu'arrive-t-il en effet, après ce redoublement de dépenses qu'ils auroient dû s'épargner? Au premier signal de guerre, ils achevent d'accabler leurs Sujets par

de nouvelles taxes qui, une fois établies, durent presque toujours; & ces taxes étant difficiles, ou trop longues à lever, & suffisant à peine aux préparatifs d'une premiere Campagne, dont dépend ordinairement le succès de toutes les autres, il arrive que les Souverains sont obligés d'hypothéquer leurs fonds, & de faire la guerre avec leur capital, dont le recouvrement n'est plus possible, même à la paix qui suit, puisque celle-ci demande encore de nouveaux frais pour qu'ils ne soient point surpris au temps d'une nouvelle guerre.

Je n'ignore point que, par le renvoi du plus grand nombre des Troupes, un Etat se libere d'une partie des frais qu'elles lui avoient causés; mais le renvoi des Troupes, qui est en usage chez nous, ne se fait qu'à proportion de celui qu'un pareil intérêt oblige de faire dans les Etats voisins; & s'il en est qui, par quelque motif que ce soit, ne congédient point leurs Troupes, ou n'en congédient pas assez, tous les autres, quelque ruinés qu'ils soient, ne sont-ils pas contraints d'en faire de même?

Ce que je dis ici n'arrive que trop souvent; & telle est, de nos jours, la triste situation de l'Europe. Soit que ce

soit

: l'effet de la prudence, de la crainte d'une vaine ostentation, nos Princes, ıs les temps même les plus tranquilles, retiennent plus de Troupes que n'en mettent leurs besoins, & qu'il ne ıvient à leurs finances. Mais s'il est :essaire d'avoir un si grand nombre de oupes pendant la paix, & s'il paroît ıste de faire toujours payer aux Sujets ıtretien de celles même qu'on a réfores, pourquoi nos Souverains ne prenıt-ils pas ces fonds dans leurs trésors, , en usant d'un peu plus d'économie, pourroient facilement les trouver? ıe leur coûteroit-il d'y destiner tous ans une somme plus ou moins grande, de la mettre dans le Commerce, par moyen duquel elle augmenteroit insenlement, & deviendroit aussi utile à ıx qui l'auroient fournie qu'à ceux qui roient eu soin de la faire profiter? ors, quelque guerre qu'il survînt, on oit en état de la soutenir; & les uples ne feroient point sujets à des pôts qui, par la maniere sur-tout dont les perçoit, deviennent encore plus éreux qu'ils ne le sont par eux-mêmes.



CHAPITRE XXXI.

Vues pacifiques du Roi de Pologne, manifestées par sa correspondance avec les Souverains de l'Europe.

MONSIEUR mon Frere, Dans l'espérance où je suis que les Puissances belligérantes, touchées des malheurs d'une guerre qui se rallume de plus en plus, voudront bien concourir unanimement à l'éteindre, je me donne la liberté d'offrir à Votre Majesté ma Ville de Nancy, comme une des plus propres à la tenue d'un Congrès, &, par sa situation, la plus à portée des Puissances intéressées au grand ouvrage de la paix. Je me flatte que le Roi mon gendre, à qui je vais faire aujourd'hui la même proposition, voudra bien y donner les mains. Je desire passionnément que ma Capitale puisse servir de monument à la postérité d'une paix si utile, & même si nécessaire dans les calamités qui affligent tant de Peuples.

Je suis avec les sentimens de l'amitié la plus distinguée, Monsieur mon Frere, de Votre Majesté, le bon Frere,

STANISLAS, Roi.

Lunéville, le 20 Janvier 1760.

RÉPONSE DU ROI DE PRUSSE.

MONSIEUR mon Frere, J'ai reçu avec bien du plaiſir la Lettre de Votre Majeſté. Je ne refuſerois certainement pas l'offre qu'Elle me fait de ſa Ville de Nancy pour l'aſſemblée d'un Congrès de paix, ſi cela ne dépendoit que de moi. Toutes les négociations qui ſe feroient ſous ſes auſpices ne pourroient prendre qu'un tour favorable & heureux ; mais Votre Majeſté ſaura peut-être à préſent que tout le monde n'a pas des ſentimens auſſi pacifiques que les ſiens. Les Cours de Vienne & de Ruſſie ont refuſé d'une maniere inouïe d'entrer dans les meſures que le Roi d'Angleterre & moi nous leur avons propoſées, & il y a apparence qu'elles entraîneront le Roi de France à la continuation de la guerre, dont elles ſeules ſe promettent tout l'avantage. Au moins feront-elles ſeules cauſe de l'effuſion du ſang auquel leur refus donnera lieu. Je n'en aurai pas moins de reconnoiſſance des offres que Votre Majeſté me fait. Si les Souverains avoient tous ſon humanité, ſa bonté & ſa juſtice, le monde ne ſeroit pas expoſé, comme il

l'eſt, à la déſolation, au ravage, aux meurtres & aux incendies.

Je ſuis avec les ſentimens de la plus haute eſtime & de l'amitié la plus ſincere, Monſieur mon Frere, de Votre Majeſté, le bon Frere, FRÉDÉRIC, Roi.

A Freyberg, ce 10 de Février 1760.

RÉPONSE DU ROI D'ANGLETERRE.

MONSIEUR mon Frere, L'offre que vous me faites de votre Ville de Nancy pour le Congrès, ſur la tenue duquel les Puiſſances belligérantes ne ſe ſont pas encore expliquées envers moi, ne peut que me faire plaiſir, comme partant du deſir louable de voir rétablir la concorde & la tranquillité de l'Europe. Au reſte, j'ai beaucoup de regret de ce que ladite Ville de Votre Majeſté ſe trouve, par ſa ſituation, n'avoir pas en effet, autant qu'il ſeroit à ſouhaiter, cette proximité commune aux divers Etats intéreſſés à ce grand ouvrage.

Je ſuis avec les ſentimens de l'amitié & de la conſidération la plus diſtinguée, Monſieur mon Frere, de Votre Majeſté, le bon Frere, GEORGES, Roi.

A Saint-James, ce 8 Février 1760.

RÉPONSE DU ROI DE POLOGNE.

MONSIEUR mon Frere, Dans le temps que je voulois écrire à Votre Majesté pour implorer ses bons offices auprès du Roi Très-Chrétien, afin de lui faire agréer la Ville de Leipsig pour le lieu du futur Congrès, je reçois la Lettre de Votre Majesté du 30 du mois passé, par laquelle Elle me propose, pour le même sujet, la Ville de Nancy. Quelque empressé que je sois d'aller au-devant de tous les desirs de Votre Majesté, je ne saurois cependant lui dissimuler que je me flatte qu'Elle voudra bien donner la préférence à la Ville de Leipsig, & s'unir à moi pour porter le Roi son gendre à la choisir pour lieu du Congrès, d'autant plus qu'indépendamment de l'avantage de sa situation, étant à-peu-près d'une égale distance des principales Cours qui auront à traiter de la paix, elle a encore des titres particuliers qui parlent en sa faveur, savoir, les pertes immenses qu'elle a souffertes dans la présente guerre, au point qu'elle paroît toucher à sa ruine totale. Le concours d'un grand nombre de Ministres & d'Etrangers, pourroit, en attendant

qu'on lui procure un autre dédommagement, la ſoulager un peu. L'amitié que Votre Majeſté m'a toujours témoignée, & les ſentimens d'humanité qui conſtituent le fond de ſon caractere, me font eſpérer qu'Elle voudra bien agréer ma propoſition.

Je ſuis avec les ſentimens d'une amitié très-diſtinguée, de Votre Majeſté, le bon Frere & ami, AUGUSTE, Roi.

A Varſovie, ce 23 Février 1760.

RÉPONSE DU ROI DE SUEDE.

MONSIEUR mon Frere, J'ai reçu la Lettre de Votre Majeſté, du 30 Janvier, par laquelle Elle a bien voulu offrir la Ville de Nancy pour y entamer les négociations de la paix. Indépendamment des motifs qu'une pareille propoſition renferme en elle-même, il me ſuffiroit de ſavoir qu'elle eſt agréable à Votre Majeſté, pour y donner les mains; mais elle eſt en même temps d'une nature à ne pouvoir être décidée ſans le concours de mes Alliés. Votre Majeſté en a ſenti d'avance la néceſſité, par les ouvertures qu'Elle vient de faire là-deſſus à Sa Majeſté Très-Chrétienne. Dans le cas où nous ſerions tous d'accord à cet égard,

il faudroit encore faire adopter cet arrangement aux Puissances qui m'ont forcé, conjointement avec mes Alliés, à prendre les armes. Je n'ai donc, Monsieur mon Frere, qu'à témoigner à Votre Majesté la satisfaction que j'ai de tout ce qui me vient de sa part, & mon empressement à me conformer autant qu'il sera possible à ses desirs. C'est avec ces dispositions, & les sentimens de la plus parfaite amitié, que je suis, Monsieur mon Frere, de Votre Majesté, le bon Frere,

ADOLPHE FRÉDÉRIC.

A Stockholm, ce 12 de Mars 1760

RÉPONSE DE L'IMPÉRATRICE REINE DE HONGRIE.

MONSIEUR mon Frere, J'ai reconnu, dans l'offre que vous me faites de votre Ville de Nancy pour la tenue d'un Congrès, la louable intention qui vous a porté à en faire la proposition. Entrainée dans cette guerre par l'agression du Roi de Prusse, personne ne sera plus empressé que moi à contribuer à la cessation des malheurs qui en ont résulté, dès que la paix pourra se faire comme l'exigent le passé & l'avenir.... Pour preuve de ces sentimens, je n'hésite point

à consentir avec mes Alliés à la tenue d'un Congrès ; &, par le même principe, je ferai d'autant moins de difficulté sur le choix de la Ville de Nancy, si elle peut convenir à toutes les Parties intéressées, que cela me fournira l'agréable occasion de pouvoir témoigner à Votre Majesté l'envie que j'ai de lui plaire. Je la prie d'en être persuadée, & je suis avec la plus parfaite considération & la plus sincere amitié, Monsieur mon Frere, de Votre Majesté, bonne Sœur, MARIE-THÉRESE.

A Vienne, ce 2 Avril 1760.

LETTRES du Roi de Pologne actuellement régnant, au Roi STANISLAS.

MONSIEUR mon Frere, L'affection naturelle que Votre Majesté a conservée pour notre Nation, & son amour pour notre Patrie commune, ne me laissent pas douter qu'Elle ne soit sensible à tout ce qui regarde son bonheur & sa tranquillité. C'est donc avec un vrai plaisir que je fais part à Votre Majesté de la réunion de tous les suffrages pour me placer sur le Trône de Pologne, par une élection aussi libre que légale, qui vient de finir le terme critique de l'interregne

dans une paix & une sécurité entieres. Rien ne me satisfera davantage dans cette place, où la volonté de Dieu & les voeux de la Nation ont voulu m'avoir, que de remplir les engagemens pris pour procurer, autant qu'il sera en moi, la félicité d'un Peuple dans toute sa liberté fidele à tous ses Rois, & de prouver en même temps à Votre Majesté les sentimens d'un coeur tendre, que j'ai hérités de mon pere (1), pour sa Personne, que je conserverai toujours inaltérablement, & avec lesquels je suis, Monsieur mon Frere, de Votre Majesté, le bon Frere & ami,

STANISLAS-AUGUSTE, Roi.

A Varsovie, ce 15 de Septembre 1764.

MONSIEUR mon Frere, Le même sentiment de tendresse que j'ai pour Votre Majesté, & qui me faisoit attendre avec impatience la réponse à la Lettre que je lui écrivis après mon élection, me l'a fait recevoir avec bien de la satisfaction. Ce sentiment est d'autant plus vif en moi, que j'ai vu la maniere avec laquelle Votre Majesté m'a témoigné ceux dont j'avois lieu de me flatter de sa part.

(1) Le célebre Général Poniatowski.

J'ose lui dire aussi que je les mérite par l'attachement sincere que je lui conserverai toute ma vie. Plein de cette idée, que je desire de réaliser en toute occasion, je m'empresse de notifier à Votre Majesté la cérémonie de mon couronnement qui s'est fait le 25 de Novembre, j'ose dire au contentement universel de la Nation. Si cette bonne volonté de mes Compatriotes en ma faveur m'impose le devoir de la reconnoissance envers eux, elle m'encourage en même temps à travailler de tout mon pouvoir à leur bonheur, & à leur procurer les avantages qu'ils attendent de mon Regne. Je remercie cordialement Votre Majesté des souhaits qu'Elle veut bien me faire à cet égard, comme aussi de ce qu'Elle a nommé le Sieur Célinski pour être auprès de moi en qualité de son Résident. Je l'accepte avec plaisir ; j'aurai attention à tout ce dont il vous plaira de le charger de me dire en votre nom ; &, en reconnoissant cette marque de votre amitié, je n'omettrai rien pour vous prouver la mienne. Je vous prie, Sire, de remarquer, & de faire remarquer à Sa Majesté la Reine de France, qu'entre plusieurs Concurrens pour le Palatinat de Mazovie vacant, j'ai choisi, de mon propre

mouvement, M. Opalinski (1), afin de le consoler du refus qu'il a essuyé sous le Regne passé, quoiqu'il fût alors appuyé des recommandations du Roi Très-Chrétien.

Je vous réitere les assurances du véritable attachement avec lequel je ne cesserai d'être, Monsieur mon Frere, de Votre Majesté, le bon Frere & Ami,

STANISLAS-AUGUSTE, Roi.

A Varsovie, ce 12 de Janvier 1765.

MONSIEUR mon Frere, Je prie Votre Majesté d'accepter, avec autant de plaisir que je les lui offre, mes remercîmens sinceres & tendres pour l'intérêt qu'Elle me témoigne. Votre bienveillance, Sire, fait partie de mon héritage. Fils de celui qui vous a prouvé l'attachement le plus zélé, il m'est bien doux d'envisager en vous un exemple peut-être unique dans l'Histoire: vos vertus, votre esprit vraiment patriote me font trouver mon Prédécesseur, mon Contemporain & mon Ami dans la même Personne. Par les espérances que vous voulez bien concevoir de moi, vous éguillonnez mon envie de les remplir; & vous m'en

(1) Parent de la Reine de France.

pouvez faciliter les moyens, par les effets de la bonne volonté que vous me marquez. Personne, Sire, n'est plus à même que vous d'aplanir les difficultés qui peuvent avoir empêché jusqu'ici la Cour de France de me reconnoître. Les apprenant par vous, je croirai apprendre en même temps les moyens de les lever. C'est à quoi j'ai lieu de croire que vous emploîrez volontiers des soins qui deviendront une nouvelle preuve des sentimens que vous conservez pour votre Patrie, & qui vous y rendent si respectable & si cher. Moins le Chef actuel de la Nation sera distrait par l'attention inquiete que sa position présente l'oblige à donner au dehors, plus il pourra se livrer aux arrangemens intérieurs que la Pologne exige indispensablement avant tout, & mériter, en faisant ici ce que vous faites en Lorraine, de joindre le nom de votre Emule à celui de votre Successeur. Cette derniere qualité m'est d'autant plus flatteuse qu'elle me met en droit de vous dire, avec la plus véritable affection, que je suis, Monsieur mon Frere, de Votre Majesté, le bon Frere & Ami,

STANISLAS-AUGUSTE, Roi.

A Varsovie, ce 27 d'Avril 1765.

RÉPONSES DU ROI STANISLAS.

MONSIEUR mon Frere, C'eſt avec un plaiſir bien ſenſible que je vois par votre Lettre la juſtice que vous rendez à mon attachement naturel pour ma Patrie. Je l'ai marqué tout le temps de ma vie qui, maintenant ſur ſon déclin, borne tout mon zele, & me réduit aux ſeuls vœux pour ſa proſpérité. Je ne ſouhaite plus rien, ſinon qu'elle puiſſe jouir déſormais & toujours de cette tranquillité que j'ai préférée au deſir de régner par le droit de liberté des ſuffrages. L'ayant remiſe cette liberté, & par les mêmes motifs, entre les mains de mes Compatriotes, je ne me ſuis réſervé que le doux ſouvenir de la plus tendre amitié pour eux, & de la juſte reconnoiſſance que je leur dois. Je ne doute point, par le choix qu'ils viennent de faire de votre Perſonne, que vous ne ſuppléiez à tout ce que j'aurois voulu accomplir, & que vous ne répondiez à tout ce qu'on attend de votre Regne. Je vous le ſouhaite des plus heureux, & vous remercie de me rappeler à cette occaſion l'attachement de Monſieur votre digne Pere pour moi; je ne l'oublierai jamais; &, comme

vous persisterez dans les sentimens que vous me témoignez, je les reconnoîtrai toujours comme je dois, en vous assurant que je suis, Monsieur mon Frere, de Votre Majesté, le bon Frere & Ami,

STANISLAS, Roi.

Lunéville, ce 12 Octobre 1765.

MONSIEUR mon Frere, Malgré tout mon empressement à vous répondre, j'ai différé dans l'espérance de pouvoir vous apprendre avec certitude le rétablissement de l'amitié de la Cour de France avec la République, que je souhaite passionnément, sur-tout depuis votre Regne. Je suis très-mortifié de ne pouvoir rien vous dire, sinon que cette négociation se traite par la Cour de Vienne, & que j'en ignore le progrès; mais que je suis persuadé que, par votre prudence, vous la conduirez aisément au terme que je desire. Soyez assuré de toute mon attention à vous obliger dans les occasions qui intéresseront la prospérité de votre Regne. Il commence par votre glorieux couronnement sur lequel je vous fais mon compliment, & il aura toutes les suites favorables que je vous souhaite, & que vous pouvez vous promettre par la satisfaction générale qui

a éclaté dans cette cérémonie auguste. Je suis charmé de savoir que le Sujet que j'ai choisi pour mon Résident auprès de Votre Majesté vous soit agréable: il me le deviendra à moi-même, en me donnant souvent des nouvelles des événemens glorieux de votre Regne, & des avantages qu'en tirera ma Patrie. J'ai fait part à la Reine ma fille de votre empressement à l'obliger, par la grace que vous avez faite à M. Opalinski. Soyez, je vous prie, persuadé de sa reconnoissance, & du desir ardent que j'ai de vous prouver moi-même mon inviolable attachement, & la parfaite amitié avec laquelle je suis, Monsieur mon Frere, de Votre Majesté, le bon Frere & Ami, STANISLAS, Roi.

A Lunéville, ce 21 Mai 1765.

CHAPITRE XXXII.

Précieux avantages de la Justice pour un Etat & pour les Individus qui le composent.

A prendre la Justice dans le sens le plus étendu, on peut dire avec vérité qu'elle pourroit elle seule maintenir

l'ordre dans un Etat, & le mettre en ſituation de ſe paſſer de tout autre Réglement utile. En effet, ſi les hommes, dociles à la Raiſon, ſe faiſoient un devoir de la ſuivre, auroient-ils beſoin de Lois, ni d'aucun des reſſorts que la Politique fait mouvoir tous les jours pour les attacher au bien public, & les contenir dans une parfaite union les uns avec les autres ?

Cicéron reconnoiſſoit une Juſtice univerſelle, dont celle des Nations n'étoit, ſelon lui, qu'une ombre & un léger crayon. Il la regardoit comme la ſource du Droit que nous ſuivons; & il eſt certain que, ſi elle régnoit ſur la terre, elle ſuffiroit pour nous gouverner. Quelles ne ſeroient pas nos délibérations, ſi elle y préſidoit; les ſuccès de nos guerres, ſi nous ne combattions que par ſes ordres; l'état de nos Finances, ſi on les adminiſtroit ſelon ſes vues; notre Police, ſi elle régloit toutes nos actions ? C'eſt cette Juſtice qui eſt le plus ferme appui du Trône des Rois; c'eſt elle qui fait la proſpérité des Etats, ou qui les ſoutient au milieu des revers, comme dans les ſituations les plus riantes. Elle eſt le lien qui unit les Sujets à la Patrie, l'ame qui les inſpire dans leurs

conſeils, qui les ſoutient dans leurs réſolutions, qui les rend invincibles par-tout où il s'agit de la défendre. C'eſt elle qui regle l'ambition, qui appaiſe les animoſités, qui détruit la jalouſie, qui fait mépriſer la faveur, qui retient toutes les paſſions, ou qui les modere. Sans elle, en un mot, nous ne pourrions nous acquitter ni de nos devoirs envers Dieu, ni de nos obligations envers le Prochain, ni peut-être auſſi de ce que nous nous devons à nous-mêmes.

La Juſtice eſt le plus bel ornement de notre liberté : & celle-ci n'eſt utile que lorſqu'on s'en ſert, non à faire tout ce qui plaît, mais à faire uniquement tout ce qui eſt raiſonnable. Rien n'eſt ſi contraire à la Juſtice qu'un mauvais uſage de la liberté ; & c'eſt cette oppoſition naturelle que nous devons tâcher de détruire, en peſant exactement, & à la rigueur, notre volonté avec la loi, nos caprices avec nos devoirs, nos opinions avec nos intérêts, nos deſirs avec le bien public, notre ambition avec nos talens, nos prétentions avec notre mérite ; & en faiſant tout céder aux principes d'honneur, au bien de la paix, à la gloire & au bonheur de la Patrie.

Nous y ſommes d'autant plus obligés,

qu'outre cette Juſtice primitive dont nous avons les ſemences dans nos ames, il eſt des Lois formées ſur ces principes, & qui doivent régler tous nos ſentimens. C'eſt ici comme une nouvelle Juſtice, moins étendue à la vérité, mais qui, par les récompenſes qu'elle promet, ou les châtimens qu'elle impoſe, peut nous engager plus ſurement à ne rien omettre de ce que la premiere nous preſcrit; triſte & honteux moyen qu'il a fallu mettre en uſage, comme ſi, pour nous porter à la vertu, il ne ſuffiſoit pas d'enviſager le bonheur qu'elle procure, ou de chercher du moins à ſe ſouſtraire aux remords qui aſſiegent un cœur qui ne la pratique pas.

Il n'eſt point d'Etat qui ne doive cette Juſtice à ſes Sujets, ni de Sujets qui ne doivent plier ſous les regles de cette Juſtice.



CHAPITRE XXXIII.

Il n'y a que le desir de se faire aimer d'un Peuple qu'il aime lui-même, qui puisse soutenir un Prince parmi les dangers & les soins inquiétans qui assiegent le Trône.

IL n'est que le desir d'être aimé qui puisse garantir un Prince des malheureux pieges qui l'assiegent de toutes parts. C'est aussi à lui faire sentir tout le prix de cet amour que doivent tendre tous les soins de l'éducation qu'on lui donne. Et qui peut ignorer que cet amour est infiniment plus flatteur qu'une obéissance forcée, qui trop souvent désespere celui qui la rend, & qui toujours accuse celui qui se la fait rendre?

Ce n'est d'ordinaire ni la soif de l'or, ni la passion pour les honneurs, qui rendent les Souverains indifférens à la tendresse de ceux que le sort a soumis à leur empire. Nés dans la gloire & dans l'opulence, ils en jouissent presque jusqu'au rassasiement. Ce qui me paroît leur inspirer moins d'ardeur à captiver les cœurs des autres hommes, c'est le goût des plaisirs, écueil ordinaire de leur repos & de leur gloire.

Mais que les plaisirs, en général, sont frivoles, qu'ils sont insipides en comparaison de l'émotion agréable qu'excite dans l'ame d'un Prince le tendre retour d'un Peuple chéri ! Et puis, quels peuvent être des plaisirs que l'on n'a pas la peine de souhaiter, que l'excès rend languissans, d'où naît sans cesse le besoin d'autres plaisirs, & de plus grands plaisirs encore, & qui, usés par l'habitude, ressemblent aux parfums qui perdent leur vertu par un trop fréquent usage.

Il n'est, pour les Souverains, de contentement véritable & solide que celui que leur donne une réciprocité de tendresse toujours constamment établie entre eux & leurs Sujets. Il en est de ce rapport mutuel comme de celui qui subsiste dans toutes les choses de la Nature, & sans lequel l'Univers seroit bientôt anéanti. En effet, si les États périssent parce qu'il y a de mauvais Souverains, il n'est pas moins vrai qu'ils périssent aussi, & peut-être même encore plutôt, parce qu'il y a peu de Citoyens sincérement attachés à leurs Princes. C'est cette harmonie du Chef avec les Membres qui rend un Souverain d'autant plus heureux, qu'il sent, par l'amour de ses Sujets, qu'au défaut de la naissance qui

l'a mis sur le Trône, ce même amour l'y auroit placé.

C'est cet amour qu'un bon Souverain a le bonheur de voir passer durant sa vie à ses enfans, & qui, devenant dans ceux-ci comme un sentiment naturel, se perpétue à jamais d'un siecle à l'autre. Ainsi nous aimons encore les Trajan & les Marc-Aurele. La tendresse de leurs Sujets, empreinte, pour ainsi dire, dans notre nature, est venue jusqu'à nous à travers les débris d'une foule de trônes occupés par des Princes haïs ou méprisés. Elle nous a été transmise avec la vie; & ceux qui nous doivent l'être, la consigneront de même à leur postérité. Il est donc vrai que de tous les biens que possedent les Princes, l'amour de leurs Sujets est le plus digne de leurs recherches, le plus capable de satisfaire leur ambition.

Le bonheur des Souverains, quoiqu'on le croie au-dessus de tous les autres, ressemble à un ruisseau qui, selon les temps, augmente ou décroît, & qui, quoique souvent limpide dans sa source, se trouble & devient fangeux dans son cours.

Il n'est pas étonnant, à la vérité, qu'un Prince vicieux, qui ne ménage point le

ſalut de ſes Peuples, & qui ne ſe fai reſpecter que par ſa méchanceté, ſe rend le plus malheureux de tout ſon Royaume mais qu'un Roi ſage, qui connoît ſe devoirs, qui les aime & les pratique qui, par ſa bonté & ſon humanité, s'attir tous les jours des hommages que ſa dignit même n'eſt pas en droit d'exiger; qu'u Roi l'ami des hommes, & l'homme d ſes Sujets, ne goûte ni ne puiſſe goûte un bonheur pur & ſolide : c'eſt ce qu doit ſurprendre, & qui eſt pourtant vra en effet.

Et que voit-il, ce Prince, autour de lui? Que des gens faux & intéreſſés, à qui ſes vertus déplaiſent, lors même qu'il affectent le plus de les louer; que de cœurs bas dans leurs beſoins, fiers & hautains dans la faveur, ingrats quand il n'ont plus rien à prétendre; que des hommes enfin qui, toujours diviſés de paſſions & d'intérêts, & toujours ſe heurtant les uns contre les autres, ne ſe réuniſſent que pour altérer ſes ſentimens, affoiblir ſon pouvoir, &, ſous les dehors d'une ſoumiſſion apprêtée, gagner ſa confiance & la trahir.

Quelle douleur ce Prince n'a-t-il pas de voir ſa dignité plus reſpectée que ſa perſonne; ſon autorité moins affermie,

dès qu'il veut en adoucir le poids ; ses bienfaits qu'il sait n'être dus qu'au mérite, cédés malgré lui à la persécution, & devenant presque toujours, ou des sujets d'ingratitude, ou de nouveaux motifs d'importunité ; ses refus, quoique légitimes, imputés à des momens de caprice, à de fausses préventions, à un défaut de raison & de lumieres ; ses amis, s'il a le bonheur d'en avoir, craignant de l'instruire, dans la crainte de l'offenser ; une foule de Sujets inutiles & toujours mécontens osant blâmer sa conduite, lors même qu'il veille le plus à leurs intérêts, & toujours prêts à éclater en murmures, si peu que sa main vienne à chanceler sur le timon de l'Etat ! Malgré ses talens, ses bonnes intentions, sa probité même, les méchans lui supposent des vices, les honnêtes gens des défauts, les coupables de la dureté, les innocens trop d'indulgence.

Que dirai-je des ennemis qu'il a au-dehors, & qu'il doit appaiser ou combattre ; des projets de politique ou de guerre qu'il doit former ; du soin qu'il doit avoir de ménager les temps & les circonstances, d'éloigner ou de faire naître les occasions de prévenir ou de réparer ses pertes ; des travaux & des

regrets que doit lui coûter sa gloire, s'il ne peut la soutenir que par l'effusion du sang de ses Sujets qu'il aime, ou de celui d'un nombre presque infini d'Etrangers qui sont forcés de l attaquer & qui voudroient éviter de le combattre ?

Qu'elle est à plaindre, malgré ses brillans dehors, la condition de ces Maîtres de la terre ! Elevés dans le centre des passions, il leur est presque impossible de s'en défendre, & on leur laisse sentir à peine le danger de celles auxquelles ils ont le malheur de se livrer. Jamais inquiétées par des reproches, ou même par des conseils, jamais réprimées par aucun obstacle, elles sont estimées aussi souveraines qu'eux ; &, quelles qu'elles soient, on les respecte, on y applaudit ; peu s'en faut même qu'on ne les justifie.

Combien de Courtisans qui, ne pouvant exister que par les foiblesses de leur Maître, craignent ses vertus comme une disgrace ; & qui, sans cesse appliqués à nourrir dans son cœur des penchans malheureux qu'ils y ont fait naître, trafiquent de sa gloire & se nourrissent de son indifférence à la soutenir.



CHAPITRE

CHAPITRE XXXIV.

Le vrai Politique comprend que les Grands seroient plus à plaindre sans les Petits, que les Petits sans les Grands ; & il veut que le Peuple soit ménagé & même considéré comme le soutien de l'Etat.

ON peut dire avec vérité que le Peuple est dans une extrême humiliation en Pologne. On doit cependant le regarder comme le principal soutien de la Nation. Qui est-ce en effet qui procure l'abondance dans le Royaume ? Qui est-ce qui en porte les charges & les impôts ? Qui est-ce qui fournit des hommes à nos armées, qui laboure nos champs, qui coupe nos moissons, qui nous sustente, nous nourrit, qui est la cause de notre repos, le refuge de notre paresse, la ressource dans nos besoins, le soutien de notre luxe, & en quelque sorte la source de tous nos plaisirs ? N'est-ce pas ce même Peuple que nous traitons avec tant de rigueur ? Ses peines, ses sueurs, ses travaux, ne méritent-ils donc que nos dédains & nos rebuts ; & s'ils n'étoient point, ces hommes, ne serions-nous pas

obligés de nous plier, de nous assujettir nous-mêmes à toutes les pénibles fonctions auxquelles leur naissance, leur état, leur pauvreté les engagent? Des hommes si nécessaires à l'Etat devroient y être considérés sans doute; mais à peine les distinguons-nous des bêtes qu'ils entretiennent pour la culture de nos terres.

Je ne puis sans horreur rappeler ici cette Loi qui n'impose qu'une amende de quinze francs à tout gentilhomme qui aura tué un paysan. C'est à ce prix qu'on se rachete, dans notre Nation, des rigueurs de la Justice qui, par-tout ailleurs, conforme à la Loi de Dieu & ne faisant acception de personne, condamne à mort tout homme coupable de meurtre! La Pologne est le seul pays où le Peuple soit comme déchu de tous les droits de l'humanité. Nous voyons cependant les Nations voisines attentives à ménager cette portion de leur Etat. Le Peuple y jouit de la liberté: l'Angleterre, la Suede, la Hollande, la Suisse, plusieurs autres Républiques lui donnent part dans le Gouvernement: nous seuls regardons ces hommes comme des créatures d'une autre espece, & nous leur refuserions presque le même air qu'ils respirent avec nous.

Il est vrai que, selon la constitution

le notre Royaume, nous pouvons nous paſſer de leurs conſeils, & ne pas les admettre dans nos congrès ; mais leur ſecours nous eſt néceſſaire, & par cela même nous ne devrions point les traiter avec tant de rigueur.

Dieu, en créant l'homme, lui donna la liberté : quel droit a-t-on de l'en priver, à moins que ce ne ſoit par la loi des armes, par l'autorité que prend la Juſtice ſur des criminels, ou par la néceſſité de réprimer des excès de folie dans un homme privé de raiſon ? Quoi donc ! parce que certains hommes ont le malheur d'être nés nos ſujets, ſommes-nous diſpenſés d'obſerver à leur égard cette premiere regle de la juſtice, qui eſt le fondement de toutes les ſociétés : *ſuum cuique* ? Les droits de Maître & de Seigneur nous autoriſent-ils à les excéder de peines & de fatigues ; &, après en avoir exigé des corvées preſque au-deſſus de leurs forces, pouvons-nous leur enlever ce qu'ils ont pu gagner d'ailleurs pour leur entretien & celui de leurs familles, & cela, par un travail qu'ils ont ſu ſouſtraire à notre avarice & à notre cruauté ?

Mais après avoir examiné ce que la conſcience nous dicte envers cette foule de Malheureux que nous opprimons ſans

cesse, voyons s'il est même de la bonne politique de les tenir dans cette austere dépendance qui fait notre joie & leur malheur. A mon avis, il peut en naître de grands préjudices pour l'État.

Comme il est naturel de secouer un joug rude & pesant, ne peut-il pas arriver que ce Peuple fasse un effort pour s'arracher à notre tyrannie ? C'est à quoi doivent le mener tôt ou tard ses plaintes & ses murmures. Jusqu'à présent, accoutumé à ses fers, il ne songe point à les rompre ; mais qu'un seul de ces Infortunés, esprit mâle & hardi, vînt à concerter, à fomenter leur révolte, quelle digue assez forte pourroit-on opposer à ce torrent ? par combien de ravages affreux ne marqueroit-il point son passage ; & pourroit-on prévoir la fin de tous les maux dont il inonderoit la République ?

Nous en avons un exemple récent dans le soulevement de l'Ukraine : il ne fut occasioné que par les vexations de ceux d'entre nous qui y avoient acquis des domaines. Nous méprisions le courage des pauvres Habitans de cette Contrée ; ils trouverent des ressources dans leur désespoir ; & rien n'est plus terrible que le désespoir de ceux-mêmes qui n'ont point de courage.

Le Peuple, abruti par sa misere, traîne ses jours dans une indolence stupide, qu'on prendroit presque pour un défaut de sentiment. Il n'aime aucun art, il ne se pique d'aucune industrie : il ne travaille qu'autant que la crainte le force de travailler. Convaincu qu'il ne pourroit point jouir du fruit de son génie, il étouffe lui-même ses talens, & il n'essaye même pas de les connoître. Ce n'est que dans la liberté que se trouve l'émulation, & la nécessité ne s'évertue qu'autant qu'elle entrevoit une ressource à ses besoins.

Il semble que la Providence ait compensé ses dons, pour mettre une espece d'égalité dans les diverses conditions des hommes. Aux uns elle a donné la naissance & le pouvoir, aux autres une heureuse capacité qui les dédommage des distinctions qu'elle leur a refusées. Ceux-là seroient trop vains s'ils possédoient tout-à-la-fois les talens & les richesses ; & ceux-ci trop malheureux, si, par les dons de l'esprit, ils ne pouvoient relever la bassesse de leur fortune. Ainsi les Grands & les Petits vivent dans une dépendance mutuelle les uns des autres ; le Noble est forcé d'avoir recours à l'industrie du Roturier, & le Roturier n'a d'autres

fonds pour subsister que les besoins du Noble. Sans ce retour réciproque, tout tombe dans un État, & l'on n'y voit, ainsi que dans le nôtre, ni sagacité, ni invention, ni commerce, ni aucun des secours nécessaires, ou pour l'agrément ou pour les besoins de la vie. Nous n'avons ni manufactures, ni trafic, ni négoce; & les grosses rivieres qui traversent nos États, le voisinage même de la mer, nous offrent en vain des transports aisés pour faire un commerce que nous abandonnons à d'autres Peuples. De là cette étonnante rareté d'argent, & la difficulté de fournir aux subsides du Royaume.

C'est si peu de chose qui nous met au-dessus de nos Sujets, qu'il est honteux pour nous de nous enorgueillir de notre élévation & de leur bassesse. Rien n'est grand ici-bas que par comparaison; c'est toujours le malheur d'une portion des hommes qui rehausse & fait éclater le bonheur de l'autre. Nous ne paroissons riches, puissans, respectables que par l'indigence, la foiblesse, l'avilissement du Paysan. Nous lui devons, pour ainsi dire, toute notre grandeur, & nous ne serions presque rien s'il n'étoit au-dessous de ce que nous sommes.

Il ne tenoit qu'à la Providence de nous

assujettir à ceux que nous maîtrisons. Sans doute elle a voulu donner à ceux-ci le moyen de mériter par leur résignation, & à nous un motif de nous humilier dans notre indépendance. C'est donc à nous à ne pas abuser de notre pouvoir sur des Malheureux qui ne nous sont inférieurs que par une disposition dont nous n'avons pas été les maîtres.

Nous devons adorer en eux la main de Dieu, qui ne les a pas faits ce qu'ils sont par rapport à nous, & pour nous donner sujet de nous complaire dans la misere de leur état, & dans l'opulence du nôtre.

Et quelle est même la différence qu'il y a d'eux à nous? Elle ne vient que du plus ou du moins de quelques biens périssables. Au fond nous sommes tous égaux, & tel homme que la privation de ces biens nous fait mépriser, est peut-être fort au-dessus de nous par les vrais biens qui font l'essence & la gloire de l'homme. Ainsi le bon sens, la Religion, la Politique, tout nous engage à ménager nos Plébéïens. Sans cela, quelque ordre que nous puissions mettre dans notre Etat, il sera semblable à cette statue de Nabuchodonosor, qui, quoique faite des plus précieux & des plus solides métaux,

fut renversée en un moment, parce que sa base n'étoit que d'argile. Le fondement de l'Etat, c'est le Peuple. Si ce fondement n'est que de terre & de boue, l'Etat ne peut durer long-temps.

CHAPITRE XXXV.

Coup-d'œil politique sur les matieres les plus importantes de l'Administration Monarchique.

MA politique, mon cher fils, n'est pas bien compliquée : Aimez les Peuples, & vous tenez mon secret. Ce sentiment vous en dira bien plus que je ne saurois vous en tracer sur ce chapitre, & que ne pourroient même vous en apprendre tous les Docteurs de la Politique. Je n'ai jamais perdu beaucoup de temps à étudier leurs spéculations, & il en est bien peu que je voulusse prendre pour guides. La plupart de ces hommes raisonnent sans aucune expérience, & d'après leurs idées chimériques.

Les grands principes de Politique sont par-tout les mêmes ; mais on ne peut en faire une heureuse application que par une connoissance profonde des divers

intérêts que l'on a à concilier, des conſtitutions particulieres, & du génie des Peuples que l'on a à gouverner.

Votre Gouvernement François ne reſſemble pas plus à notre Gouvernement Polonois, que le lion ne reſſemble à la panthere. En Pologne ce ſont des Freres qui ſe gouvernent eux-mêmes : le Roi n'eſt que le Frere aîné de la famille ; &, comme les hommes ſont par-tout eſſentiellement les mêmes, on voit en grand dans la conſtitution Polonoiſe ce qui ſe voit en petit dans les familles : *Rara concordia fratrum.* En France c'eſt le pere qui gouverne ſeul ſa famille : tous ſes enfans lui ſont ſoumis, non par crainte comme des eſclaves, mais par amour comme des enfans. La Lorraine ſe gouverne en tout comme la France. Je fais à mes Sujets tout le bien que je puis, & ils ſavent que je ne leur en fais pas encore autant que je voudrois ; auſſi ai-je lieu de croire que l'affection qu'ils me témoignent eſt ſincere comme celle que je leur ai vouée.

Mais comment voudriez-vous que j'embraſſaſſe les détails que vous me demandez ſur la Police générale de l'Etat Monarchique ? Ce travail eſt au-deſſus de mes forces ; & c'eſt bien moins dans

l'efpérance de vous apprendre quelque chofe que pour vous marquer toute ma bonne volonté, que je vous adreffe, par la voie très-fecrete du Sieur Alliot, cette efpece de Table alphabétique, qui n'eft guere que l'énoncé de mes vues fur votre Gouvernement, & un apperçu de ce que je fais ici autant que je le puis....

ACCAPAREURS. C'eft une claffe de voleurs bien plus dangereux pour un Etat que ceux qui fe retirent dans les forêts, parce qu'ils exercent leurs brigandages avec plus de fécurité & fur un plus grand nombre de Sujets. C'eft aux Intendans dans les Provinces, & aux Officiers Municipaux dans les Villes, qu'il appartient de réprimer ces fortes d'abus. Leur négligence en ce point eft puniffable, leur connivence eft un crime d'Etat au premier chef.

ADULTERE. Ce crime, indépendamment de ce que nous en dit la Religion, doit être réprimé dans un Etat, comme un des plus capables d'en bouleverfer l'ordre. C'eft ainfi qu'ont penfé de tout temps les fages Légiflateurs ; & malheur à la Nation qui adopteroit là-deffus d'autres principes.

AGRICULTURE. Tant que l'Agriculture ſera protégée & encouragée en France, ce Royaume ne peut manquer d'être floriſſant. Que d'autres Peuples aillent chercher l'or au Pérou, le François, s'il eſt ſage, trouvera une mine plus précieuſe ſous le ſoc de la charrue. Toutes les Nations voiſines doivent devenir tributaires du Peuple cultivateur d'un bon ſol.

ANONYME. Un Prince eſt expoſé à recevoir des Mémoires & des Lettres anonymes. Il ne doit pas y ajouter foi, mais il doit examiner. Le Méchant garde l'anonyme pour ſupplanter un Rival ou ſe venger d'un Ennemi; l'homme de bien le garde auſſi quelquefois, pour ne pas s'expoſer au reſſentiment d'un Méchant accrédité.

AMBASSADEUR. C'eſt moins par le faſte & par les profuſions indiſcretes qu'un Ambaſſadeur avance les affaires de ſon Maître, que par la ſageſſe de ſa conduite. Pour perſuader, il faut commencer par plaire; & l'on plaît dans tous les pays par des manieres douces & affables, par la candeur & la franchiſe. Un Ambaſſadeur qui a de l'eſprit n'en montre qu'autant qu'il faut. Il ne faut point que l'art paroiſſe dans ſa diſcrétion & ſa prudence.

On craint un Intrigant, on se défie de celui qui a un air trop délié.

AMBITIEUX. Hommes dangereux dans les Cours, & c'est sur-tout dans les Cours qu'ils se trouvent. Vous les y verrez à toutes les heures & sous toutes les formes, en épée, en robe longue, & en petit manteau. Voulez-vous vous en débarrasser une bonne foi? soyez sourd à leurs demandes, n'accordez rien à leurs poursuites, punissez leurs intrigues.

AME. On regarderoit comme un Séditieux & un Méchant celui qui diroit aux Rois: » Soyez des Tyrans, si cela vous » fait plaisir «; & aux Peuples, » Révoltez-» vous, quand vous le pourrez «; mais c'est précisément la doctrine qu'enseigne l'Impie qui ose lever des doutes sur l'immortalité de l'ame.

AMIS. De tous les trésors, dignes de l'ambition d'un Prince, je n'en connois point de plus précieux qu'un Ami véritable. Heureux celui qui l'a trouvé, ou plutôt à qui la Providence l'a donné, & plus heureux encore celui qui sait le conserver & s'en servir. Je ne sais lequel est le plus grand, ou du Prince qui a le courage d'avoir un Ami vertueux, ou de l'homme qui conserve toute sa vertu en se voyant l'Ami du Prince.

ARGENT. Le grand art d'un bon Ministre des Finances n'eſt point d'amaſſer des tréſors, c'eſt de ſavoir faire circuler l'argent à propos dans un Etat. Ce n'eſt point pour l'y laiſſer croupir qu'on doit recueillir l'eau dans les réſervoirs, mais pour en arroſer & en fertiliſer les prairies. L'Avare, qui ne ſait qu'amaſſer, eſt au corps de l'Etat ce qu'eſt au corps humain un abcès qui en intercepte les humeurs.

ARMÉES. Ce n'eſt pas la multitude des Soldats qui fait la force des Armées. Qu'ils ſoient endurcis à la fatigue, accoutumés à l'obéiſſance, bien vêtus, bien payés, bien commandés; ce ne ſera point le grand nombre qui décidera du ſuccès d'une action. Charles XII, ayant vingt mille Suédois, ne craignoit pas de ſe commettre avec quatre-vingt mille Moſcovites. Pendant la paix, que les Soldats, pour la plus grande partie, ne ſoient plus à la charge de l'Etat : qu'ils ſoient renvoyés dans leurs Provinces, où ils feront utiles, & d'où on les rappellera quand on en aura beſoin.

ARSENAUX. Vos Arſenaux en France peuvent épargner de grandes dépenſes à l'Etat aux approches d'une guerre, pourvu que ceux qui en ſont les gardiens

répondent, ſous bonne caution, des effets qui y auront été dépoſés.

ARTS. Les Arts utiles, protégez-les; les Arts agréables, ſouffrez-les; les Arts frivoles, rançonnez-les; les Arts dangereux, proſcrivez-les.

ASSASSINS. Tout le monde convient que l'aſſaſſinat ne mérite point de grace; & le Prince qui en accorderoit agiroit contre la Société. Cependant deux hommes aſſaſſinent chacun leur ennemi; l'aſſaſſinat de l'un eſt un aſſaſſinat, l'aſſaſſinat de l'autre eſt une rencontre malheureuſe. Le cas eſt bien le même, mais la fortune eſt différente. Le premier ſubit la juſte punition de ſon crime, le Prince trompé accorde au ſecond un pardon dont il eſt indigne.

AUMÔNES. Les graces & les faveurs ſont de convenance pour un Souverain, les aumônes ſont de précepte. A-t-il vidé ſes coffres ſans avoir pu ſoulager tous ſes Sujets malheureux, il a, comme Pere de la Nation, le droit inconteſtable d'exiger du Riche qu'il vienne au ſecours du Pauvre. On paye le ſubſide que le Prince impoſe pour écarter l'Ennemi des frontieres; qui auroit le cœur de refuſer celui qu'il demanderoit pour arrêter les ravages de la famine?

AUTORITÉ. La prudence & une ſage modération rendent l'Autorité reſpectable : le caprice & l'injuſtice la rendent odieuſe & mépriſable. L'Autorité, après s'être avancée, ne peut mollir ſans ſe compromettre. Il eſt fâcheux que l'Autorité ait tort ; mais ce qui ſeroit plus fâcheux encore, ce ſeroit qu'elle voulût ſoutenir ſon tort par la force ; alors elle ſeroit tyrannie.

AVOCATS. Leur profeſſion eſt des plus dangereuſes, ſelon moi, par la maniere dont elle eſt exercée en France. A les entendre, tous ſont les Patrons du bon droit & de la juſtice ; & cependant le Plaideur de mauvaiſe foi a ſon Avocat comme le Plaideur de bonne foi. En voilà donc, du premier coup, la moitié réduits à opter entre la qualification d'hommes ignorans, ou d'hommes de mauvaiſe foi. Reſte à ſavoir encore combien il s'en trouveroit parmi ceux qui ſe ſont chargés de la bonne cauſe, qui euſſent refuſé la mauvaiſe ſi elle leur eût été offerte. L'Avocat eſtimable, c'eſt celui qui, profondément inſtruit, donne ſes avis, non pas au gré de l'ignorance ou de la cupidité qui les demande, mais ſuivant la juſtice & les lois. Mais, ce qui donne aujourd'hui de la conſidération & de la

célébrité même à vos Avocats, c'eſt uniquement le talent dangereux de la parole, cet art magique de l'éloquence, qui conſiſte à embellir ſi bien l'injuſtice, à rendre le Coupable ſi ſemblable à l'Innocent, que le Juge le plus éclairé s'y méprend ſouvent. La bonne cauſe ſe ſoutient par elle-même, & il n'y a que l'injuſtice qui ait intérêt à laiſſer ſubſiſter l'abus des plaidoyers.

AUXILIAIRES. Votre uſage d'entretenir des Troupes auxiliaires me paroît bon ſur-tout en temps de guerre, & pour ne pas dépeupler les campagnes & les manufactures; mais il faut que le nombre de ces Troupes ſoit réglé ſur les beſoins, & que les Sujets que l'on diſpenſe du Service rapportent autant à l'Etat que lui coûte l'entretien des Troupes auxiliaires. Ceci eſt affaire de calcul. Un Domeſtique eſt un luxe, & ſon entretien une charge inutile pour qui peut ſe faire ſervir par ſes enfans.

BANQUEROUTE. Rien, à ce qu'on prétend, n'eſt plus facile en France que de faire une Banqueroute frauduleuſe; auſſi, bien des fripons ont-ils recours à cette voie pour s'enrichir, ſans beaucoup de peine, des travaux & des deniers des autres. Celui qui manie l'argent des autres

doit être responsable de la seule négligence. Il faudroit que le Banqueroutier fût toute sa vie dans un état de gêne, & je dirois volontiers de servitude, en faveur de ses Créanciers, & que la Loi veillât sévérement à ce qu'il ne pût travailler à l'avenir qu'à leur profit, jusqu'à ce qu'il se fût acquitté. Cette sévérité soutenue peut seule faire la sureté du Commerce.

BÉNÉFICIERS. Quel est aujourd'hui le Bénéficier qui se regarde comme l'économe, & non le propriétaire de ses revenus qui sont le patrimoine des Pauvres, & sur lequel il ne lui est permis de prendre qu'une honnête subsistance ? Les plus riches Bénéficiers, qui devroient faire la gloire & le soutien de la Religion, sont ceux qui en font la honte & le scandale. Ils ont entre les mains le bien des Pauvres; &, au lieu de soulager leur misere, ils lui insultent par un faste insolent. Ce désordre est grand; mais la réforme en est facile: qu'on ôte à la cupidité jusqu'à l'espérance même de s'enrichir des biens de l'Eglise, & qu'on ne les confie qu'à des Sujets religieux & charitables, ils seront employés suivant leur destination.

BIENFAITS. Les bienfaits les mieux placés sont ceux qui tombent sur la Vertu

modeste & le Mérite indigent. Mais l'un & l'autre habitent ordinairement loin des Cours, & il faut qu'un Prince les cherche pour les trouver.

BLÉS. Il me semble que le commerce des Blés doit être absolument libre dans l'intérieur de votre Royaume. Par cette liberté seule, & sans autres précautions, cette denrée fluera nécessairement des Provinces où elle se trouve en abondance dans celles qui en manquent; & l'équilibre s'établira de lui-même. Je ne vois point le but de la prohibition du transport des Blés d'une Province à l'autre, à moins qu'il ne soit évident que telle Province vend ce qu'elle sera obligée de racheter. Il n'en est pas de même de l'exportation hors du Royaume, que l'on ne doit permettre qu'avec la plus grande réserve, & une assurance physique que l'on ne sera pas contraint de racheter ce que l'on vend, comme cela est arrivé plus d'une fois en France. Les propriétaires, les accapareurs, & les consommateurs, ont en cela des intérêts tout opposés qu'ils font valoir par d'ingénieux sophismes. Le vendeur voudroit que la denrée fût toujours au plus haut prix, & l'acheteur au plus vil. C'est au Ministere public qu'il appartient de saisir le point le

plus favorable à la classe du Peuple, & de s'y fixer.

CALOMNIATEURS. Leur nombre est grand. Il diminueroit sans doute s'ils étoient poursuivis & punis comme voleurs. Ils le mériteroient, puisque la réputation qu'ils attaquent & qu'ils enlevent souvent est au moins aussi précieuse que la bourse.

CATÉCHISME. J'ai vu des gens qui pensoient qu'il seroit de l'intérêt de la Religion qu'il n'y eût qu'un même Catéchisme dans un Royaume, & même dans tout le Monde Chrétien; pour moi, j'aime au contraire à y en voir une infinité qui tous, différens dans l'expression, sont tous d'accord dans la substance.

CHARLATANS. Espece d'hommes qu'on dit n'être pas rares en France. Leur profession n'est pas seulement inutile, elle est souvent dangereuse & toujours à charge au petit Peuple.

CHASSE. La chasse est un amusement bien attrayant en France, à raison de vos belles forêts, & le plus innocent peut-être que puisse prendre un Prince, dès qu'il n'en fait pas une occupation, & que le Paysan ne paye pas ce plaisir aux dépens de ses moissons.

CHICANE. Qui pourroit trancher la

tête de cette hydre rendroit un plus grand ſervice à la France que ne fit le Maréchal de Saxe à la Journée de Fontenoy.

COLLEGES. Ces établiſſemens, quoi qu'en diſe le prétendu Précepteur de la Nature, ſeront toujours d'une véritable utilité pour la Nation, quand ils ſeront gouvernés par des hommes vertueux & inſtruits, qui s'appliqueront à former la Jeuneſſe à la Religion, aux bonnes mœurs & à l'amour de la Patrie.

CONQUÊTES. L'eſprit de conquêtes ne ſauroit être qu'un eſprit d'injuſtice. Malheur au Prince qui en eſt poſſédé; il y a bien apparence qu'il rendra ſes Peuples malheureux, & qu'il le deviendra lui-même.

COQUETTES. Tout le monde convient que la femme coquette eſt mépriſable; mais je ne ſais lequel eſt plus digne de mépris, ou de la femme qui affiche la coquetterie, ou du mari qui le ſouffre. Il n'y a qu'un ſiecle que toutes les femmes en France étoient voilées, & qu'elles n'alloient point à la Cour. Aujourd'hui elles ont déchiré leur voile; elles ſe montrent à la Cour; & avant un ſiecle, ſi vous n'y mettez ordre, elles y paroîtront toutes nues.

CRIMINEL. Vos procédures criminelles ſont trop longues, & par-là même trop diſpendieuſes. L'accuſé eſt-il innocent? ſa détention eſt une cruelle injuſtice, dès qu'elle paſſe le temps néceſſaire pour l'examen de ſa cauſe. Eſt-il coupable? il ne faut pas encore que le délai & la perſpective de la punition augmentent ſes ſupplices. Il eſt des cas difficiles & épineux; & il vaudroit mieux relâcher dix Coupables que de faire périr un Innocent. Mais, lors même que le crime eſt évident, & que les Lois ont prononcé l'arrêt, combien de Juges, par une complication de procédures inutiles, volent plus à l'Etat que n'a volé aux Particuliers le Coupable qu'ils condamnent?

DONS. Ceux qui vous les demandent ne ſont pas toujours ceux qui les ont mérités. Les dons de la faveur & de l'amitié ſeroient des injuſtices, s'ils paſſoient avant les récompenſes dues aux ſervices.

DÉBAUCHE. Demander s'il eſt à propos de tolérer la débauche dans un Etat, & de ſouffrir dans les Villes des maiſons publiques de proſtitution, c'eſt mettre en queſtion s'il eſt de la bonne Politique de corrompre la jeuneſſe, & de la mettre ſur la voie de tous les crimes. C'eſt aux Officiers prépoſés à la garde des Mœurs,

qu'il appartient de réprimer ce désordre; & l'on ne peut attribuer qu'à une coupable connivence de leur part, la publicité scandaleuse où il est porté dans plusieurs de vos Villes principales.

DESPOTISME. L'Autorité arbitraire n'a point de plus grand ennemi qu'elle-même. Le Despotisme abrutit la raison dans les uns, & l'aigrit dans les autres. Il ne peut y avoir que des esclaves sous un tel Gouvernement. Les Sujets sont les esclaves nés du Souverain, & le Souverain l'est lui-même de la crainte & des soupçons. On doit bien se donner de garde, néanmoins, d'écouter dans un État ces Sujets vicieux, toujours prêts à crier au despotisme, dès que l'Autorité se met en devoir d'enchaîner leur licence, pour assurer l'ordre public. Les empires, qui se détruisent par le despotisme, ne peuvent se soutenir que par une fermeté constante à venger les Lois du mépris qu'en voudroient faire les Méchans. La foiblesse qui ne punit rien, est sœur de la cruauté qui punit trop. On ne ménage jamais l'homme vicieux qu'au préjudice de la Société; & une clémence aveugle est la plus odieuse des tyrannies.

DETTES. Les Dettes de l'Etat sont des impôts dont il est difficile à un Souverain

de décharger ſon Peuple. Heureux celui qui n'en contracte point pendant ſon Regne ; plus heureux encore celui qui, par une ſage économie, s'applique à éteindre celles que lui ont laiſſées ſes Prédéceſſeurs. Peut-on dire d'un Prince qui diſtingue les dettes de l'Etat de ſes propres dettes, qu'il ſoit le Pere du Peuple ?

DISGRACE. Dans les Républiques, l'homme en place eſt coupable dès qu'il ceſſe d'être heureux ; & la diſgrace eſt la moindre punition de ſes malheurs : c'eſt une injuſtice. En France, au contraire, de quelque nature que ſoient les malverſations de l'homme public, elles ne ſont guere punies que par la diſgrace ; c'eſt une autre injuſtice. La raiſon nous montre le point auquel on doit s'en tenir. Le malheur peut mériter des récompenſes ; la foibleſſe & la négligence qui en eſt la ſuite, ſont aſſez punies dans un Grand par la diſgrace du Prince ; la mauvaiſe volonté mérite des punitions, & la trahiſon des ſupplices.

DIVORCES. Ils font moins d'éclat en France aujourd'hui, parce qu'ils y ſont plus fréquens ; & le plus grand des ſcandales, c'eſt qu'ils n'y ſoient plus ſcandaleux. Les divorces prennent ordinairement leur

ſource dans le libertinage qui a précédé le mariage. Qu'on apporte remede au premier abus, on aura prévenu le ſecond.

ECRIVAINS. Les Ecrivains dirigent l'opinion publique; cela ſeul doit faire ſentir de quelle conſéquence il eſt de s'aſſurer de leurs opinions particulieres; & cela eſt d'autant plus néceſſaire de nos jours, que la Religion, les Mœurs & la Politique ſont les ſujets ordinaires de leurs Ecrits. Les Ecrivains du dernier ſiecle ont opéré la plus heureuſe révolution dans les Arts & les Sciences, ceux d'aujourd'hui en operent une bien triſte dans la Religion & les Mœurs; & ſi l'on n'y met ordre, ils iront loin. Nous ne voyons pas que les Ecrivains du ſiecle de Louis XIV aient réclamé la liberté de la preſſe: c'eſt le cri ſéditieux des Ecrivains du jour, & leur multitude ſemble augmenter leur audace. Ils ſe regardent comme une claſſe d'hommes eſſentiels à l'Etat, non point par leurs lumieres, mais à raiſon de la grande conſommation qu'ils font d'encre & de papier; car, ſi je me rappelle bien un des derniers entretiens que nous eûmes enſemble, c'eſt ſous ce rapport, & ſuivant des ſpéculations de commerce que cette liberté indéfinie de la preſſe

trouve

ıve des apologiſtes juſque dans vos ıſeils.

'oici mon ſentiment ſur cette matiere. ɔis ſortes de Livres peuvent être la iere du commerce de la Librairie : les s Livres, les Livres inutiles, & les res nuiſibles.

Qu'on favoriſe, qu'on encourage le ımerce des bons Livres ; on ne ſauroit ɔ répandre ce qui peut ſervir à éclairer aiſon, à épurer les Mœurs, & à rendre hommes meilleurs ou plus heureux.

e commerce des Livres inutiles pour- , tout au plus, être toléré comme luxe ; mais j'eſtimerois beaucoup plus e de le prohiber, parce que les Livres tiles rentrent en effet dans la claſſe des res dangereux. S'ils ne nuiſent ni à la igion ni aux Mœurs, ne nuiſent-ils au moins au progrès des Sciences ? privent-ils pas leurs lecteurs d'un biens les plus précieux à l'homme, le ıps ; car on le perd, on ne l'emploie nt en liſant de pareils Livres.

Quant aux Livres dangereux, & l'on nprend ſous cette dénomination tous x qui, directement ou indirectement, ıvent porter atteinte à la Religion, bonnes Mœurs ou au Gouverne- nt ; demander ſi le Souverain doit en

autoriſer le commerce, c'eſt demander s'il doit protéger une fabrique de poiſon pour l'uſage de ſes Sujets.

Le Public, dit-on, eſt bien le maître de prendre ou de laiſſer les mauvais Livres qu'on lui offre. Ainſi raiſonne l'aveugle cupidité. Elle préſente l'appât à l'oiſeau, & elle le laiſſe libre de s'y prendre ou de l'éviter. Une Politique paternelle penſe bien différemment: elle ſuppoſe le Public, tel qu'il eſt en effet, ſemblable à cet oiſeau, ſimple & volage; elle ſe charge d'avoir pour lui de la prévoyance & du diſcernement : elle aime mieux écarter de lui les pieges, que de l'expoſer au danger d'y être pris, ou même à l'embarras de les éviter.

Mais ces livres paſſeront chez l'Etranger? pas tous ſans doute; & d'ailleurs la Loi qui défend au pere d'empoiſonner ſes enfans l'autoriſe-t-elle donc à empoiſonner ſes voiſins, ou ſi l'on veut ſes Ennemis mêmes?

Bien loin donc d'accéder au vœu de nos Ecrivains modernes, il me paroîtroit plus urgent que jamais que l'on oppoſât une digue inſurmontable à ce débordement d'Ecrits qu'enfante tous les jours le délire de la raiſon. Quoique les abus en ce genre fuſſent bien plus rares en Pologne

que dans ce Pays-ci, j'avois cru néanmoins devoir les prendre en considération, & j'en avois commencé la réforme, qu'il m'eût été facile d'opérer. Les Editions furtives & étrangeres pourroient seules contrarier les vues d'une sage police en ce point; mais la crainte de punitions sérieuses contiendra toujours, quand on le voudra, le grand nombre des Ecrivains ou des Imprimeurs mal-intentionnés.

Mon projet seroit donc que l'on établît un nombre suffisant de Censeurs, hommes d'une probité incorruptible, & d'un profond savoir, chacun dans la partie qui lui seroit attribuée. Ils seroient pensionnés, pour n'être pas obligés de se distraire par des occupations étrangeres à leur emploi. Ils ne se contenteroient pas de la lecture superficielle d'un Ouvrage, pour s'assurer seulement qu'il ne contiendroit rien de contraire à la Foi: ils seroient tenus de l'apprécier & de le qualifier dans un compte public qu'ils en rendroient, selon le degré d'utilité qu'ils y reconnoîtroient. Dans le cas où le même sujet auroit déjà été traité, ils rendroient compte du dernier Ouvrage par comparaison avec les précédens.

Tous les Censeurs attachés à la même

partie s'aſſembleroient à des jours fixés. Chacun d'eux feroit, en préſence de ſes Confreres, le rapport motivé des Ouvrages qu'il auroit examinés ; & l'on concluroit, à la pluralité des voix, pour en permettre ou en interdire la publication. Il ſeroit cependant permis à l'Auteur, à moins qu'il ne ſe fût exercé dans le genre dangereux, de perfectionner ſon Ouvrage, ſuivant les vues que lui ſuggéreroient ſes Cenſeurs, & de le repréſenter de nouveau à leur Tribunal.

Les Cenſeurs regarderoient comme le premier de leurs devoirs d'accueillir les jeunes Auteurs qui jugeroient à propos de leur expoſer le plan des Ouvrages qu'ils méditent : ils ſeconderoient leurs efforts ; ils encourageroient leurs talens ; ils ne déſeſpéreroient que les Têtes mal-organiſées. Il réſulteroit de là que l'on s'appliqueroit à penſer avant que de vouloir écrire. Les talens, ne pouvant plus ſe flatter de proſpérer dans la carriere du vice ou de la frivolité, ſe tourneroient naturellement vers les objets utiles & honnêtes ; & cette méthode prépareroit autant de bons Ouvrages qu'elle en feroit avorter de mauvais. Alors ce qu'on écriroit ſur la Religion ſeroit digne de la grandeur du ſujet ; nos

Livres Elémentaires moins multipliés feroient plus méthodiques & plus fimples; l'Hiftoire de la Nature feroit mieux approfondie, & fondée fur des rapports & des épreuves moins équivoques; nos Hiftoires morales ne feroient plus, ce qu'elles font aujourd'hui, des compilations d'anecdotes fcandaleufes, plus propres à corrompre nos Mœurs qu'à les épurer, un amas indigefte de Sentences Philofophiques & de demi-vues fur la Politique, & par-tout la fatire maligne du préfent, plutôt que l'hiftoire fidelle du paffé. Enfin tous les Genres, confondus & abâtardis, rentreront dans leurs droits. Je dirai plus encore: & s'il faut que votre Librairie faffe une branche de Commerce, les fages mefures que vous prendrez pour procurer la perfection des marchandifes, ne nuiront pas fans doute à leur débit.

EPARGNES. Il feroit à fouhaiter que ce fût toujours dans la Caiffe des Épargnes, & non dans celle des Emprunts, que l'on puifât les deniers néceffaires pour faire face aux événemens imprévus. Qui n'a pas l'art d'épargner, fe prive du doux plaifir de donner. Il y a une grande différence entre l'économie & l'avarice: l'économie eft la mere de la générofité.

EXEMPLE. C'eſt en France, plutôt que par-tout ailleurs, qu'il eſt vrai de dire que l'exemple du Prince eſt une loi pour les Peuples. Qu'il n'attende point d'eux des vertus, s'il ne leur a montré que des vices; & quel pere oſeroit ſe plaindre quand ſes enfans lui reſſemblent?

FAVEUR. La faveur d'un Prince doit toujours être la récompenſe du mérite & de la vertu, jamais le prix de la flatterie. On appelle *Favoris* ceux auxquels le Prince accorde une faveur plus aveugle que méritée. L'honnête homme en faveur peut être envié, mais le Favori eſt toujours un objet de haine, qui fait rejaillir le mépris ſur celui dont il a uſurpé la confiance.

FEMMES. Le François accorde tout aux Femmes, excepté le droit d'en être gouverné. La femme qui parviendroit à gouverner en France y porteroit la haine du Peuple; & le Prince qui le ſouffriroit n'échapperoit point à ſon mépris.

FIDÉLITÉ. La fidélité à ſes engagemens doit être comme une habitude naturelle dans un Souverain. Il doit l'exercer également envers les Etrangers & envers ſes Sujets, envers ſes Alliés & envers ſes Ennemis. L'intérêt parle ici comme l'honneur & la conſcience. Avant de manquer

à un engagement ſolennel, il faudroit qu'un Prince pût s'aſſurer que dans tout le cours de ſon Regne il pourra ſe paſſer de la confiance de ceux qu'il aura trompés; car trente ans de la plus exacte probité ne leur feront pas oublier un ſeul trait de mauvaiſe foi.

FINANCES. Je ne connois point aſſez les ſources qui concourent parmi vous à former le Tréſor public ; je répéterai ſeulement ce que j'ai déjà dit : Que l'on ne ſauroit trop ſoigner la premiere & la plus aſſurée de toutes, l'Agriculture. Trop de riches Propriétaires en France ſont exempts des contributions aux charges de l'Etat. Votre Clergé, malgré ſes privileges, offre un don annuel en forme de ſubſide ; pourquoi les autres Privilégiés n'offriroient-ils pas auſſi le leur ? Votre Nobleſſe a droit aux diſtinctions & aux emplois militaires ; mais quel privilege pour un grand Cœur que celui de ne point faire de bien à ſa Patrie, quand il en a le pouvoir ! La Nobleſſe, il eſt vrai, ſert l'Etat pendant la guerre, mais le Peuple le ſert également. Si la Nobleſſe fournit l'Officier, le Peuple fournit le Soldat, & l'Officier eſt encore à la ſolde du Peuple.

Les impoſitions qui frappent ſur les

objets de luxe ſont ſagement établies, parce qu'elles ſont ſupportées par les Riches ; celles qui portent ſur les denrées ou marchandiſes de premiere néçeſſité ſont plus dures, parce que le Pauvre eſt forcé d'en payer autant que le Riche. Mais, de toutes les branches d'impoſition, il n'en eſt point de plus odieuſe que celle qui laiſſe au Peuple la tentation habituelle de s'y ſouſtraire, & qui l'expoſe par-là aux amendes, aux empriſonnemens, & à toutes ſortes de vexations de la part du Fermier de l'Impôt. Je n'ai jamais pu m'accoutumer à cette idée : Qu'un même Peuple ſoudoie à frais immenſes des milliers d'hommes, non pas contre l'Ennemi commun, mais pour empêcher qu'une partie de lui-même participe à la faveur dont jouit l'autre. Et s'il étoit vrai qu'il n'y eût pas de moyen moins odieux de concilier les Privileges de certaines Provinces avec les regles d'une Adminiſtration paternelle, je dirois alors qu'il vaudroit mieux pour l'Etat que ces Provinces ceſſaſſent d'en faire partie.

S'il eſt important de ne confier l'adminiſtration des Finances qu'à des hommes déſintéreſſés, il paroît auſſi bien difficile de les trouver. Les plus grands talens dans cette partie ſe tournent en préjugés

contre ceux qui se sont si bien appliqués à les cultiver ; & il est à craindre que ceux qui savent le mieux calculer ne le fassent à leur profit plutôt qu'au vôtre & à celui des Peuples. On préviendra néanmoins la plupart des malversations dans les différens genres de recette ou de dépense, en soumettant les opérations des uns à la révision des autres.

GUERRE. Quand est-ce que les Princes devroient faire la guerre ? Jamais. On vous provoque, & vous avez lieu de craindre de vous trouver le plus foible : négociez, achetez la paix. Vous vous sentez le plus fort : exigez la paix. Mais l'Ennemi veut la guerre ? faites-la-lui donc : déployez vos forces, châtiez son insolence, faites-le trembler, & offrez-lui la paix.

HÉRÉTIQUES. Si vous les trouvez établis dans l'Etat, il faut les tolérer en cherchant à les éclairer & à les ramener. Nous voyons que dans tous les temps, les Hérétiques ont troublé le repos des Etats Catholiques : ils causent encore de grands maux à la Pologne. C'est dans son berceau qu'un Prince sage doit s'appliquer à étouffer l'Hérésie. Sans cela il prépare de grands maux à la Religion & à ses Successeurs ; & peut-être sera-t-il

lui-même la premiere victime de sa foiblesse.

HONNEUR. Le François veut être conduit par l'honneur. L'honneur lui tient lieu de récompense pour les plus grands services. C'est une monnoie qu'il importe beaucoup au Prince de ne pas laisser tomber dans le discrédit. Il doit, sans en être avare, ne la dispenser néanmoins qu'avec discernement.

HYPOCRISIE. On ne connoissoit autrefois que des Hypocrites de vertus, aujourd'hui rien de plus commun que les Hypocrites de vices ; ce qui annonce le dernier degré de corruption. L'Hypocrite qui cache les vices qu'il a, & qui feint des vertus qu'il n'a pas, annonce encore une conscience & de la bonne foi : il aime mieux condamner ses foiblesses que la vertu qui les lui reproche. Il ne renonce pas à l'espérance d'être un jour en effet ce qu'il n'est qu'en apparence. Le mensonge qu'il fait à la Société n'est qu'un mensonge officieux qui sauve un scandale. Celui, au contraire, qui calomnie en public la vertu qu'il estime en secret, & qui, pour paroître à la mode, se donne des vices qu'il n'a pas, celui-là est une ame lâche & de mauvaise foi : il ment aux hommes & à sa conscience, & le

mépris qu'il affecte pour la vertu, le rend le ſcandale des foibles & une peſte dans la Société.

INOCULATION. C'eſt un ſyſtême qui prend faveur aujourd'hui. Tous les Médecins doivent le défendre avec chaleur, parce qu'ils ſont intéreſſés à ſe donner pour malades les enfans des Riches, les ſeuls que l'on faſſe inoculer. Mais il s'en faut bien que ce ſyſtême ſoit ſans inconvéniens. De l'aveu de ſes plus zélés défenſeurs, ſur un nombre donné d'enfans inoculés, il en périt un; mais cet un qui n'auroit peut-être jamais eu la petite vérole, peut-être n'eſt-il mort que parce que le virus n'a trouvé en lui aucune humeur ſympathique. Un pere qui a tué ſon fils doit-il être fort tranquille; & tous les calculs que lui feront les défenſeurs de l'inoculation doivent-ils bien le conſoler? D'ailleurs, en forçant ainſi la nature, n'eſt-il pas à craindre que, l'humeur ne ſe trouvant pas dans le Sujet au point de fermentation néceſſaire pour ſon éruption, il ne s'en ſuive un dérangement dans l'économie animale, une irritation d'humeurs qui ſe développera un jour par les infirmités & les maladies? Dans la ſuppoſition même que l'inoculation, avec ſes dangers pour chaque individu,

Tout Etat peut le faire, & avec de l'ordre ce ne sera point une grande charge.

MINISTRE. Le bon Ministre est celui qui s'applique à mettre en place le mérite plutôt que le nom, qui a le courage de souffrir que les Courtisans disent du mal de lui, pourvu que le Peuple en dise du bien. Un Ministre honnête homme est un riche trésor pour un Prince.

NOBLESSE. Votre Noblesse ressemble bien peu à celle de notre Pologne. Elle vous est soumise autant & plus peut-être que le Peuple, parce qu'elle attend de vous des graces & des distinctions qui la flattent. Il est important que vous connoissiez jusqu'à ses préjugés, pour les faire concourir au bien général.

OFFICIERS. Le temps de service dans les Armées peut donner droit à certaines récompenses, mais pas toujours aux grades militaires, qui ne doivent être occupés que par le mérite joint à l'expérience. C'est moins les Officiers de son Conseil que ceux de l'Armée, qu'un Prince doit consulter quand il s'agit de la promotion aux emplois militaires qui sont de quelque importance. Le Général que se choisiroit une Armée, vaudroit souvent bien mieux que celui qu'on lui donne.

PASSIONS. Les paſſions ſont indifférentes. Leur abus fait le crime, leur bon uſage la vertu. La flatterie ne manque jamais de donner le nom de Grand au Prince qui a vaincu ſes Ennemis, mais la Raiſon & la Religion ne conſacrent ſa grandeur qu'autant qu'il ſait encore maîtriſer ſes paſſions. C'eſt une ſcience qu'il doit acquérir dans ſa jeuneſſe, pratiquer toute ſa vie, & toujours craindre d'oublier.

PARIS. L'accroiſſement de cette Ville ne peut que préjudicier au reſte de la Nation. Que de richeſſes viennent s'y fondre en luxe & en débauches, qui devroient circuler dans les Provinces qui les ont fournies! Mais que fait ſur-tout dans la Capitale cette foule d'hommes publics qui poſſedent dans les Provinces des Bénéfices & des Emplois qu'ils ne connoiſſent que par les revenus qu'ils en retirent? C'eſt un double abus qu'il eſt urgent de réformer.

POUVOIR. Il eſt en France préciſément ce qu'il doit être pour le repos du Prince & pour le bonheur des Peuples. Le François eſt ſoumis, ſans être eſclave : le Prince peut tout, ſans être Deſpote. Le pouvoir, ſous ſa main, reſſemble à un bon cheval : en le ménageant, il conduit

où l'on veut; en le poussant trop, on risqueroit de le perdre.

PHILOSOPHES. Il s'en faut bien que ce que nos Philosophes modernes enseignent au Peuple soit comparable à ce qu'ils voudroient lui faire oublier. Dans le dernier siecle on ne se piquoit point de Philosophie, & l'on en avoit beaucoup. Alors un Impie n'étoit qu'un Impie, aujourd'hui il est un Philosophe. Le Prince qui adopteroit les principes d'indifférence de nos Philosophes sur la Religion se trouveroit fort embarrassé, s'il prenoit envie à ses Peuples d'en faire de même; car, dans ce cas, je ne vois plus sur quelle base porteroit son autorité.

POLITIQUE. Avoir avec ses Voisins assez de bonne foi pour ne vouloir jamais les tromper, & assez de prudence pour ne pas s'en laisser tromper; &, au-dedans, avoir assez de zele & d'activité, assez de douceur & de fermeté pour contenir tous les ordres de l'Etat, & les faire concourir librement & sans contrainte à l'harmonie générale; voilà, selon moi, la somme de la vraie Politique.

POPULATION. Tout le monde convient que l'aisance du Peuple en est la mere; que la misere & le libertinage l'étouffent. Le Misérable craint de se voir pere de

Misérables comme lui, qui augmenteront encore sa misere en la partageant. Trois causes fort différentes produisent trois sortes de Célibataires : la Religion, la nécessité & le libertinage. La premiere classe de ces Célibataires doit être respectée, la seconde encouragée, la troisieme punie. Ceux qui embrassent le célibat par Religion forment le plus petit nombre; &, s'ils n'avoient trouvé une ressource dans la Religion, ils auroient pour la plupart grossi la classe des Célibataires par nécessité. Ceux qui gardent le célibat par misere sont les plus à plaindre. On croit faire une grande œuvre en payant leur dot à cent filles auxquelles on laisse à peine le temps de se choisir des époux; mais vous aurez bien mieux fait, vous en aurez doté cent mille, lorsque vous aurez soulagé le Peuple & porté l'aisance dans les Provinces. Quant aux Célibataires aisés & libertins, rien ne seroit plus convenable que d'imposer sur chacun d'eux, à raison de leurs facultés, la dot d'un ou de plusieurs Célibataires misérables.

RÉGLEMENS. Il y a des Réglemens établis pour la réforme de la plupart des abus. Mais les plus sages Réglemens ne sont plus qu'une dérision de l'Autorité,

dès qu'il eſt permis de les éluder ou de les tranſgreſſer impunément. C'eſt ainſi, par exemple, qu'on eſt convenu de ſe jouer des Ordonnances qui proſcrivent les duels en France avec tant de préciſion & de ſévérité. On en eſt quitte pour appeler *rencontre* ce que les Lois appellent *duel ;* &, quoique l'on ſe rencontre au lieu du rendez-vous, on n'eſt point coupable de duel. C'eſt bien ici le cas de la lettre qui tue. Voulez-vous que l'eſprit de la Loi ſoit reſpeƈté : rendez les Chefs des Corps reſponſables des infraƈtions de leurs Subalternes. Qu'ils ſoient dégradés & punis comme rebelles, s'ils ſont convaincus d'en être les fauteurs. Quelques traits de vigueur ſuffiront pour qu'on ne ſoit plus tenté de vouloir balancer votre Autorité, & protéger, contre vous, un préjugé, l'opprobre de la raiſon & de l'humanité. Ce que je dis de cet abus doit s'étendre à tous les autres. Rien ne porte une atteinte plus direƈte à l'Autorité qu'une foule oiſeuſe de Réglemens & de Lois qui ne ſont connus que dans les Regiſtres des Parlemens.

REPRÉSENTATION. Le monde eſt un théâtre où chaque individu doit repréſenter à ſa maniere. Il eſt dans l'ordre que les Souverains, comme les principaux

perſonnages, y figurent au-deſſus des autres, & les plus puiſſans d'entr'eux avec plus de majeſté. Ce qui ſeroit un luxe déplacé pour un Duc de Lorraine ceſſe d'en être un pour un Roi de France: tout eſt relatif; & l'on reconnoît la ſageſſe d'un Souverain au talent qu'il a de meſurer ſa repréſentation ſur le rang qu'il occupe. La repréſentation eſt comme l'étoffe commune dont s'habillent les Princes. Ceux qui ſe font des habits plus longs que leur taille, pour paroître plus brillans, paroiſſent ſeulement plus ridicules. La Cour de Verſailles n'eſt que ce qu'il convient qu'elle ſoit. J'avouerai même que quelquefois j'y aurois deſiré ce qui ne s'y trouve point. Ce n'eſt pas que le luxe n'y ſoit grand; mais c'eſt un luxe obſcur, un luxe de dépenſes qui peſe, plutôt qu'un luxe de goût qui ſatisfaſſe. Quoiqu'il s'y paye trop de toutes choſes, il ne s'y en trouve point aſſez de bonnes. Je comparerois volontiers votre Cour à un riche éventail, mais dont vous ne déployez jamais que le quart. Moi, j'en déploierois toute une moitié, & je ſupprimerois l'autre: j'en brillerois une fois plus, & il m'en coûteroit une fois moins.

SCANDALES. Les ſcandales ſont un mal

dans un Etat, & les ſcandales y ſont un bien. Voilà pourquoi on peut dire ſans contradiction : » Malheur au monde, à » cauſe des ſcandales «, & dire encore : » Il eſt utile, il eſt néceſſaire même qu'il » y ait des ſcandales «. Il n'y a pas un demi-ſiecle que les divorces étoient de grands ſcandales : les Epoux ne s'étoient point encore accordés pour vivre, chacun de leur côté, dans un libertinage qui eût été bien plus ſcandaleux que le divorce. C'étoit alors un ſcandale, & ſurtout pour des hommes en place, de manquer au devoir Paſcal, & de violer les autres préceptes de l'Egliſe : c'étoit un ſcandale d'être ſuſpecté d'irréligion, & le comble du ſcandale d'en être convaincu. Aujourd'hui, graces à notre Philoſophie, chacun ſe donne librement pour ce qu'il eſt, ou même pour ce qu'il n'eſt pas, & perſonne ne s'en ſcandaliſe. Mais, de tous les ſcandales, à mon avis, le plus affligeant, c'eſt que de pareils excès ne ſoient plus des ſcandales ; & le Souverain qui leur rendroit leur ancienne difformité, & qui en feroit, comme par le paſſé, des ſujets de ſcandale & d'étonnement aux yeux de la Nation, lui rendroit un plus grand ſervice que celui qui ajouteroit des Provinces à ſes Domaines.

TRIBUNAUX. Ce ſont les mêmes Tribunaux qui jugent la cauſe du Pauvre & celle du Riche, & le tarif des vacations eſt le même pour l'un & pour l'autre. L'ignorance, l'entêtement, & auſſi la mauvaiſe foi, fille de la miſere, ſont, dans la claſſe du petit Peuple, la ſource d'une infinité de procès qui ſont portés devant les Tribunaux ordinaires, où ſouvent ils reſtent indécis par l'épuiſement des deux Parties. Comme ces procès, dans leur principe & avant que la chicane les ait embrouillés, ſont ordinairement fort ſimples, & de nature à pouvoir être décidés par les ſeules lumieres de la raiſon, ce ſeroit rendre un ſervice eſſentiel au Peuple que de conſtituer par-tout des hommes de probité & de bon ſens, qui n'auroient d'autre fonction que celle de recevoir les plaintes, d'ouïr les Parties, & de juger gratuitement de tous les différens qui ne porteroient que ſur des intérêts modiques. La voie de l'appel ſeroit ouverte à quiconque voudroit la tenter. Mais un premier Jugement feroit faire des réflexions à ces hommes ignorans & groſſiers; & il s'en trouveroit peu qui pouſſaſſent l'entêtement ou la mauvaiſe foi juſqu'à s'expoſer tout-à-la-fois & aux frais de Juſtice qu'on voudroit

leur épargner, & à la honte de voir la décision de ce Tribunal paternel confirmée par une Sentence des Juges ordinaires.

CHAPITRE XXXVI.

Portrait d'un bon Roi.

DIEU donne les Rois, les uns par indignation & avec colere, les autres par un sentiment de tendresse & de faveur : les uns par motif de punition, les autres pour récompense. Ceux-là sont les instrumens de sa vengeance, ceux-ci les Ministres de ses bontés... Provoquons-nous la colere du Ciel par nos désordres: nous risquons d'avoir un Roi funeste à l'Etat, un de ces Rois que Dieu brise dans sa fureur.... Un Achab qui s'empare injustement du bien de ses Sujets, un Salomon qui se laisse corrompre par les femmes, un Roboam qui ne mesure son ambition qu'à ses forces, un Jéroboam qui, par ses mauvais exemples, fait prévariquer toute sa Nation; un Nabuchodonosor enfin, qui pousse son orgueil jusqu'à vouloir s'égaler à Dieu même.

Si, au contraire, nous n'avons en vue que le bien de la Religion & le bonheur

: la Patrie, Dieu, dans sa miséricorde,
ous donnera un Roi dont nous serons
bligés de lui rendre grace.... un Roi
ui pourra dire avec Job: *Si adversùm*
e terra clamat, & cum ipsâ sulci ejus
flent? si animam Agricolarum ejus afflixi:
elui qui saura unir l'éclat de la majesté
vec l'humilité chrétienne, obéir à Dieu
: à sa conscience en commandant aux
utres, allier les Lois de la Politique
vec les Lois de la Religion; qui,
ayant qu'un même intérêt avec ses
ujets, montrera encore plus d'amour
our eux qu'ils n'en ont eux-mêmes pour
Patrie; qui, toujours prêt à tempérer
rigueur de la Justice par la clémence,
e punira ni ne pardonnera qu'à propos;
ui, ne se refusant ni aux périls ni aux
itigues, fera la guerre & la conduira
ui-même, ou, mieux encore, saura
éviter, sans avilir sa dignité, ni com-
ettre les droits de la Nation; qui ne se
eposera point sur des Ministres indolens
u intéressés du gouvernement de ses
tats, & qui, ne se refusant à aucune
orte de travail, ne comptera parmi ses
ours que ceux qu'il aura signalés pour le
ien de son Royaume; qui, toujours
rand dans l'une & l'autre fortune, mon-
rera autant de modération dans les bons

ſuccès, que de fermeté dans les diſgraces; qui s'étudiera à devenir maître de ſoi-même, pour l'être plus ſûrement des autres; celui enfin qui aimera la vérité, qui déteſtera la flatterie, qui ſera en même temps & la terreur de ſes Ennemis & l'amour de ſes Peuples; & qui régnera plus par ſes bons exemples que par la force des Lois....

Un Prince qui n'a d'autre politique que celle dont je parle, ne ſauroit éprouver des malheurs. Sans les connoître, ſans ſonger même à les éviter, il les prévient autant par le bon uſage de ſon autorité, par l'ordre qu'il met dans la perception de ſes Finances, par ſon économie dans l'emploi de ſes revenus, par l'exacte diſcipline qu'il fait obſerver à ſes Troupes, que par les regles inaltérables qu'il fait ſuivre dans l'adminiſtration de la Juſtice, qui, en même temps qu'elle aſſure l'honneur, les biens & la vie de ſes Sujets, les tient tous ſous le joug des Lois, c'eſt-à-dire, ſous le joug de la Raiſon & de la Religion, d'où toutes les Lois ſont émanées....

Le Roi eſt le Chef du Corps politique; il doit travailler à ſa conſervation, le maintenir dans ſes droits, & chacun des membres qui le compoſent dans leur

liberté

liberté naturelle : il doit confondre les vices par la justice, mériter l'amour de ses Sujets par la clémence, & les animer par ses bons exemples à la pratique des vertus.

Mais comment un Souverain jouiroit-il de la satisfaction de régner par l'amour sur ses Peuples, s'il ne se l'étoit ménagée par un accès toujours libre & ouvert; par une affabilité qui, paroissant suspendre les droits de la Souveraineté, lui attire plus d'hommages; par une libéralité de discernement, & non de prévention ou de caprice; par des égards réfléchis pour les libertés & pour les préjugés même des Peuples; & par une sorte d'esprit de sagesse & de précaution qui apprend à dominer avec réserve, &, selon les occasions, à plier avec dignité.

Que de devoirs se trouvent renfermés dans ce peu de mots qui viennent d'échapper à ma plume! Si j'avois le temps de les parcourir en détail, je dirois qu'un Prince doit savoir allier la clémence à la justice, adoucir l'amertume des reproches par les expressions, distinguer un foible d'un vice, substituer la pitié à l'indignation, s'attacher plutôt à ramener qu'à punir ceux qui ont eu le malheur de lui déplaire: &, comme le Ciel si souvent

irrité par toutes ſortes de crimes, avoir plus de tonnerres pour épouvanter, que de foudres pour détruire.

Heureux donc le Souverain qui, pour s'attirer l'amour de ſes Peuples, ne néglige rien de tout ce qui peut le lui mériter, & qui, dans ce deſſein, s'attache à ménager ſes finances avec économie, & les répand à propos ſans regret; qui ſe plaît à récompenſer le mérite, & qui, forcé quelquefois de refuſer, ſait du moins obliger dans ſes refus mêmes; qui, s'appliquant à raccourcir l'intervalle qui le ſépare du reſte des mortels, les éleve juſqu'à lui pour mieux entendre leurs plaintes, ou daigne deſcendre juſqu'à eux pour mieux connoître leurs beſoins; & qui enfin, par une autorité ſans orgueil, & par une bonté ſans foibleſſe, obtient ce que ſa dignité même n'eſt pas en droit d'exiger, un amour d'eſtime & de confiance qui, ne devant rien à la crainte, devient dans les cœurs où il s'eſt formé une eſpece de paſſion d'autant plus forte qu'elle eſt approuvée par la raiſon, animée par la reconnoiſſance, ſoutenue par l'intérêt, enflammée par le bien général de la Patrie.

CHAPITRE XXXVII.

Ce n'est ni aux Sciences ni aux Savans que l'on doit imputer la corruption des Mœurs, comme le prétend un Citoyen de Geneve.

LE discours du Citoyen de Geneve a de quoi surprendre. Est-ce son sentiment particulier que l'Auteur a voulu établir? N'est-ce qu'un paradoxe dont il a voulu amuser le Public? Quoi qu'il en soit, pour réfuter son opinion, il ne faut qu'en examiner les preuves, remettre l'anonyme vis-à-vis des vérités qu'il a adoptées, & l'opposer lui-même à lui-même.

Sa façon de penser annonce un Cœur vertueux : sa maniere d'écrire décele un Esprit cultivé; mais, s'il réunit effectivement la Science à la Vertu, & que l'une (comme il s'efforce de le prouver) soit incompatible avec l'autre, comment sa doctrine n'a-t-elle pas corrompu sa sagesse; ou comment sa sagesse ne l'a-t-elle pas déterminé à rester dans l'ignorance? A-t-il donné à la Vertu la préférence sur la Science? pourquoi donc nous étaler avec tant d'affectation une érudition si vaste & si recherchée? A-t-il préféré, au

contraire, la Science à la Vertu? pourquoi donc nous prêcher avec tant d'éloquence celle-ci au préjudice de celle-là? Qu'il commence par concilier des contradictions si singulieres, avant que de combattre les notions communes; & avant que d'attaquer les autres, qu'il s'accorde avec lui-même.

N'auroit-il prétendu qu'exercer son esprit, & faire briller son imagination? ne lui envions pas le frivole avantage d'y avoir réussi. Mais que conclure en ce cas de son discours? ce que l'on conclut après la lecture d'un Roman ingénieux: en vain un Auteur prête à des fables les couleurs de la vérité, on voit fort bien qu'il ne croit pas ce qu'il feint de vouloir persuader.

LES Sciences servent à faire connoître le vrai, le bon, l'utile en tout genre; connoissance précieuse qui, en éclairant les esprits, doit naturellement contribuer à épurer les Mœurs. La vérité de cette proposition n'a besoin que d'être présentée pour être crue; aussi ne m'arrêterai-je pas à la prouver: je m'attache seulement à réfuter les sophismes ingénieux de celui qui ose la combattre.

Dès l'entrée de son Discours, l'Auteur

offre à nos yeux le plus beau ſpectacle : il nous repréſente l'homme aux priſes, pour ainſi dire, avec lui-même, ſortant en quelque maniere du néant de ſon ignorance ; diſſipant, par les efforts de ſa raiſon, les ténebres dans leſquelles la Nature l'avoit enveloppé ; s'élevant, par l'eſprit, juſque dans les plus hautes ſpheres des régions céleſtes ; aſſerviſſant à ſon calcul les mouvemens des aſtres, & meſurant de ſon compas la vaſte étendue de l'Univers ; rentrant enſuite dans le fond de ſon cœur, & ſe rendant compte à lui-même de la nature de ſon ame, de ſon excellence, de ſa haute deſtination.

Qu'un pareil aveu, arraché à la Vérité, eſt honorable aux Sciences ! Qu'il en montre bien la néceſſité & les avantages ! Qu'il en a dû coûter à l'Auteur d'être forcé à le faire, & encore plus à le rétracter !

La Nature, dit-il, eſt aſſez belle par elle-même ; elle ne peut que perdre à être ornée. Heureux les hommes, ajoute-t-il, qui ſavent profiter de ſes dons ſans les connoître ! C'eſt à la ſimplicité de leur eſprit qu'ils doivent l'innocence de leurs Mœurs. La belle Morale que nous débite ici le cenſeur des Sciences & l'apologiſte des Mœurs ! Qui ſe ſeroit attendu que de pareilles réflexions duſſent

être la ſuite des principes qu'il vient d'établir ?

La Nature d'elle-même eſt belle ſans doute ; mais n'eſt-ce pas à en découvrir les beautés, à en pénétrer les ſecrets, à en dévoiler les opérations, que les Savans emploient leurs recherches ? Pourquoi un ſi vaſte champ eſt-il offert à nos regards ? L'eſprit, fait pour le parcourir, & qui acquiert, dans cet exercice ſi digne de ſon activité, plus de force & d'étendue, doit-il ſe réduire à quelques perceptions paſſageres, ou à une ſtupide admiration ? Les Mœurs ſeront-elles moins pures, parce que la raiſon ſera plus éclairée ? Et à meſure que le flambeau qui nous eſt donné pour nous conduire, augmentera de lumieres, notre route deviendra-t-elle moins aiſée à trouver, & plus difficile à tenir ? A quoi aboutiroient tous les dons que le Créateur a faits à l'homme, ſi, borné aux fonctions organiques des ſens, il ne pouvoit ſeulement examiner ce qu'il voit, réfléchir ſur ce qu'il entend, diſcerner par l'odorat les rapports qu'ont avec lui les objets, ſuppléer par le tact au défaut de la vue, & juger par le goût de ce qui lui eſt avantageux ou nuiſible. Sans la raiſon qui nous éclaire & nous dirige, confondus avec les bêtes, gou-

vernés par l'inſtinct, ne deviendrions-nous pas bientôt auſſi ſemblables à elles par nos actions que nous le ſommes déjà par nos beſoins ? Ce n'eſt que par le ſecours de la réflexion & de l'étude, que nous pouvons parvenir à régler l'uſage des choſes ſenſibles qui ſont à notre portée, à corriger l'erreur de nos ſens, à ſoumettre le corps à l'empire de l'eſprit, à conduire l'ame, cette ſubſtance ſpirituelle & immortelle, à la connoiſſance de ſes devoirs & de ſa fin.

Comme c'eſt principalement par leurs effets ſur les Mœurs que l'Auteur s'attache à décrier les Sciences, pour les venger d'une ſi fauſſe imputation, je n'aurois qu'à rapporter ici les avantages que leur doit la Société ; mais, qui pourroit détailler les biens ſans nombre qu'elles y apportent, & les agrémens infinis qu'elles y répandent ? Plus elles ſont cultivées dans un Etat, plus l'Etat eſt floriſſant ; tout y languiroit ſans elles.

Que ne leur doit pas l'Artiſan, pour tout ce qui contribue à la beauté, à la ſolidité, à la proportion, à la perfection de ſes ouvrages ? Le Laboureur, pour les différentes façons de forcer la terre à payer à ſes travaux les tributs qu'il en attend ? Le Médecin, pour découvrir

la nature des maladies & la propriété des remedes ? Le Jurisconsulte, pour discerner l'esprit des Lois & la diversité des devoirs ? Le Juge, pour démêler les artifices de la cupidité d'avec la simplicité de l'innocence, & décider avec équité des biens & de la vie des hommes ? Tout Citoyen, de quelque profession, de quelque condition qu'il soit, a des devoirs à remplir ; & comment les remplir sans les connoître ? Sans la connoissance de l'Histoire, de la Politique, de la Religion, comment ceux qui sont préposés au gouvernement des Etats sauroient-ils y maintenir l'ordre, la subordination, la sureté, l'abondance ?

La curiosité, naturelle à l'homme, lui inspire l'envie d'apprendre ; ses besoins lui en font sentir la nécessité ; ses emplois lui en imposent l'obligation ; ses progrès lui en font goûter le plaisir. Ses premieres découvertes augmentent l'avidité qu'il a de savoir ; plus il connoît, plus il sent qu'il a de connoissances à acquérir ; & plus il a de connoissances acquises, plus il a de facilité à bien faire.

Le Citoyen de Geneve ne l'auroit-il pas éprouvé ? Gardons-nous d'en croire à sa modestie : il prétend qu'on seroit plus vertueux si l'on étoit moins savant.

Ce ſont les Sciences, dit-il, qui nous font connoître le mal. Que de crimes, s'écrie-t-il, nous ignorerions ſans elles! Mais l'ignorance du vice eſt-elle donc une vertu? Eſt-ce faire le bien que d'ignorer le mal? Et ſi, s'en abſtenir, parce qu'on ne le connoît pas, c'eſt là ce qu'il appelle être vertueux, qu'il convienne du moins que ce n'eſt pas l'être avec beaucoup de mérite; c'eſt s'expoſer à ne l'être pas long-temps; c'eſt ne l'être que juſqu'à ce que quelque objet vienne ſolliciter les penchans naturels, ou quelque occaſion réveiller des paſſions endormies. Un homme éclairé par les Sciences, diſtingue, dans le grand nombre d'objets qui s'offrent à ſes connoiſſances, ceux qui méritent ſon averſion ou ſes recherches: il trouve dans la difformité du vice & dans le trouble qui le ſuit, dans les charmes de la vertu & dans la paix qui l'accompagne, de quoi fixer ſon eſtime & ſon goût pour l'une, ſon horreur & ſes mépris pour l'autre: il eſt ſage par choix, il eſt ſolidement vertueux.

Mais, dit-on, il y a des Pays où, ſans Sciences, ſans étude, ſans connoître en détail les principes de la Morale, on la pratique mieux que dans d'autres où elle eſt mieux connue, plus louée, plus haute-

ment enſeignée. Sans examiner ici à la rigueur ces paralleles odieux, où il entre moins de zele & d'équité, que d'envie contre ſes Compatriotes & d'humeur contre ſes Contemporains; n'eſt-ce point au climat, au tempérament, au manque d'occaſion, au défaut d'objet, à l'économie du Gouvernement, aux coutumes, aux Lois, à toute autre cauſe qu'aux Sciences, qu'on doit attribuer cette différence qu'on remarque quelquefois dans les Mœurs en différens Pays & en différens temps? Rappeler ſans ceſſe cette ſimplicité primitive dont on fait tant d'éloges, ſe la repréſenter toujours comme la compagne inſéparable de l'innocence, n'eſt-ce point tracer un portrait en idée pour ſe faire illuſion? Où vit-on jamais des hommes ſans défauts, ſans deſirs, ſans paſſions? Ne portons-nous pas en nous-mêmes le germe de tous les vices? Et s'il fut des temps, s'il eſt encore des climats où certains crimes ſoient ignorés, n'y vit-on pas d'autres déſordres? N'en voit-on pas encore de plus monſtrueux chez ces Peuples dont on vante la ſtupidité? Parce que l'or ne tente pas leur cupidité, parce que les honneurs n'excitent pas leur ambition, en connoiſſent-ils moins l'orgueil & l'injuſtice?

Y ſont-ils moins livrés aux baſſeſſes de l'envie, moins emportés par la fureur de la vengeance? Leurs ſens groſſiers ſont-ils inacceſſibles à l'attrait des plaiſirs? Et à quels excès ne ſe porte pas une volupté qui n'a point de regle & qui ne connoît point de frein? Mais quand même, dans ces Contrées ſauvages, il y auroit moins de crimes que dans certaines Nations policées, y a-t-il autant de vertus? Y voit-on ſur-tout ces vertus ſublimes, cette pureté de Mœurs, ce déſintéreſſement magnanime, ces actions ſurnaturelles qu'enfante la Religion?

Tant de Grands Hommes qui l'ont défendue par leurs Ouvrages, cette Religion ſainte, & qui l'ont fait admirer par leurs Mœurs, n'avoient-ils pas puiſé dans l'étude ces lumieres ſupérieures qui ont triomphé des erreurs & des vices? La Religion étudiée eſt pour tous les hommes la regle infaillible des bonnes Mœurs. Je dis plus; l'étude même de la Nature contribue à élever les ſentimens, à régler la conduite; elle ramene naturellement à l'admiration, à l'amour, à la reconnoiſſance, à la ſoumiſſion, que toute Ame raiſonnable ſent être dus au Tout-Puiſſant. Dans le cours régulier de ces globes immenſes qui roulent ſur nos

têtes, l'Astronome découvre une Puissance infinie. Dans la proportion exacte de toutes les parties qui composent l'Univers, le Géometre apperçoit l'effet d'une Intelligence sans bornes. Dans la succession des temps, l'enchaînement des causes aux effets, la végétation des plantes, l'organisation des animaux, la constante uniformité & la variété étonnante des différens phénomenes de la Nature, le Physicien ne peut méconnoître l'Auteur, le Conservateur, l'Arbitre & le Maître.

De ces réflexions, le vrai Philosophe, descendant à des conséquences pratiques, & rentrant en lui-même, après avoir vainement cherché dans tous les objets qui l'environnent ce bonheur parfait après lequel il soupire sans cesse, & ne trouvant rien ici-bas qui réponde à l'immensité de ses desirs, il sent qu'il est fait pour quelque chose de plus grand que tout ce qui est créé, il se tourne naturellement vers son premier Principe & sa derniere fin : heureux si, docile à la grace, il apprend à ne chercher la félicité de son cœur que dans la possession de son Dieu !

L'AUTEUR anonyme donne lui-même l'exemple de l'abus qu'on peut faire de

l'érudition & de l'ascendant qu'ont sur l'esprit les préjugés. Il va fouiller dans les siecles les plus reculés : il remonte à la plus haute antiquité : il s'épuise en raisonnemens & en recherches, pour trouver des suffrages qui accréditent son opinion : il cite des témoins qui attribuent à la culture des Sciences & des Arts la décadence des Royaumes & des Empires : il impute aux Savans & aux Artistes le luxe & la mollesse, sources ordinaires des plus étranges révolutions.

Mais l'Egypte, la Grece, la République de Rome, l'Empire de la Chine, qu'il ose appeler en témoignage en faveur de l'ignorance, au mépris des Sciences & au préjudice des Moeurs, auroient dû rappeler à son souvenir ces Législateurs fameux qui ont éclairé par l'étendue de leurs lumieres, & réglé par la sagesse de leurs Lois ces grands Etats dont ils avoient posé les premiers fondemens : ces Orateurs célebres qui les ont soutenus sur le penchant de leur ruine, par la force victorieuse de leur sublime éloquence : ces Philosophes, ces Sages qui, par leurs doctes Ecrits & leurs vertus morales, ont illustré leur Patrie & immortalisé leur nom. Quelle foule d'exemples éclatans ne pourrois-je pas opposer au petit nombre

d'Auteurs hardis qu'il a cités ! Je n'aurois qu'à ouvrir les annales du Monde. Par combien de témoignages incontestables, d'augustes monumens, d'Ouvrages immortels, l'Histoire n'atteste-t-elle pas que les Sciences ont contribué par-tout au bonheur des hommes, à la gloire des Empires, au triomphe de la Vertu ?

Non, ce n'est pas des Sciences, c'est du sein des richesses que sont nés, de tout temps, la mollesse & le luxe ; &, dans aucun temps, les richesses n'ont été l'apanage ordinaire des Savans. Les Savans n'ont ni le goût ni le loisir d'amasser de grands biens. Ils aiment l'étude ; ils vivent dans la médiocrité ; & une vie laborieuse & modérée, passée dans le silence de la retraite, occupée de la lecture & du travail, n'est pas assurément une vie voluptueuse & criminelle ! Les commodités de la vie, pour être souvent le fruit des Arts, n'en sont pas davantage le partage des Artistes ; ils ne travaillent que pour les Riches, & ce sont les Riches oisifs qui profitent & abusent des fruits de leur industrie.

L'effet le plus vanté des Sciences & des Arts, c'est, continue l'Auteur, cette politesse introduite parmi les hommes qu'il lui plaît de confondre avec l'artifice

& l'hypocrisie : politesse, selon lui, qui ne sert qu'à cacher les défauts & à masquer les vices. Voudroit-il donc que le vice parût à découvert ; que l'indécence fût jointe au désordre, & le scandale au crime ? Quand effectivement cette politesse dans les manieres ne seroit qu'un raffinement de l'amour-propre, pour voiler les foiblesses, ne seroit-ce pas encore un avantage pour la Société que le Vicieux n'osât s'y montrer tel qu'il est, & qu'il fût forcé d'emprunter les livrées de la bienséance & de la modestie ? On l'a dit, & il est vrai : L'hypocrisie, toute odieuse qu'elle est en elle-même, est pourtant un hommage que le vice rend à la vertu ; elle garantit du moins les Ames foibles de la contagion du mauvais exemple.

Mais c'est mal connoître les Savans, que de s'en prendre à eux du crédit qu'a dans le monde cette prétendue politesse qu'on taxe de dissimulation ; on peut être poli, sans être dissimulé : on peut assurément être l'un & l'autre, sans être bien savant ; & plus communément encore, on peut être bien savant, sans être fort poli.

L'amour de la solitude, le goût des Livres, le peu d'envie de paroître dans

ce qu'on appelle le beau monde, le peu de disposition à s'y présenter avec grace, le peu d'espoir d'y plaire, d'y briller, l'ennui inséparable des conversations frivoles & presque insupportables pour des Esprits accoutumés à penser; tout concourt à rendre les belles compagnies aussi étrangeres pour le Savant, qu'il est lui-même étranger pour elles. Quelle figure feroit-il dans les cercles? Voyez-le avec son air rêveur, ses fréquentes distractions, son esprit occupé, ses expressions étudiées, ses discours sententieux, son ignorance profonde des modes les plus reçues, & des usages les plus communs; bientôt, par le ridicule qu'il y porte & qu'il y trouve, par la contrainte qu'il y éprouve & qu'il y cause, il ennuie, il est ennuyé. Il sort peu satisfait; on est fort content de le voir sortir. Il censure intérieurement tous ceux qu'il quitte; on raille hautement celui qui part; &, tandis que celui-ci gémit sur leurs vices, ceux-là rient de ses défauts. Mais tous ces défauts, après tout, sont assez indifférens pour les Mœurs; & c'est à ces défauts que plus d'un Savant, peut-être, a l'obligation de n'être pas aussi vicieux que ceux qui le critiquent.

Mais avant le regne des Sciences & des

Arts, on voyoit, ajoute l'Auteur, des Empires plus étendus, des conquêtes plus rapides, des Guerriers plus fameux. S'il avoit parlé moins en Orateur & plus en Philoſophe, il auroit dit qu'on voyoit alors plus de ces hommes audacieux, qui, tranſportés par des paſſions violentes, & traînant à leur ſuite une troupe d'eſclaves, alloient attaquer des Nations tranquilles, ſubjuguoient des Peuples qui ignoroient le métier de la guerre, aſſujettiſſoient des Pays où les Arts n'avoient élevé aucune barriere à leurs ſubites excurſions. Leur valeur n'étoit que férocité, leur courage que cruauté, leurs conquêtes qu'inhumanité; c'étoient des torrens impétueux qui faiſoient d'autant plus de ravages qu'ils rencontroient moins d'obſtacles: auſſi à peine étoient-ils paſſés, qu'il ne reſtoit ſur leurs traces que celles de leur fureur; nulle forme de Gouvernement, nulle Loi, nulle Police, nul lien ne retenoient & n'uniſſoient à eux les Peuples vaincus.

Que l'on compare à ces temps d'ignorance & de barbarie, ces ſiecles heureux où les Sciences ont répandu par-tout l'eſprit d'ordre & de juſtice: on voit de nos jours des guerres moins fréquentes, mais plus juſtes; des actions moins éton-

nantes, mais plus héroïques; des victoires moins ſanglantes, mais plus glorieuſes; des conquêtes moins rapides, mais plus aſſurées; des Guerriers moins violens, mais plus redoutés; ſachant vaincre avec modération, traitant les Vaincus avec humanité, l'honneur eſt leur guide, la gloire leur récompenſe. Cependant, dit l'Auteur, on remarque dans les combats une grande différence entre les Nations pauvres & qu'on appelle barbares, & les Peuples riches qu'on appelle policés. Il paroît bien que le Citoyen de Geneve ne s'eſt jamais trouvé à portée de remarquer de près ce qui ſe paſſe ordinairement dans les combats. Eſt-il ſurprenant que des Barbares ſe ménagent moins & s'expoſent davantage? Qu'ils vainquent ou qu'ils ſoient vaincus, ils ne peuvent que gagner s'ils ſurvivent à leur défaite. Mais ce que l'eſpérance d'un vil intérêt, ou plutôt ce qu'un déſeſpoir brutal inſpire à ces hommes ſanguinaires, les ſentimens, le devoir l'excitent dans ces Ames généreuſes qui ſe dévouent à la Patrie, avec cette différence que n'a pu obſerver l'Auteur, que la valeur de ceux-ci, plus froide, plus réfléchie, plus modérée, plus ſavamment conduite, eſt par-là

même toujours plus sûre du succès.

Mais enfin Socrate, le fameux Socrate, s'est lui-même récrié contre les Sciences de son temps.... Faut-il s'en étonner? L'orgueil indomptable des Stoïciens, la mollesse efféminée des Epicuriens, les raisonnemens absurdes des Pyrrhoniens, le goût de la dispute, de vaines subtilités, des erreurs sans nombre, des vices monstrueux infectoient pour lors la Philosophie, & déshonoroient les Philosophes. C'étoit l'abus des Sciences, non les Sciences elles-mêmes, que condamnoit ce grand homme; & nous le condamnons après lui: mais l'abus qu'on fait d'une chose suppose le bon usage qu'on en peut faire. De quoi n'abuse-t-on pas? Et parce qu'un Auteur anonyme, par exemple, pour défendre une mauvaise cause, aura abusé une fois de la fécondité de son esprit & de la légéreté de sa plume, faudra-t-il lui en interdire l'usage en d'autres occasions, & pour d'autres sujets plus dignes de son génie? Pour corriger quelques excès d'intempérance, faut-il arracher toutes les vignes? L'ivresse de l'esprit a précipité quelques Savans dans d'étranges égaremens, j'en conviens, j'en gémis. Par les discours de quelques-uns, dans les Ecrits de quelques autres,

la Religion a dégénéré en hypocrisie, la piété en superstition, la Théologie en erreur, la Jurisprudence en chicane, l'Astronomie en Astrologie judiciaire, la Physique en athéisme. Jouet des préjugés les plus bizarres, attaché aux opinions les plus absurdes, entêté des systêmes les plus insensés, dans quels écarts ne donne pas l'esprit humain, quand, livré à une curiosité présomptueuse, il veut franchir les limites que lui a marquées la même main qui a donné des bornes à la mer ?

C'est en vain que les flots de la mer mugissent, se soulevent, s'élancent avec fureur sur les côtes opposées; contraints de se replier bientôt sur eux-mêmes, ils rentrent dans le sein de l'Océan, & ne laissent sur les bords qu'une écume légere qui s'évapore à l'instant, ou qu'un sable mouvant qui fuit sous nos pas. Image naturelle des vains efforts de l'esprit, quand, échauffé par les saillies d'une imagination dominante, se laissant emporter à tout vent de doctrine, il veut, d'un vol audacieux, s'élever au-dessus de sa sphere, & s'efforce de pénétrer ce qu'il ne lui est pas donné de comprendre.

Mais les Sciences, bien loin d'autoriser de pareils excès, sont pleines de maximes

qui les réprouvent; & le vrai Savant, qui ne perd jamais de vue le flambeau de la Révélation, qui ſuit toujours le guide infaillible de l'Autorité légitime, procede avec ſureté, marche avec confiance, avance à grands pas dans la carriere des Sciences, ſe rend utile à la Société, honore ſa Patrie, fournit ſa courſe dans l'innocence, & la termine avec gloire.

CHAPITRE XXXVIII.

Correſpondance (1) de la Famille Royale de France avec le Roi de Pologne.

LETTRES DE LOUIS XV.

MONSIEUR, mon Frere & Beau-Pere; La Reine me remit hier votre Lettre de Lunéville du 17 de ce mois; & ce matin votre Architecte m'a préſenté de votre part le beau Recueil d'Eſtampes de la Place que vous faites conſtruire à Nancy.

(1) Nous avons cru faire plaiſir au Lecteur, en inſérant ici quelques Pieces, où il retrouvera tout-à-la-fois le cœur des Bourbon, & un modele reſpectable des tendres ſentimens qui devroient unir toutes les familles.

Les tendres ſentimens (2) qui vous ont déterminé dans cette occaſion, me ſont ſi chers & ſi précieux, que je ne puis trop vous en témoigner ma reconnoiſſance, ainſi que la tendreſſe infinie que j'ai, que j'aurai toute la vie pour vous, & avec laquelle je ſuis bien ſincérement, bien véritablement, Monſieur mon Frere & Beau-Pere, de Votre Majeſté, bon Frere & Gendre,

LOUIS.

MONSIEUR mon Frere & Beau-Pere, Dans les premiers mouvemens de mon cœur, je me hâte de vous faire part de la joie que me cauſe la naiſſance du Prince dont la Dauphine ma fille vient d'accoucher. Cet heureux événement, qui aſſure le bonheur de mes Peuples, met le comble à ma ſatisfaction; c'eſt une raiſon de plus pour vous le rendre intéreſſant; & je ſuis perſuadé que ce n'eſt pas la moins ſenſible, par la connoiſſance que j'ai de vos ſentimens pour moi. Je les mérite, par la tendre amitié avec laquelle je ſuis, Monſieur mon Frere & Beau-Pere, de Votre Majeſté, bon Frere & Gendre,

LOUIS.

---

(2) Le Roi de Pologne fit élever une Statue à Louis XV ſur cette Place.

MONSIEUR mon Frere & Beau-Pere, inet, à qui je viens de donner une charge e Gentilhomme ordinaire, l'exerce pour ι premiere fois, en vous portant la nouelle de l'heureux accouchement de ma elle-fille & la naissance du Duc de Berry. la joie est complete, en sentant que ous la partagez avec moi, & pouvant spérer que je ne tarderai pas d'avoir la atisfaction de vous voir & de vous ssurer de vive voix des tendres sentinens que j'ai pour Votre Majesté, & vec lesquels je suis, Monsieur mon rere & Beau-Pere, de Votre Majesté, on Frere & Gendre,

LOUIS.

MONSIEUR mon Frere & Beau-Pere, Je ous suis bien obligé de m'avoir communiqué la Lettre que je vous renvoie ci-jointe. ersonne n'est plus capable que vous le savoir se servir de son contenu; ainsi e m'en rapporte entiérement à ce que ous ferez à cet égard; la guerre actuelle n'ayant aucun rapport avec le Prince qui 'est adressé à vous. Votre marque de onfiance m'est sensible au dernier point. Permettez qu'en cette occasion je vous enouvelle les assurances de la tendre &

constante amitié, avec laquelle je suis, Monsieur mon Frere & Beau-Pere, de Votre Majesté, bon Frere & Gendre,

LOUIS.

MONSIEUR mon Frere & Beau-Pere; La part que vous prenez à ce qui vient de m'arriver m'est infiniment sensible. C'est uniquement le Seigneur qui m'a secouru & soutenu. A un peu de foiblesse près, je suis entiérement rétabli. Le Marquis du Châtelet sera en état de vous faire un fidele détail; mais il ne vous exprimera jamais assez l'amitié & la tendresse avec lesquelles je suis, Monsieur mon Frere & Beau-Pere, de Votre Majesté, le bon Frere & Gendre,

LOUIS.

A Versailles, ce 12 Janvier 1757.

MONSIEUR mon Frere & Beau-Pere, Comptant faire tenir sur les Fonts-Baptismaux mes Petits-Enfans, je prie Votre Majesté de vouloir bien nommer le Comte de Provence, & de me charger de choisir quelqu'un pour la représenter dans cette cérémonie. Mon oubli à cet égard, lorsque je vous ai souhaité un bon voyage, me procure la satisfaction de vous assurer

de

nouveau de mes tendres sentimens
ur vous.

Je suis, Monsieur mon Frere & Beau-
re, de Votre Majesté, le bon Frere
Gendre,

LOUIS.

[ONSIEUR mon Frere & Beau-Pere,
rsonne ne peut mieux juger que Votre
ajesté de l'excès de ma douleur. Je
rds mon fils le Dauphin, après une
aladie, dont les funestes accidens ne
ont plus laissé d'espérance depuis quel-
e temps, & pendant laquelle ce Prince
a cessé de donner les preuves les plus
latantes de toutes les qualités qui peu-
nt rendre sa mémoire chere à Votre
ajesté. Au milieu d'une famille désolée,
cupé de sa douleur comme de la mienne
opre, je suspends un instant le cours
mes larmes, pour en apprendre à
otre Majesté le triste sujet, & lui mar-
ler jusqu'à quel point, dans toutes les
rconstances de ma vie, je compte sur
mitié tendre qu'Elle doit à celle avec
quelle je suis, Monsieur mon Frere &
eau-Pere, de Votre Majesté, le bon
rere & Gendre,

LOUIS.

LETTRE DE LA REINE DE FRANCE (1).

JE ſuis dans la joie, cher Papa, de vous ſavoir en bonne ſanté: que le bon Dieu en ſoit loué. Je me ſuis acquittée tout de ſuite de vos ordres, & j'ai remis au Roi votre Mémoire: j'ai fait plus, j'ai envoyé chercher le Contrôleur-Général, qui m'a aſſuré qu'il n'y avoit pas un mot de vrai dans ce qu'on vous a rapporté: que l'on n'a point nommé à la Place, & qu'il n'y a que M. Micque qui l'aura, à moins que vous-même n'en vouluſſiez un autre. Il vous prie ſeulement, cher Papa, de faire attention à une choſe; c'eſt qu'il prétend qu'il y a une convention entre vous & le Roi: que toutes les Places qui viennent à vaquer en Lorraine, c'eſt ſans doute vous qui en diſpoſez; mais qu'il faut que vous ayez la bonté d'en faire écrire au Contrôleur-Général par M. de la Galaiſiere, avant de rendre vos diſpoſitions publiques. C'eſt à vous, cher Papa, de voir ſi cela eſt dans le Traité; car ici je ne me fie à perſonne; mais pour M. Micque, il m'a dit ce que je vous mande.

(1) Nous ſupprimons pluſieurs Lettres de cette Princeſſe, parce qu'elles ſont coupées par des phraſes Polonoiſes qui les rendroient inintelligibles au Lecteur.

M***, cher Papa, vous eſt bien attaché, car il a grande impatience de ſe rendre auprès de vous. J'en ferois bien autant, ſi le devoir ne m'attachoit ici.

Ma ſanté, cher Papa, eſt très-bonne... Le temps s'étoit un peu radouci, mais il a regelé des plus belles aujourd'hui.

Je ſuis, mon tout-cher Papa, *Ichin* de cœur & d'ame à vous,

MARUCHNA.

LETTRES DU DAUPHIN PERE DU ROI.

MONSIEUR mon Frere & très-cher Grand-Pere, Je charge un Courrier qui, j'eſpere, ne vous ſera pas déſagréable, de remettre cette Lettre à Votre Majeſté, afin que la partie de la famille qu'Elle verra, ne lui faſſe pas oublier l'autre. Mais je vous avoue que ce n'eſt pas ſans jalouſie que je la vois ſur le point de jouir du plaiſir de vous voir, & de paſſer avec vous l'entre-deux ſaiſons.... Puiſqu'il faut que je ſois privé de cette ſatisfaction, j'eſſaie au moins de m'en conſoler, en m'entretenant de mes regrets, & en chargeant mes ſœurs de vous rendre fidellement tout ce que je penſe & ce que je ſens; & ſur-tout les ſentimens de

vive tendresse que vous me connoissez depuis que je suis au monde, & avec lesquels je suis, de Votre Majesté, le très-respectueux Petit-Fils,

LOUIS.

MONSIEUR mon Frere & très-cher Grand-Pere, Madame la Dauphine vient d'accoucher très-heureusement d'un très-gros garçon. Je crois que cette nouvelle vous fait autant de plaisir qu'à moi....

M. de Lomont, qui vous remettra cette Lettre, vous instruira des bontés que le Roi a pour lui, en faveur de son futur mariage avec Mademoiselle de Rochechouart, qui est une fille de la plus grande naissance, mais sans fortune. Si Votre Majesté, pour y suppléer, vouloit bien avoir la bonté de lui continuer ses appointemens, & de lui procurer une pension de six mille livres, telle que celle qui vient d'être accordée au Vicomte de Chabot, ce seroit une grace qui uniroit deux grands Noms. J'ai saisi avec empressement cette occasion, pour reparler encore au Roi du Marquis de Boufflers, en lui représentant le desir que vous avez de l'obliger. Il m'a répondu qu'il passeroit immanquablement après le Comte de Grammont & le Marquis de Rochechouart,

ıe négligerai rien, je mettrai tout en
vre pour achever au plutôt une chose
peut vous plaire. J'ose me flatter que
ıs êtes bien convaincu que, si le
'oir & la reconnoissance ne me l'or-
ınoient pas, un sentiment plus libre,
s plus fort & plus vif, me feroit tou-
rs courir au-devant de tout ce qui doit
ıs être agréable, dans l'espérance de
ıs prouver au moins une partie du
fond respect & du sincere attache-
ıt qu'aura éternellement pour vous
re tendre & respectueux Petit-Fils.

LOUIS.

ONSIEUR mon Frere & très-cher
ınd-Pere, Je suis au désespoir d'avoir
: tardé à vous remercier de vos bon-
; mais j'attendois ici des réponses
ıtives sur le Mariage. Dès que j'en
ıi, je ne manquerai pas d'en rendre
ıpte à Votre Majesté....
.es assurances qu'Elle me donne de la
tinuation de son amitié me flattent
ı agréablement : j'en suis pénétré.
z donc aussi, je vous prie, dans mon
ır, pour y voir & mes sentimens,
ɜs vœux que je forme pour vous à
; les instans de ma vie. Que la vôtre
ɜ les bornes de la plus longue! Ainsi

s'accompliront les souhaits de celui qui sera toute sa vie, de Votre Majesté, le très-respectueux Petit-Fils, LOUIS.

MONSIEUR mon Frere & très-cher Grand-Pere, C'est avec une véritable peine que j'avoue à Votre Majesté que les idées que j'avois sur ce qu'Elle m'a demandé, n'étoient pas les mêmes que les siennes. Mais cette affaire est d'une trop grande conséquence pour celui à qui je m'intéresse, pour que je ne vous expose pas avec confiance sa situation: c'est le Comte de l'Orge, un de mes plus anciens Menins, qui, n'étant pas fort riche, manqueroit sans cela un mariage très-convenable à sa fille, avantage que je desire beaucoup de lui procurer; avec cette condition, cependant, que, dès qu'il jouira d'un bienfait que le Roi lui a fait espérer, pour dans quelques années, il renoncera aux deux mille écus en faveur de qui vous jugerez à propos. Vous sentez qu'il ne falloit rien moins qu'une nécessité aussi urgente, pour que je fisse cette représentation à Votre Majesté. Je vous prie d'être bien fortement persuadé de la tendresse vive & respectueuse avec laquelle je suis votre bon Frere & respectueux Petit-Fils, LOUIS.

MONSIEUR mon Frere & très-cher Grand-Pere, Les expressions me manquent pour témoigner à Votre Majesté la reconnoissance que j'ai de ses bontés, & sur-tout de cette maniere obligeante & flatteuse au-delà de ce qu'on peut dire, avec laquelle Elle a mis le sceau à la grace qu'Elle m'a accordée. Les termes dans lesquels vous vous exprimez à mon égard, me comblent de joie, mais ne sauroient augmenter mon attachement & ma tendresse.

Vous m'ordonnez de vous parler avec vérité, & de vous dire tout naturellement ce que je pense au sujet de ce que vous me proposez : ce sera toujours autant par inclination que par devoir que je me ferai une loi d'aller au-devant des moindres choses qui pourront vous être agréables ; & un homme qui me viendra de votre main, me sera toujours infiniment cher. J'ai trois engagemens pour les premieres places de Menins : le Marquis de Boufflers est encore bien jeune ; c'est à vous à décider. Si vous m'ordonnez de passer outre, j'exposerai au Roi & vos ordres, & le desir que j'ai de vous plaire. J'attends votre réponse pour m'y conformer avec la plus grande

exactitude ; & je vous renouvelle, en finissant, les témoignages de ma vive reconnoissance, & du tendre & sincere attachement qu'aura toute sa vie pour vous votre très-respectueusement affectionné Petit-Fils,

LOUIS.

MONSIEUR mon Frere & très-cher Grand-Pere, Les choses sont enfin arrangées comme Votre Majesté l'avoit ordonné : le Comte de l'Orge & le Marquis de Boufflers partageront le revenu du Gouvernement. Le Comte va marier sa fille : il est pénétré de reconnoissance, & la mienne n'est certainement pas moins vive. Je profite avec bien de l'empressement de cette occasion, pour vous renouveler les assurances des vœux que je fais & pour votre santé, & pour tout ce que vous pouvez desirer. Que cette année que nous commençons soit suivie d'un aussi grand nombre d'autres que je l'espere, & que tous les biens que vous faites le méritent. Je vous prie d'être bien persuadé des sentimens d'amitié avec lesquels je serai toute ma vie, de Votre Majesté, le très-tendre & très-respectueux Petit-Fils.

LOUIS.

[M]ONSIEUR mon Frere & très-cher [Gr]and-Pere, Je me ſuis acquitté de vos [or]dres auprès du Roi, qui, à la premiere [foi]s que je lui avois parlé, ne m'avoit ni [ac]cordé ni refuſé; à la ſeconde, il m'a [ré]pondu que le Marquis de Boufflers [au]roit peut-être un jour le Régiment [D]auphin; mais que pour à préſent il ne [l'a]uroit pas. Ce ſont ſes propres paroles, [qu]e je rends à Votre Majeſté, bien affligé [de] n'avoir pu obtenir une grace que lui [fai]ſoit deſirer les bontés qu'Elle a pour [le] Marquis de Boufflers, qui de ſon côté [m]e paroît les mériter. Il n'eſt pas néceſ[sai]re de vous renouveler les aſſurances [de] la vive tendreſſe & du ſincere attache[me]nt avec leſquels je ſerai toute ma vie, [de] Votre Majeſté, le très-reſpectueux [Pe]tit-Fils,

LOUIS.

[M]ONSIEUR mon Frere & très-cher [Gr]and-Pere, M. de Baſſompierre m'a [re]mis la Lettre que Votre Majeſté m'a [éc]rite. Graces au Ciel, la ſanté de [M]adame la Dauphine ne s'eſt point reſ[ſen]tie juſqu'à préſent du chagrin qu'elle [vie]nt d'eſſuyer, & l'accident que j'en [cr]aignois le plus, une fauſſe couche,

n'aura, à ce que j'espere, pas lieu. Je profite du départ du Marquis de Boufflers pour le charger de cette Lettre. Je crois que vous ne le trouverez pas fort changé de sa grande maladie; mais du moins le voilà hors d'inquiétude, & c'est ce qui m'engageoit à desirer qu'il se fît inoculer...

Je ne puis m'empêcher de témoigner à Votre Majesté combien je partage sincérement la peine qu'Elle éprouvera à la réception de cette Lettre qui doit être suivie du départ de la Reine. Malgré cela, j'espere que vous ne trouverez pas mauvais que je ressente moi-même une grande joie de la revoir, après une absence de près d'un mois. Toutes sortes de sentimens réveillent encore en moi la peine que j'ai éprouvée en me voyant privé cette année du plaisir bien vif pour moi de vous voir. Mais j'espere que l'année prochaine votre santé sera assez raffermie, pour que, sans aucun risque, vous puissiez faire le voyage. C'est alors que je me livrerai à la joie, sans trouble. Elle sera produite par la tendre & sincere amitié avec laquelle je suis, de Votre Majesté, le très-respectueux Petit-Fils,

LOUIS.

MONSIEUR mon Frere & très-cher Grand-Pere, Je ſuis infiniment ſenſible à la part que vous prenez à ma joie qui, je vous l'avoue, ne ſauroit être plus grande. Je me vois quatre garçons : tout ce que je ſouhaite à préſent, c'eſt que Dieu les conſerve, & qu'il les faſſe reſſembler à leur Biſaïeul ; ils n'auront pas beſoin d'autre recommandation pour être aimés & reſpectés, pour faire le bonheur du Pays qu'ils habiteront. Pardonnez-moi cette vérité, elle a échappé au ſentiment qui me pénetre, & à la tendre amitié avec laquelle je ſuis, de Votre Majeſté, le très-reſpectueux Petit-Fils,

LOUIS.

MONSIEUR mon Frere & très-cher Grand-Pere, La France reçoit tous les jours de nouvelles marques de l'affection que vous lui portez. Vous venez de lui en donner encore une bien ſenſible dans cette triſte circonſtance (1). Je ne puis exprimer à Votre Majeſté combien j'en ai été touché. Puiſſe tout le monde ſuivre

(1) Le Dauphin parle ici des généreux efforts que fit le Roi de Pologne en 1759, pour le ſoulagement de la miſere publique, tant en France qu'en Lorraine.

en tout vos exemples & vos leçons; c'eſt le ſouhait le plus avantageux qu'on puiſſe former pour l'humanité : pour moi, en particulier, vous ſavez ce que j'en penſe, & combien ſont vifs & ſinceres les ſentimens d'amitié & de tendreſſe avec leſquels je ſerai toute ma vie, de Votre Majeſté, le très-reſpectueux Petit-Fils,

LOUIS.

MONSIEUR mon Frere & très-cher Grand-Pere, Me voici enfin arrivé au terme où il faut que je m'occupe ſérieuſement de l'éducation de mes enfans. J'ai toujours ſenti l'importance de ce devoir; mais je m'en ſens comme accablé depuis que le Roi m'a laiſſé maître abſolu à cet égard. La ſeule idée qui me ſoulage, c'eſt de ſonger que mes enfans ſont auſſi les vôtres. Vous avez élevé la Reine, je fais gloire d'être moi-même votre Eleve, par tous les ſages conſeils que vous m'avez donnés, & les grands exemples que vous m'avez mis ſous les yeux; mais votre tâche, permettez-moi de vous le dire, n'eſt point encore remplie; &, comme Patriarche de la famille, vous vous devez auſſi à vos arriere-petits-enfans. Le nombre en eſt déjà grand, & pourroit bien augmenter encore; c'eſt ce qui me feroit

regarder comme indiſpenſable que vous vinſſiez vous fixer auprès de nous. Savez-vous bien que je commence à me perſuader que Madame la Dauphine ne ſera point gâte-enfans comme le ſont les tantes & les grand'meres ; elle pourra même vous être de quelque reſſource auprès de vos Eleves : elle les inſtruira de la Religion, tandis que vous leur apprendrez le Catéchiſme de l'amour des Peuples. Ma tâche ſe bornera à exiger d'eux la docilité à vos leçons. Mais, en attendant votre arrivée, je vous prie, je vous conjure de me communiquer tous vos ſecrets d'éducation, afin que nous vous préparions les Sujets. N'oubliez rien, ne me cachez rien, ſuppoſez-moi auſſi neuf que mes enfans ; répétez-moi ce que vous croyez que je ſais & que je pourrois bien ignorer, comme j'aime à vous répéter, ce dont je ſuis ſûr que vous ne doutez pas, que je ſuis, avec plus de tendreſſe & de cordialité que perſonne, de Votre Majeſté, le très-reſpectueux Petit-Fils.

LOUIS.

MONSIEUR mon Frere & très-cher Grand-Pere, Nouvelle occaſion de vous témoigner ma vive reconnoiſſance : vos

bontés pour Christine (1). Elle les sent elle-même comme elle le doit; & s'il ne m'est pas possible de vous exprimer les sentimens de son cœur, vous savez du moins à quoi vous en tenir depuis long-temps pour ce qui me regarde; & je ne vous le répéterois pas, si je ne trouvois de la satisfaction à vous dire combien tendrement je vous aime, combien je forme de vœux pour vous, & avec quelle sincérité & quels sentimens inviolables je serai toute ma vie, de Votre Majesté, le très-respectueux Petit-Fils.

LOUIS.

MONSIEUR mon Frere & très-cher Grand-Pere, C'est avec bien de la satisfaction que je vous accorde une Sous-Lieutenance réformée (2), en attendant qu'il en vaque une en pied. Le Régiment est en garnison à Thionville. Je vous prierois, ce qui ne vous détournera pas beaucoup, de me l'amener ici l'année prochaine, afin que je vous y reçoive vous-même. Mais savez-vous bien, avec

---

(1) La Princesse Christine de Saxe, sœur de la Dauphine, Abbesse de Rémiremont.

(2) Le Roi de Pologne avoit demandé, en plaisantant, de l'emploi au Dauphin dans son Régiment.

toute votre bonne humeur, que je ne prétends point du tout plaisanter, & que le regret de ne pouvoir partager avec la Reine le plaisir de vous embrasser, ne me donne nulle envie de rire. Non, je ne puis exprimer à Votre Majesté toute la vivacité de mon regret ; & tout ce qui me console, c'est la certitude où je suis du bon état de votre santé : la mienne est tout-à-fait rétablie. Je suis sans fievre depuis trois jours, & j'ai été purgé ce matin pour la derniere fois. Il ne me manque plus qu'un peu de forces, qui seront bientôt recouvrées. Je vous renouvelle encore mes regrets, qui partent de la plus tendre amitié, avec laquelle je serai toute ma vie, de Votre Majesté, le très-respectueux Petit-Fils, LOUIS.

MONSIEUR mon Frere & très-cher Grand-Pere, La Reine veut que je vous donne moi-même des nouvelles de ma santé, à laquelle vous voulez bien vous intéresser. Elle est de beaucoup meilleure : ma toux est diminuée, quoiqu'elle subsiste encore ; mes forces sont augmentées sensiblement depuis que je suis ici (1),

(1) A Fontainebleau. Cette Lettre, en date du 16 Octobre 1765, est la derniere que le Roi de Pologne reçut de son petit-fils.

& mon ſommeil, quoiquè interrompu, eſt très-bon. Le lait d'âneſſe me fait fort bien, & commence même à m'engraiſſer. Je voudrois bien que vous puſſiez en juger par vous-même ; ne connoiſſant pas de plus grande ſatisfaction que celle de pouvoir vous aſſurer de vive voix de la tendre amitié avec laquelle je ſuis, de Votre Majeſté, le très-reſpectueux Petit-Fils,

LOUIS.

LETTRE DU DUC DE BOURGOGNE, FRERE DU ROI.

MON très-cher Grand-Papa, J'ai voulu certifier moi-même à Votre Majeſté la vérité de ce que le Sieur Lieutaud, mon Médecin, marque de mon état. Je ſuis très-reconnoiſſant de l'intérêt que vous prenez à ma ſanté ; & vous avez bien raiſon, parce que je vous aime de tout mon cœur. Je ſouhaite à Votre Majeſté une vie auſſi longue qu'elle eſt glorieuſe. Je lui écris au bas du Mémoire, pour lui éviter la peine de me répondre.

LE DUC DE BOURGOGNE.

LETTRES DU DUC DE BERRY.

MON cher Papa, je vous souhaite une bonne année. Je n'ai pu écrire plutôt à Votre Majesté, parce que j'ai été malade. Mon frere me prie de vous dire mille choses bien tendres de sa part, il ne peut le faire lui-même : il est tombé malade en même temps que moi, & il a encore la fievre. J'attends avec bien de l'impatience le moment où j'aurai l'honneur & le plaisir d'embrasser Votre Majesté, que j'aime de tout mon cœur. Je la remercie bien des beaux Livres qu'Elle a eu la bonté de nous envoyer, ils nous ont bien amusés.

LOUIS-AUGUSTE.

J'AIME mon cher Grand-Papa de tout mon cœur. J'ai bien de l'impatience de le revoir, & de lui dire tous les vœux que je fais pour lui tous les jours, & que je renouvelle au commencement de cette année de bien bon cœur. Vous êtes les délices du genre-humain, mon cher Grand-Papa ; comment n'aurois-je pas pour Votre Majesté le plus tendre attachement ?

LOUIS-AUGUSTE.

LETTRES DU COMTE DE PROVENCE.

JE prie Dieu tous les jours, mon cher Grand-Papa, pour la conſervation de Votre Majeſté. Je renouvelle mes vœux pour Elle au commencement de cette année. J'ai été bien fâché quand vous êtes parti: que j'aurai de joie lorſque je vous reverrai, & que je vous dirai que je vous aime & que je ſuis attaché à Votre Majeſté de tout mon cœur !

LOUIS-STANISLAS-XAVIER.

MON très-cher Grand-Papa, Je partage de tout mon cœur la joie que Votre Majeſté reſſent d'avoir auprès d'Elle Maman Reine. Cependant je ſuis bien fâché d'en être ſi long-temps éloigné; j'aurois bien deſiré de la ſuivre, & de vous embraſſer avec toute la tendreſſe & l'inviolable attachement dont je ſuis rempli pour Votre Majeſté.

LOUIS-STANISLAS-XAVIER.

LETTRE DE MONSEIGNEUR COMTE D'ARTOIS.

MON très-cher Grand-Papa, Je ſuis ravi d'apprendre que Votre Majeſté ſe porte à merveille.... Quand aurai-je le plaiſir de vous revoir? On dit que je ſuis bien plus raiſonnable que l'année paſſée. Je ſuis tendrement attaché, mon cher Grand-Papa, à Votre Majeſté.

CHARLES-PHILIPPE.

LETTRES DES DAMES DE FRANCE.

J'AI été pénétrée, mon cher Papa, & touchée juſqu'au fond de l'ame, & de la Lettre que vous m'avez écrite, & du Courrier que vous avez eu la bonté de m'envoyer : il m'eſt impoſſible de vous en exprimer toute ma reconnoiſſance. Je n'ai pas trouvé le lieu de Plombieres auſſi exécrable qu'on me l'avoit dit; il l'eſt cependant bien honnêtement. Mais je ſens qu'il me plaît, par la proximité où je me trouve de vous, & l'eſpérance où je ſuis de vous joindre bientôt. Les Lorrains ne ſont pas aſſurément plus contens de moi que je le ſuis d'eux.

Ce n'eſt pas la faute de M. de Fontenay s'il arrive un peu tard, mais la mienne. Je n'ai pu écrire plutôt, parce que j'ai commencé ce matin à prendre les eaux, qui n'ont aucun mauvais goût. Adieu, mon cher Papa, il n'eſt pas poſſible de vous aimer plus tendrement que je fais.

MARIE-ADÉLAÏDE.

JE me flatte, mon cher Papa, que vous rendez trop de juſtice à ma tendreſſe pour n'être pas perſuadé de l'envie que je porte à mes ſœurs du bonheur qu'elles vont avoir. J'eſpere au moins qu'elles ſeront de fidelles interpretes de tous mes regrets; & qu'en vous offrant mon tendre & profond reſpect, elles m'obtiendront de vous, mon cher Papa, la continuation de vos bontés, qui font tout mon bonheur.

LOUISE-MARIE.

LA Reine a bien voulu, mon cher Papa, ſe charger de cette Lettre. Je m'eſtimerois bienheureuſe, ſi elle vous exprimoit auſſi tout le deſir que j'aurois de l'accompagner. Jamais on n'a tant regretté de n'avoir pas quelque rhumatiſme qui, en me conduiſant aux Bains de Plombieres, me procureroit le bonheur de vous faire

ma cour, & de mettre à vos pieds, mon cher Papa, les ſentimens d'un cœur rempli pour vous de la tendreſſe la plus vive & du reſpect le plus profond.

LOUISE-MARIE.

CHAPITRE XXXIX.

L'amour-propre qui veut tout attirer à lui, & juſtifier tous ſes défauts, devient le fléau de preſque toutes les Sociétés. Les ſeules qui ſoient vraiment aimables, ſont celles que forment des hommes vertueux & modeſtes.

IL eſt certain que l'homme eſt fait pour la Société; mais il n'eſt pas également certain que la Société faſſe toujours le bonheur de l'homme. On veut y trouver tout-à-la-fois de l'eſprit, du goût, de la vivacité, de la complaiſance, de la politeſſe; & rien n'eſt plus difficile à aſſortir. La plupart de ces qualités s'excluent les unes les autres.

Il y a des gens d'eſprit qui n'ont point de goût, des gens de goût qui n'ont point d'eſprit, des perſonnes vives ſans goût, des complaiſans ſans vivacité, des gens

polis ſans ſentiment & ſans ame. D'ordinaire, les gens d'eſprit ſont vains & tranchans; les gens de goût, vétilleux; les gens vifs, inconſidérés; les Complaiſans, trop circonſpects & trop timides; les gens polis, trop cérémonieux.

De là vient auſſi qu'il n'y a de Sociétés agréables que celles où ſe trouvent les mêmes penchans, les mêmes vertus ou les mêmes défauts, des ſentimens, des caracteres qui ſe rapprochent, des talens à-peu-près ſemblables, & dont aucun ne s'annonce pour ſe faire remarquer. Je ne dis pas néanmoins qu'elles n'exigent de la variété, ſouvent même des contraſtes. Le plus grand agrément de la Nature eſt dans la diverſité, & celui des Sociétés, dans l'oppoſition des ſentimens & des idées; mais cette oppoſition doit être plutôt un épanchement d'amitié, qu'un combat de ſavoir & de raiſon: elle doit ſe montrer, pour ainſi dire, ſans paroître avouée, devenir un nouveau moyen de plaire, & reſſerrer les cœurs au lieu de les déſunir.

La plus douce des Sociétés devroit être celle du Mariage, auquel la Religion même imprime ſon caractere, pour en rendre les nœuds plus forts & plus heureux; rien cependant n'eſt plus ordinaire

ue de voir des perſonnes qui ne pou-
'oient vivre ſans s'unir, ſe négliger,
'oublier, ſe haïr dès que leur union eſt
ormée.

Ce changement mutuel, on l'attribue
la diverſité des caracteres, qui, n'étant
oint faits l'un pour l'autre, ne peuvent
ue ſe contrarier; mais, ſouvent, les
aracteres ſont moins oppoſés qu'on ne
enſe, ou, pour mieux dire, les hommes
: les femmes d'à préſent n'ont point de
aractere propre: on les a tous à la fois,
our en changer au beſoin. Des Ames
oides & légeres ne tiennent à rien. Une
iſon du dégoût qui ſurvient dans les
ariages, & ſans doute la plus vraiſem-
able de toutes, c'eſt le débordement
s Mœurs de ce ſiecle, où le grand air
t d'être vicieux ſans pudeur; où les
oux, de part & d'autre, également
orrompus, ne cherchent pas même à ſe
éguiſer mutuellement leurs travers &
urs vices; où, malgré leurs engage-
ens, les cœurs s'échangent & ſe per-
ent chacun à leur gré; où les hommes ne
eſtiment plus déshonorés par les foi-
leſſes des femmes, ni les femmes par
es intrigues qu'elles appellent des arran-
emens.

Peu s'en faut que l'union, qui eſt ſi

rare dans les Mariages, ne le ſoit autant dans les familles. On ſe trompe, à mon avis, quand on croit que le ſang doit y former une convenance d'affections, une conformité d'humeur, une ſecrete ſympathie. L'expérience nous fait connoître que l'amour des peres pour leurs enfans, & des enfans pour leurs peres, ne vient, dans les premiers, que du plaiſir de voir, en quelque ſorte, reproduire & prolonger leur être, & d'en dérober une partie à la mort; & que, dans les ſeconds, ce n'eſt qu'un ſentiment de reconnoiſſance pour ceux à qui ils ſont redevables de la vie, ou plutôt, l'effet de la conſtitution primitive d'une ame, dirigée par l'éducation à recevoir avec tendreſſe des attentions & des careſſes prodiguées avec bonté. Le ſang ne fait ſurement aucun lien dans les familles, & il ne peut empêcher la diſcorde de s'y introduire. On n'y éprouve que trop ſouvent l'averſion & l'inimitié qui devroient en être bannies: elles y ſont même d'ordinaire beaucoup plus fortes qu'entre les perſonnes que le ſang n'a point unies.

Il eſt néanmoins des peres que la vue de leurs enfans contriſte au lieu de les flatter: ils les regardent comme des ſucceſſeurs à qui ils doivent bientôt abandonner leurs

biens

ens & leurs places, & qui ne cessent
les pousser devant eux jusqu'à ce qu'ils
aient vu disparoître. Disons aussi qu'il
des enfans impatiens de survivre à
urs peres, & qui, dans ce dessein,
udroient pouvoir hâter la fin de leurs
urs. Ces tristes sentimens ne marquent
s dans le sang autant de pouvoir que
elques personnes se l'imaginent; & si
qu'elles pensent étoit vrai, il n'est
int d'enfans qui ne dussent avoir les
êmes mœurs, les mêmes inclinations que
ux dont ils ont reçu la naissance. Rien
pendant n'est quelquefois, & presque
ujours, si différent que des freres; il
en faut pas d'autre preuve que l'aver-
n qu'ils ont les uns pour les autres,
sque, dévorés d'une secrete envie, ils
disputent avec chaleur les avantages
la fortune, & souvent ceux dont la
ture les a inégalement partagés.

Je rappelle à ma mémoire ces Assem-
ées générales d'une Nation, où l'on se
nne mutuellement le nom de Freres,
où regne en effet la plus parfaite éga-
é: on diroit chacun de ses Membres
cupé du bonheur & de la gloire de la
trie; ils paroissent tous animés du
ême esprit. Qu'y voit-on cependant?
ntérêt particulier y fait perdre l'atta-

chement au bien public ; les factions s'y répandent, la fureur s'y mêle, & le sang du Citoyen risque souvent d'y être versé par le Concitoyen même.

Par-tout où les hommes s'assemblent, la discorde les suit & s'assied au milieu d'eux. On la rencontre, plus ou moins voilée, jusque dans ces compagnies du grand monde, que forment le désœuvrement & l'ennui, & où l'on se pique de plus d'honnêteté, de complaisance & de politesse. Je n'ignore point que le bon sens y respire à peine, que des riens en font l'ame, & que rien ne ressemble mieux aux feuilles de l'antre de la Sibylle, abandonnées au gré des vents, que les bagatelles du jour dont on s'y occupe, & qui sont oubliées le lendemain. Je sais que ce qu'on y distingue le plus, c'est le ramage étincelant d'une espece d'Êtres frivoles, qui ne seroient plus rien s'ils cessoient d'être étourdis & volages. Ces Sociétés ne laissent pas de paroître le centre de l'urbanité & du savoir-vivre; mais peut-on se persuader que la désunion n'y regne pas aussi? Les sentimens qu'on y étale sont-ils toujours ce qu'ils devroient être, la voix de la Nature, l'expression & le langage du cœur? L'orgueil n'y perce-t-il jamais à travers les

graces les plus ſimples & l'accueil le plus prévenant ? La médiſance n'y trouve-t-elle jamais d'accès ? & les haines, les ruptures, les diviſions ne ſont-elles pas une ſuite inévitable & de la médiſance qui prétend ravir l'honneur, & de l'orgueil qui veut ſurpaſſer le mérite ?

Il eſt vrai que, dans ces cercles, qu'on eſtime ſi épurés de tout vice, on trouve l'occaſion de contracter des amitiés ſouvent auſſi utiles qu'honorables ; mais ces amitiés tiennent du terroir où elles ſe forment. Elles ne ſont qu'un commerce d'intérêt & d'amour-propre, un échange de plaiſirs, & non de ſentimens. Auſſi n'exigent-elles qu'un dehors de complaiſance, & l'art d'approuver dans les autres l'indécence des Mœurs, & de ne leur offrir qu'une vertu ſouple & traitable.

Dans des Sociétés où les femmes donnent le ton, & veulent régner avec empire, il eſt bien plus aiſé de concevoir de l'amour que de l'amitié. Croyons-en l'expérience de tant de ſiecles ; l'amour, dont on a toujours vainement eſſayé de faire une vertu, n'eſt qu'un foible, un délire, une fievre de la raiſon, une paſſion, & de toutes les paſſions celle qui cauſe plus de ravages dans la Société.

Pénétrons dans ces asiles sacrés, où les gens du monde s'imaginent qu'à l'abri des traverses, des embarras & des sollicitudes de la vie, on doit jouir d'une tranquille paix. Il est vrai qu'on ne devroit y être occupé que d'un seul objet, la promesse & l'espérance d'un bonheur éternel. Mais qu'y voit-on d'ordinaire? Des hommes condamnés, comme tous les autres, à payer le tribut à l'Humanité par des défauts & des foiblesses, dont l'imagination n'est pas moins vive, pour ne se promener qu'à l'ombre & loin des objets; dont le cœur s'ouvre difficilement à l'amitié, & très-aisément à la jalousie, à la censure, à la haine.... N'entrons pas dans un plus grand détail d'un Corps dont l'ensemble mérite des égards. Le fond des mers ne laisse pas d'être calme & tranquille, quoique les vents qui en soulevent les flots, semblent les bouleverser jusque dans leurs abymes.

A considérer les hommes en général, doit-on être surpris qu'aucun d'eux, n'étant d'accord avec lui-même, à cause de la variation de ses goûts, de l'inconstance de son humeur, de l'instabilité de ses pensées, & tous ensemble formant des caracteres différens, les Sociétés ne soient point montées au ton du sentiment

& de la raison ; réglées par l'amitié, soutenues par la confiance ; & qu'au contraire, toujours sujettes aux prétentions, aux rivalités, à la méfiance, aux feux des plus violentes passions, elles ressemblent à ces météores, qui, poussés au hasard dans le vague des airs, sont toujours prêts à s'enflammer au moindre vent qui les agite.

L'homme est pourtant de sa nature le seul animal sociable. Ne le fût-il point par instinct, ses besoins le forceroient de l'être. Livré à lui seul, il seroit à la vérité sans concurrent, mais sans secours ; & tout l'Univers seroit perdu pour lui, parce qu'il ne peut en jouir qu'en communauté avec le reste des hommes, & par une espece de traité qui le met à l'abri de la loi du plus fort, ou, ce qui est quelquefois le même, de celle du plus adroit. L'ame ne peut vivre, si elle n'est continuellement agitée ; il lui faut d'autres ames qui l'ébranlent, l'agitent, l'amusent, la dissipent. Seule, vis-à-vis de ses propres idées, elle s'attriste, elle se relâche, elle s'obscurcit, elle ne sait point si elle ne rêve pas plus qu'elle ne pense.

Il est certain que des besoins réciproques ont formé les Sociétés, & que rien

n'en détruit tant l'agrément & les avantages, que le penchant de nos cœurs le plus odieux, l'amour-propre qui veut tout attirer à lui, & ne rien céder de tout ce qu'il croit pouvoir le flatter ou le satisfaire.

Je ne connois qu'une sorte de gens qui rendent les Sociétés aimables; ce sont ces hommes vertueux, dont l'humeur est douce, le cœur bienfaisant; dont la bouche exprime la franchise, & une physionomie sans art le sentiment & la candeur: qui, severes sans misanthropie, complaisans sans bassesse, vifs sans emportement, cherchent moins à briller par leur esprit, qu'à développer dans les autres, comme par un souffle léger, celui qu'ils y soupçonnent caché dans de foibles étincelles; qui ne louent ni ne blâment jamais par prévention ou par caprice; qui ne parlent point par la seule envie de parler; qui ornent de toutes les graces de la modestie les avis que leur arrache la confiance ou l'équité; qui, d'un ton tranquille & sans prétention, répriment le babil dangereux de ces prétendus Beaux-Esprits, prôneurs effrénés du vice, dont l'effronterie fait rougir jusqu'aux graces mêmes qui accompagnent leurs discours; & qui enfin ne supportent les Méchans

que dans l'espérance de les rendre meilleurs. Leur haute vertu les rend inaccessibles à la contagion : ainsi le Soleil éclaire un marais impur, sans souiller ses rayons. Souvent leur exemple suffit pour arrêter la perversion des Mœurs.

CHAPITRE XL.

Ceux qui se livrent à la fougue de leurs desirs sont de vraies pestes dans un Etat ; & le bonheur qu'ils poursuivent en vain, n'est que pour le Sage qui sait modérer & rectifier ses goûts.

LE desir est un mouvement de l'ame, qui l'occupe, la remue, l'échauffe, l'anime ; qui montre sa grandeur ou sa petitesse, & fait son bonheur ou son malheur, selon la nature des choses qu'elle ambitionne, ou selon le bon ou le mauvais succès qu'elle éprouve en les recherchant.

Comme il ne nous est pas possible de vivre sans desirs, il ne nous reste qu'à les régler ; &, pour cela, d'en connoître la source, pour étouffer, dès leur naissance, tous ceux qui pourroient nuire à notre bonheur.

Il est des desirs qui viennent de nos penchans naturels, & qui different dans

chaque homme ſelon la différence des penchans qui ſont nés avec eux. Il en eſt qui viennent des ſentimens, ou pour mieux dire, des paſſions du cœur. Ceux-ci, ſuſcités d'ordinaire par les circonſtances de l'âge, des lieux, des affaires, varient & ne durent qu'un temps; tandis que les premiers, fondés dans le caractere particulier de chaque homme, ſubſiſtent d'ordinaire autant que le caractere, qui ne change preſque jamais. Il eſt enfin des deſirs plus communs, plus ordinaires, dans leſquels on reconnoît plus de ſaillies que de ſuite, quelquefois plus de chimeres que de vues. Ces deſirs viennent de l'eſprit, qui, ne pouvant ignorer l'eſtime qu'on fait des talens, veut s'attribuer ceux qu'il n'a pas.

De tous les deſirs, les plus dangereux ſont ceux que forment en nous les penchans naturels qui nous dominent. Combien n'eſt pas funeſte le deſir des richeſſes dans un Avare! Combien la paſſion des plaiſirs dans le Voluptueux! Combien le deſir des honneurs dans une ame ambitieuſe. Le premier eſt-il à l'abri d'aucune ſorte d'injuſtice, dès qu'il y apperçoit un moyen de s'enrichir? Quelle eſt la concuſſion qui l'étonne? quelle eſt la voix ſi touchante du Malheureux qu'il fait, qui

pourra l'attendrir ? L'avare mine les fortunes des autres, pour les engloutir ; &, presque aussi à plaindre que ceux qu'il appauvrit, il profite aussi peu des ruines qu'il fait, qu'un immense souterrain de celles qui s'y précipitent.

Le Voluptueux n'est pas moins funeste à la Société. Je parle ici de ces hommes si communs à présent, qui, n'ayant nuls principes, vicieux par air & débauchés par oisiveté, ne trouvent plus que du dégoût dans l'habitude au plaisir, & ne peuvent corriger ce dégoût que par des excès qui deviennent des besoins d'autres excès plus grands encore. Je dis que ces sortes de gens sont, dans l'Humanité, d'aussi grands fléaux que les Avares par leurs rapines. Ce sont eux qui pervertissent les Mœurs & détruisent les Etats par des préjugés pires que les Vices qu'ils y répandent. C'est à eux qu'on doit cette Philosophie licencieuse, qui, voulant paroître avoir la raison pour appui, est comme un lierre qui s'y attache & l'étouffe en l'embrassant : c'est à eux qu'on doit cette politesse de manege, qui, trop connue aujourd'hui, semble avertir de se méfier d'elle : c'est à eux qu'on doit ce goût de luxe, qui n'a déja presque plus de bornes que l'impuissance de

croître ; cet esprit de frivolité qui essaie tout, & ne s'attache à rien ; qui ne fait que voltiger sur la superficie des objets, qui met de l'importance aux petites choses, & traite sans attention les plus essentielles ; qui n'aime que ce qui l'amuse, & qui n'aime plus rien dès qu'il en jouit : c'est à eux enfin que l'on doit ce rétrécissement, cette petitesse, cet avilissement des ames d'à présent, qui, accablées du poids de leur existence, se fuient, s'évitent, s'éloignent d'elles-mêmes, & n'osent se chercher dans le vide des jours qu'elles perdent.

Ce que je dis des desirs du Voluptueux & de l'Avare, on peut le dire également des desirs de l'Ambitieux. Que de feintes, que de trahisons, que d'injustices celui-ci n'emploie-t-il pas pour parvenir? Trouve-t-il sur ses pas des concurrens, il les écarte ; des protégés, il en médit ; des parens même, il les écrase ? Plus il se sent de défauts, plus il est ingénieux à relever ceux de ses Emules. Il voit devant lui une foule d'Heureux sans talens, il croit pouvoir s'avancer, comme eux, sans mérite. Il s'avance en effet ; mais dans les postes qu'il obtient, porte-t-il une ame noble, un cœur sage, un esprit éclairé ? Il n'a voulu qu'attirer sur lui les

regards des autres hommes ; & , dans le temps qu'il devroit être l'œil ou le bras du Souverain, il ne ſait que ſe donner en ſpectacle, & faire un orgueilleux étalage du pouvoir & de l'indépendance dont il jouit. Cependant l'Etat chancelle, il dépérit ; & ses malheurs, dont un Peuple étonné cherche vainement la cauſe, viennent uniquement de la folle ambition d'un homme.

Combien d'autres penchans naturels pourrois-je rappeler, qui enfantent des deſirs auſſi préjudiciables à l'Humanité Mais autant qu'il eſt dangereux de ſuivre ces émotions qui nous entraînent, autant ſeroit-il avantageux de ne s'y pas livrer. Il n'en eſt point qui n'obéiſſent dans les commencemens, mais les plus foibles commandent dans la ſuite ; auſſi ſont-elles plus aiſées à vaincre dans leur naiſſance, qu'à contenter dans leurs moindres progrès. Jamais deſir ne fut pleinement accompli ; l'un eſt toujours le germe d'un autre. Un nouveau deſir remplace dans l'inſtant celui qui s'éteint, & ne s'éteint lui-même à ſon tour que pour faire place à mille autres, qui, à force d'agiter notre ame, épuiſent ſes forces, & après l'avoir pouſſée d'écueils en écueils, la ramenent, ſans plaiſir & ſans ſuccès, au

même point d'inquiétude & d'ennui d'où elle étoit partie.

Que j'estime heureux ces naturels doux & paisibles, qui, éclairés d'ailleurs par la réflexion & les connoissances, n'ont que des desirs conformes à la Raison ! Loin d'écouter les prétentions de l'orgueil, les suggestions de l'envie, les cajoleries de la volupté, ils ne sentent que le besoin le plus vif de l'ame : celui de la vertu. Ils éprouvent tous les jours que rien ne manque au bien-être physique de l'homme ; mais ils savent aussi que si l'homme extérieur est déjà pourvu, & n'a plus rien à desirer des commodités qui lui sont propres, il n'en est pas de même de l'homme intérieur, à l'égard des vertus & des sentimens qui lui sont nécessaires. Depuis le temps qu'on travaille à l'ébaucher, on n'a fait encore qu'appercevoir ses travers, ses égaremens, ses foiblesses ; &, pour le savoir malheureux, l'a-t-on rendu plus sage ? Quelles lumieres nous ont donc laissé les Platon, les Socrate, les Zénon, les Epictete ? Quoique l'ancienne Philosophie eût, pour se mouvoir, une sphere plus libre & plus vaste, & que son activité fût moins contrainte qu'elle ne le seroit aujourd'hui sous le joug d'une

Religion qui borne ſes vues en les éclairant, elle n'a jeté néanmoins ſur les devoirs de l'homme qu'une lumiere fauſſe; & elle a cru pouvoir ſoumettre à l'exactitude du raiſonnement les ſaillies d'une ame noble & généreuſe, qui, du fond de ſa miſere, ne laiſſe pas de ſentir ſa force & ſa dignité.

Les Savans de nos jours s'eſtiment plus éclairés, & s'imaginent que le Créateur, en les mettant au monde, a dit une ſeconde fois à toute la Nature : *Que la lumiere ſe faſſe.* Mais ces Génies hardis qui oſent méditer ſur le ſyſtême du meilleur des Mondes, qui ſe plaiſent à s'enfoncer dans les profondeurs de la Géométrie, & à meſurer dans la vaſte étendue des Cieux les grandeurs les plus éloignées, ont-ils ſu démêler dans l'ame ce mélange bizarre de grandeur & de petiteſſe qui l'éleve & l'abaiſſe tour-à-tour? Et, plus touchés des germes d'honnêteté que la Nature y a ſemés, que de ceux que le vice y a fait croître, ont-ils étouffé ceux-ci & fécondé les autres? Je le répete donc avec plaiſir : Heureux ces caracteres modérés & tranquilles, qui, jugeant de tout ſans paſſion, ne vont point chercher leur bonheur hors d'eux-mêmes, &, maîtres de leurs deſirs, ſavent ſe rendre

contens à peu de frais ! Tout ce qu'ils ont à craindre, c'eſt que n'ayant que des deſirs honnêtes, ils n'en ſuppoſent de pareils dans tous les hommes, & ne ſe prêtent quelquefois à des deſirs injuſtes, dont ils ne peuvent prévoir les effets. Sujets par trop de confiance à des préventions, ils peuvent devenir coupables, ſans être criminels : il n'eſt qu'une longue expérience qui puiſſe les endurcir aux paſſions des Méchans ; &, ſans leur rien ôter de leur innocente ſenſibilité, leur apprendre à ne rechercher leur bonheur que dans les attraits de la Vertu qu'ils aiment.

Il n'eſt preſque point d'homme qui ne ſoit content de lui-même ; mais par un événement des plus ſinguliers, il n'en eſt preſque point auſſi qui ſoit content de ſon état & de ſa fortune. Dans le bonheur le plus parfait on en cherche toujours un autre ; & l'eſpérance de ce bonheur, toute incertaine qu'elle eſt, rend moins ſenſible, & corrompt même tout celui que l'on poſſede : ainſi une idée, qui n'eſt rien, anéantit un bien réel, & nous en prive autant que s'il n'exiſtoit non plus que celui où l'on aſpire.

Comme il y a dans pluſieurs Sciences une chimere où les plus habiles veulent

parvenir, il en eſt une auſſi dans toutes les conditions de la vie. Quelle eſt donc cette chimere ? Je l'ai déjà dit : c'eſt ordinairement ce qui plaît, preſque jamais ce qui eſt le plus utile. Tout ce que la Nature exige eſt aiſé ; il ne s'agit que de régler ſes deſirs ſur ſes beſoins & ſes facultés. Quiconque veut forcer la Nature, l'irrite & doit ſouffrir néceſſairement de la gêne où il la met. On ne la tourmente point impunément ; ce n'eſt que dans la proportion de nos vues & de nos projets avec les ſiens, que nous pouvons vivre tranquilles. Le grand art eſt de ne rien prétendre au-delà de ce qu'elle ſouhaite, & de nous repoſer ſur elle de tout ce qu'il nous faut. Alors on ne veut que ce que l'on peut, & l'on fait conſéquemment tout ce qui plaît. Ingrats & aveugles que nous ſommes ! nous accuſons la Nature de tout ce qui nous donne de l'inquiétude & du chagrin ; & nous ne voyons point que nos chagrins & nos inquiétudes ne viennent que de ce que nous refuſons de l'écouter !

Si chaque mortel ſavoit reſter à ſa place, il n'en eſt point qui ne fût heureux ; mais perſonne n'eſt content de celle qui lui eſt échue en partage, & pour laquelle il avoit reçu tous les talens qui

devoient y être assortis. On s'en suppose que l'on n'a pas, & par cela même on se croit destiné à un rang plus élevé que celui que l'on occupe : de là le malheur général de l'Humanité. Une partie contriste l'autre par le mérite qui l'éleve & la distingue, & l'autre maltraite le mérite qui l'offusque & l'avilit. Les uns souffrent à cause des vertus ou des talens qu'ils ont ; les autres se font un supplice des talens ou des vertus qui leur manquent : ainsi la moitié du genre-humain fait le tourment de l'autre, parce que l'envie, qui date du commencement du Monde, & qui y regne avec empire, afflige & désole également & les cœurs nobles & vertueux qui l'excitent sans le vouloir, & ces cœurs massifs & rampans qui s'y livrent par un sentiment d'amour-propre, ou, pour mieux dire, par un honteux désespoir de leur foiblesse & de leur impuissance.

Que de desirs retranchés, s'ils venoient tous d'une ame qui sût mesurer, calculer, apprécier ? Souvenons-nous, du moins, que leur effet ordinaire est de nourrir notre foiblesse, de troubler notre entendement, de faire naître successivement dans notre cœur mille sentimens différens ; &, à force de nous

tourmenter plus qu'ils ne nous occupent, de rendre notre ame toujours mobile & flottante, & toujours incapable d'avoir des Mœurs conſtantes & ſolides.

Les deſirs tiennent ſi fort à notre être, qu'ils préviennent la Raiſon. Il n'en eſt point qui ne nous flattent, il en eſt peu qui ne nous trompent. La plupart de nos deſirs ſont ou trop aveugles, ou trop vifs, ou trop ambitieux, ou trop imprudens, ou trop frivoles.

Aveugles, ils recherchent ce qu'ils ne nous donnent pas le temps de connoître, ſouvent même ce qu'il nous importe le plus d'éviter : trop vifs, ils veulent que nous forcions les obſtacles, au lieu de les lever : trop ambitieux, ils voudroient tout embraſſer & tout envahir : trop imprudens, il eſt rare qu'ils prennent les vrais moyens de nous ſatisfaire : trop frivoles enfin, ils ſe propoſent moins ce qui intéreſſe que ce qui plaît, ce que la raiſon preſcrit que ce que les paſſions ou les préjugés demandent. Faut-il donc s'étonner qu'ils nous procurent moins de plaiſirs que de ſoucis & de peines, & que preſque toujours, contre les intentions de la Nature, ils ſoient plutôt pour nous un levain de maladie qu'un germe de ſanté?

Heureux le mortel qui, craignant de s'égarer avec eux, les réprime, les retient; les regle du moins, & les modere!

Rien, dira-t-on, ne doit moins alarmer, rien n'eſt plus innocent & d'une ſuite moins dangereuſe, que le deſir de voir la Poſtérité occupée de nos actions, de nos vertus, de tous les ſentimens qui nous auront diſtingués pendant la vie. C'eſt cette paſſion, la plus heureuſe & la moins mal-faiſante de toutes, qui, pouvant nous arracher à toutes les autres, nous fait faire ſouvent des prodiges au-deſſus de l'Humanité. Nous vivons ici-bas de deux ſortes de vies: l'une nous eſt commune avec les animaux; elle n'eſt qu'une ſimple végétation, elle recommence chaque jour, elle nous fait durer quelques années, nous la conſervons ſans mérite, & nous devrions avoir auſſi peu de regret à la perdre. Il eſt une autre vie plus eſſentielle à l'homme; c'eſt celle qui le fait paroître avec éclat ſur la ſcene du Monde, ou qui l'y rend du moins agréable par une humeur douce & bienfaiſante, par une probité ſcrupuleuſe, par une application conſtante à tous les devoirs de la Société. Cet homme vit dans l'eſtime des autres; & cette vie, qu'anime

& que soutient l'approbation des ames sensibles au mérite, & que tout homme éclairé desire durant sa vie, pourquoi ne desirerions-nous pas d'en jouir après notre mort? Elle n'est pas faite pour s'éteindre, elle fait honneur à l'Humanité; c'est un dépôt qu'un de ses Membres lui confie, & qui doit servir d'exemple à tous. Que ne peut point la noble espérance de jouir encore après sa mort de l'estime qu'on a droit de recueillir de ses vertus? C'est par l'espérance que nous vivons ici-bas; & cette espérance porte toujours sur l'avenir. Il est vrai que trop souvent cet avenir nous trompe; mais, de toutes les espérances, en est-il de plus sûre que celle d'un homme qui, toujours estimé durant sa vie, se flatte de ne pas cesser de l'être après sa mort? Du moins cette espérance est-elle la source des plus grandes actions; du moins est-elle une ressource à tous les dégoûts de la vie. Et c'est précisément à quoi sont sujets ceux d'entre les Mortels qui se distinguent le plus par des actions héroïques. Il n'est que leurs semblables qui leur payent sans regret le tribut d'estime qui leur est dû, & qui, sûrs d'eux-mêmes, osent louer des hommes vertueux. Mais qui ne seroit étonné du nombre de ceux qui s'efforcent

d'abaisser le mérite, & qui ne peuvent souffrir de se voir humiliés par son éclat? De là ces soupçons, ces calomnies, ces jugemens injustes qui déconcerteroient les ames les plus fortes, si elles ne savoient qu'on estime forcément ceux contre qui on déclame. Nouvelle raison encore d'aspirer à une réputation à venir, que ne pourront affoiblir ni corrompre ces Êtres oisifs & mal-faisans. C'est la mort qui met le sceau à la réputation, & qui la rend comme un monument d'airain, que l'envie ni le temps ne peuvent plus détruire. Aussi ceux-là doivent-ils desirer cette réputation, dont les vertus, chargées malicieusement d'une teinte étrangere, n'ont pu briller dans tout leur riche appareil; & ceux-là sur-tout qui, par des traits d'une expression vive & lumineuse, peuvent encore éclairer & embellir l'Univers. Aux uns l'immortalité devient un dédommagement, aux autres elle est une récompense : mais, d'une façon ou d'une autre, elle tourne à l'avantage de l'Humanité, qui profite de leurs vertus & se sent portée à les imiter, en les voyant surnager si glorieusement sur l'abyme des âges.

J'en ai peut-être trop dit sur le desir d'immortaliser son nom. Tout chancelle,

t finit, tout se perd dans les espaces
nis de l'Eternité ; & un homme, un
ple atome, se flattera de porter son
n jusqu'aux dernieres extrémités d'un
ıps qui ne doit point avoir de bornes!
que la Raison doit nous apprendre,
'oici : c'est de nous rendre, durant la
rte durée de nos jours, aussi parfaits
nous le pouvons être. Si l'espoir
ıe heureuse immortalité de notre nom
t nous conduire à cette perfection, à
onne heure : recherchons la gloire de
s survivre ; mais ne l'estimons qu'au-
: qu'elle peut nous soutenir dans la
tique de la vertu.
l est une immortalité plus sûre & plus
rable ; c'est celle que la Religion pro-
à tout Héros Chrétien, qui, vain-
ur de ses passions & de lui-même, a
jours vécu dans la justice, & a joint
ulte à la Morale ; union si rare de nos
rs, où le Culte seul fait des Supersti-
x, où la Morale seule fait des Impies.
sons donc à rendre notre nom glo-
x dans la bienheureuse & éternelle
ıortalité, & jouissons de cet avant-
t certain, au lieu de nous repaître
ı bonheur imaginaire.

CHAPITRE XLI.

Les passions ont des effets analogues aux diverses causes qui les produisent; & elles nous sont utiles ou nuisibles, suivant que nous leur commandons ou qu'elles nous font la loi.

Il est une passion en chacun de nous, toujours aisée à démêler; c'est celle qui régit & maîtrise toutes les autres, qui les fait agir ou les remplace, qui les réchauffe ou les éteint. Elle n'attend d'ordre que d'elle-même, ne connoît d'autres goûts que les siens, n'approuve que ses idées: elle est l'ame de nos actions, le principe de nos Mœurs: elle gouverne notre raison, elle nous tient lieu de génie; &, malheureusement encore, elle ne change ni ne vieillit, & rend trop sensible au dehors ce qu'elle opere au-dedans de nos ames. Aussi cette passion privilégiée & favorite est la forme distinctive des caracteres: elle est à leur égard ce que les traits sont au visage: c'est la physionomie des cœurs.

Ce seroit peut-être encore une espece de bonheur que cette passion donnât l'exclusion à toutes les autres, & qu'elle

ût à leur égard comme un lierre qui les étouffât en les embrassant ; elle en seroit moins vive & moins forte ; & sous un maître absolu nous ne serions point esclaves d'autres tyrans subalternes, aussi cruels, quelquefois plus despotiques. Mais les passions même les plus opposées croissent & subsistent sur le même terrain. Il n'en est point qui ne puissent servir à la passion dominante, & qui ne la servent aussi fidellement que si elles n'aspiroient pas à lui arracher, chacune à leur tour, la souveraineté qu'elle s'arroge. Ainsi l'Ambitieux devient Avare, pour se ménager les moyens de parvenir ; il se rend jaloux du mérite qui lui fait obstacle ; il hait mortellement ceux qu'il ne peut atteindre, ceux-mêmes qu'il a le bonheur de devancer. Ainsi l'Avare donne quelquefois dans la prodigalité, & le Prodigue se laisse souvent déshonorer par une sordide avarice.

Il semble qu'on pourroit réduire les passions à trois classes ; celles que l'esprit conçoit, celles que le cœur enfante, celles que la raison approuve & soutient : je ne dis pas qu'elles ne viennent toutes en même temps de ces trois sources ; mais il en est qui tiennent plus de l'une que des autres, & c'est ce qui me donne

lieu de les diſtinguer par celle d'où chacune découle plus particuliérement.

Les paſſions de l'eſprit ſont préſomptueuſes & confiantes comme lui : les autres ne ſe développent ordinairement que par des progrès lents & inſenſibles ; on en voit les ſemences germer & mûrir : celles-ci naiſſent en un moment ; ce ſont des étincelles qu'on n'a pas plutôt apperçues, qu'elles ont cauſé un incendie. Les deſſeins les plus mal conçus leur paroiſſent raiſonnables : elles changent les apparences en certitudes, rapprochent les objets les plus éloignés, s'en créent de nouveaux, ſaiſiſſent tout avec force, n'ont ni frein ni repos ; elles ſe combattent, ſe croiſent, ſe détruiſent ; elles s'éteignent aiſément, ſe rallument de même ; elles ont plus de ſaillies que de ſuite, & ſont d'ordinaire plus aiſées à ſurmonter qu'à prévenir.

Celles du cœur ont plus de conſiſtance & de force, &, ſi j'oſois le dire, plus de ſang & de nerfs. Ce ſont elles proprement qui font & défont tout ici-bas. Si les Rois peuvent ébranler la Terre, les paſſions dont je parle ſont plus ſouveraines qu'eux ; elles les ſubjuguent & les maîtriſent auſſi aiſément que le plus vil des Mortels. De toutes les paſſions de cette

cette classe, la plus séduisante, la plus impérieuse, souvent la plus durable, c'est l'amour. Il n'est pas étonnant néanmoins de voir l'aversion la plus décidée succéder à la plus vive tendresse. Les passions se tiennent toutes par la main, & les plus opposées se touchent. On peut passer aussi aisément de l'amour à la haine, que de la haine à l'amour.

Il est inutile de dire que la haine est aussi une passion du cœur, & celle qui s'y déploie & s'y fortifie le plus, dès qu'elle s'y est fait un passage. Et, si c'est la rivalité qui l'y a introduite, il n'est plus guere possible de l'en arracher. Celle-ci marque cependant plus de motifs d'estime, que l'aveu le plus ingénu d'un mérite approuvé. Il n'est presque point de haines qui ne soient injustes. On diroit que la plupart des hommes craignent toujours de manquer d'ennemis. Les uns ne doivent les leurs qu'à leurs défauts, & ne haïssent que parce qu'on a sujet de les haïr. Les autres, naturellement soupçonneux, croient appercevoir de sinistres desseins dans les actions même les plus indifférentes. Il suffit à quelques-uns, pour concevoir de l'inimitié, qu'on ne suive pas des conseils qu'ils ont donnés, ou qu'on prétende leur en faire exécuter.

qu'ils ne veulent point ſuivre. Il en eſt qui, s'imaginant rencontrer par-tout des ingrats, tirent des ſujets d'inimitié & des biens qu'ils ont faits, & de ceux même qu'ils n'ont pas faits, & qu'ils auroient eu regret de faire. Peut-être y en a-t-il dont la malignité, forcée d'admirer des talens ou des vertus, ne prend le parti de les haïr, que pour ſe décharger d'un hommage dont elle n'eſt jalouſe que parce qu'elle ne peut point le mériter. Mais, quand les animoſités ſeroient mieux fondées qu'elles ne le ſont d'ordinaire, il n'en eſt point qui ne ſoient toujours un grand fardeau à ſoutenir : c'eſt uniquement punir ſur ſoi les fautes d'autrui. Heureux ceux qui ne ſe vengent qu'en pardonnant, & qui, toujours prêts à oublier les torts qu'on oſe avoir avec eux, ont toujours attention à n'en avoir avec perſonne.

Les paſſions qui s'autoriſent de la raiſon, l'ont déjà ſéduite, & il ne reſte plus de moyen de les contenir, s'il n'en ſurvient d'autres qui les répriment. Il eſt mal-aiſé de reconnoître ces paſſions ; elles n'ont point cet air d'ivreſſe, ni ces fougueux accès qui dévoilent celles de l'eſprit & du cœur ; elles prennent le maſque du devoir & en affectent la tranquille aſſurance ;

elles ſemblent ne rien craindre qui puiſſe les troubler : ce ſont, à proprement parler, des paſſions ſtoïques ; mais elles n'en ſont que plus dangereuſes & plus difficiles à ſubjuguer. C'eſt par elles que l'Avare ſe dit qu'il eſt bon d'être riche ; l'Ambitieux, qu'il eſt honorable de parvenir ; le Voluptueux, qu'il eſt utile, néceſſaire même, d'adoucir par les plaiſirs les amertumes de la vie. C'eſt par elles que l'Envieux ſe flatte de n'avoir qu'une noble émulation ; l'Orgueilleux, de n'aimer la gloire que comme un aiguillon puiſſant qui l'anime aux plus hautes vertus ; le Médiſant, de n'avoir d'autres deſſeins que d'inſpirer l'horreur des vices ; le Vindicatif, de ne pourſuivre ſon Ennemi que pour le punir & le rendre plus ſage. Ainſi la plupart de nos paſſions deviennent pour nous des regles de conduite, & peu s'en faut que nous ne les eſtimions des vertus.

Il n'eſt cependant pas poſſible à l'homme de vivre ſans paſſions : elles ſont de ſon être, & y tiennent plus intimement que les vertus ; c'eſt la Nature qui les donne, & la Nature ne fait rien en vain. Un homme ſans paſſions ne ſeroit tout au plus qu'un automate ; encore un automate a-t-il en lui des reſſorts qui le font

mouvoir. Il y a long-temps qu'on l'a dit: les passions sont à nos ames ce que les vents sont à un vaisseau qui vogue en pleine mer. Nous ne saurions agir, si elles ne nous poussent ; & elles ne le font diversement que selon le plus ou le moins d'adresse & d'attention que nous avons à user des secours qu'elles nous offrent, ou si l'on veut, suivant la diversité de nos caracteres ; ainsi que les vents ne servent que selon la construction & la forme, la pesanteur ou la légéreté des vaisseaux, & l'habileté du Pilote.

Il y a des hommes qui ont plus de passions, d'autres qui en ont moins ; lesquels pense-t-on les plus heureux ? A mon avis, ce sont ceux qui en ont le plus. Peut-être croira-t-on ce sentiment un paradoxe : il est cependant moins étrange qu'il ne le paroît. Quand un penchant à la vertu se joint à d'autres penchans qui lui ressemblent, ou qui, du moins, ne le contrarient point, peut-on disconvenir qu'il n'ait plus de chaleur & de force ? Mais, dira-t-on, si quelque penchant déréglé s'allie aussi à d'autres qui lui soient analogues, n'en sera-t-il pas également plus vigoureux, plus ardent, plus terrible ? Cela est vrai : mais plus les passions, de quelque nature

qu'elles ſoient, ſont violentes & impétueuſes, moins elles comportent de danger; moins elles ſont difficiles à vaincre: plus leur mouvement eſt rapide, moins il eſt durable. Une ardente paſſion porte ſur trop d'étais différens; il ne faut que l'ébranlement d'un ſeul pour faire crouler tout l'édifice. C'eſt un feu qui d'ordinaire ſe conſume & meurt en pétillant.

Il n'en eſt pas de même des paſſions indolentes, & qui paroiſſent plus éteintes qu'aſſoupies. Il eſt des tempéramens froids, dont on prendroit la tranquillité pour une eſpece de léthargie, & qui, une fois dominés par un vice, ne peuvent preſque plus s'en affranchir. Pour mieux développer ma penſée, rapprochons d'un eſprit actif & bouillant un de ces Êtres inanimés, & ſuppoſons-les tous deux épris d'un même penchant qui les tyranniſe. L'un le ſuit nonchalamment ſans le connoître, ni s'appercevoir des écueils où il ſe laiſſe entraîner. Toujours content de lui-même, il s'eſtime heureux par ſon ſeul repos: ni les conſeils, ni les remontrances ne le touchent. L'autre, vif & plein d'ardeur, ſe livre à ſa paſſion avec tout le feu dont il eſt capable; mais ce même feu qui l'échauffe, l'éclaire. Il a autant de honte de ſon courage que de ſa

foibleſſe ; l'indolent n'a ni foibleſſe ni courage ; il n'a de goût ni pour le vice ni pour la vertu ; il n'avance ni ne recule ; il ne penſe ni ne rêve ; & ce qu'il eſt une fois, il l'eſt pour toujours.

Abſolument parlant, quelque dangereuſes que ſoient les paſſions, elles ne le ſont préciſément que par leur ſéjour obſtiné dans un cœur qui ne veut point s'en défendre. C'eſt nous qui les rendons invincibles, par notre peu d'attention à les étouffer, dans ces premiers momens d'alarmes, où je ne ſais quel preſſentiment nous avertit de les craindre. Nos premieres foibleſſes nous donnent des remords, les ſecondes les ſupportent, les dernieres les mépriſent. Ainſi un nageur timide, qui redoute la fraîcheur de l'eau, l'éprouve un peu ſur les bords, friſſonne, recule, avance, & à force d'émotions & d'eſſais, s'y plonge tout entier, & regrette ſouvent trop tard d'avoir appris à ne la point craindre.



CHAPITRE XLII.

Libre pour le bien & pour le mal, l'Homme, toujours coupable s'il n'embrasse la vertu, peut néanmoins tirer avantage du malheur de s'en être écarté.

L'HOMME apporte en naissant le germe des vices & des vertus, & penche d'abord également vers les uns & les autres. Peut-être la volonté pour le mal est-elle plus forte en nous. La volonté est aveugle ; elle peut méconnoître le bien qu'elle doit aimer, & quelquefois nous rendre criminels par nos vertus mêmes. Ce qui me paroît certain, c'est que nous avons la même disposition pour le bien & pour le mal, & une égale liberté de choisir l'un & l'autre. La raison seule, mûrie par l'âge, aidée de l'éducation, & sur-tout éclairée par la Religion, développe en nous les penchans opposés, & nous en marque les différences.

Effectivement, la Bonté divine, ayant laissé à tous les hommes le choix de se sauver ou de se perdre, auroit-elle pu leur refuser une égale disposition au bien & au mal, & donner indifféremment des

penchans plus ou moins forts pour l'un que pour l'autre ? Cela ſuppoſé, je crois que, quelque diſtance qu'on ait imaginée entre ces choſes, elles ſe rapprochent dans le cœur de l'homme, & qu'avant que la raiſon ſoit éveillée en lui, elles ſont ſemblables au minéral qui contient en même temps de l'or & de la pierre. C'eſt à l'art à travailler ſur cette maſſe informe; & c'eſt auſſi à notre jugement à redreſſer la Nature, & à corriger en nous les défauts de notre premiere conſtitution.

Après les maximes de la Religion, rien n'eſt ſi propre que la ſageſſe & la prudence humaine à nous apprendre à diſtinguer les vices & les vertus. Si les hommes avoient toujours un peu d'attention ſur eux-mêmes, ils ne ſe préſenteroient jamais que ſous un ſeul aſpect. Beaux, ou du moins ſupportables d'un côté, ils ſont ſouvent très-hideux d'un autre. Un homme eſt courageux; mais il eſt en même temps brutal, cruel, féroce: c'eſt un nouvel Achille,

Impiger, iracundus, inexorabilis, acer.

Un autre, dans un état plus paiſible, a acquis de la gloire; mais il ſe rend inſupportable par un excès de hauteur & de

mépris envers ceux qui, courant dans la même lice, n'ont pu atteindre où il a eu le bonheur de parvenir. Tel a de la ſcience; mais il eſt enflé de vanité, il ne peut ſe raſſaſier ni des louanges qu'il mérite, ni de celles qu'une aveugle prévention lui offre, & qu'il ne mérite point. Tel autre a de l'eſprit, mais un cœur bas & digne d'opprobre. Juſque dans les ames les plus parfaites, on voit l'émulation dégénérer en envie, la bonté de cœur en imbécillité, la tranquillité ſe changer en pareſſe, la perſévérance devenir opiniâtreté. Combien d'honnêtes gens qui, ſemblables à certains ouvrages de l'art, n'ont que des beautés de détails, & dont l'enſemble ne ſauroit plaire! Peut-être ne s'apperçoivent-ils pas de leurs imperfections, tant il eſt difficile de les démêler d'avec ce qui fait leur plus grand mérite: peut-être ſe les avouent-ils; mais ils les regardent comme une partie d'eux-mêmes, ou comme le fer qu'il faut laiſſer dans la plaie, de peur que le bleſſé n'expire en l'arrachant.

Il en eſt qui font pis encore; ils dénaturent leurs vertus, ils en corrompent les motifs, ils en perdent tout le mérite. A travers leurs dehors apprêtés & auſteres, on voit percer leur orgueil, on le

ſent, on le touche; ils ſemblent toujours dreſſés ſur un autel, pour y attendre des hommages, comme une récompenſe de la peine qu'ils ſe donnent pour ne pas reſſembler au reſte des hommes.

Nous avons beau faire, aucun de nous ne ſauroit être véritablement parfait. Le vice eſt même néceſſaire en ce monde, pour donner de l'éclat à la vertu : ne faut-il pas des ombres pour rehauſſer le brillant des couleurs? du courage & de la réſiſtance dans un Ennemi, pour rendre une victoire plus brillante & plus flatteuſe? Mais comment la Raiſon pourra-t-elle débrouiller ce mélange bizarre de grandeur & de foibleſſe qui eſt en nous, ces rayons céleſtes qui nous éclairent, & ces ombres fatales qui nous égarent, *Malè junctarum diſcordia ſemina rerum?* La Raiſon eſt ſans contredit le don le plus précieux que nous ait pu faire la Nature : elle eſt l'idée même du bien & du mal; mais en eſt-elle toujours l'expreſſion fidelle? Le vice & la vertu ne perdent-ils jamais rien, ſous ſon pinceau, de leurs couleurs naturelles?

J'avoue qu'il faut un naturel bien pervers, pour ne pas abhorrer le vol, le parjure, l'aſſaſſinat, la perfidie; mais il eſt des crimes, ou ſi l'on veut, des travers

si bien embellis, qu'ils en ſont méconnoiſſables. Il en eſt à qui le plaiſir donne un front ſi riant, un air ſi aimable, qu'on les juge innocens, & qu'il s'en faut peu que la raiſon même ne les approuve; la plupart des foibleſſes ſont aujourd'hui traveſties en force d'eſprit. L'avarice n'eſt plus qu'une ſage économie, l'ambition qu'une bienſéance d'Etat. La fourberie eſt érigée en prudence, la colere en vivacité, la fierté en grandeur d'ame; les mauvais exemples ſont devenus des lois; & l'on s'imagine qu'adopter ce que le bon ſens réprouve, c'eſt ſe mettre au-deſſus des préjugés du vulgaire ignorant! Ainſi, par notre faute, les bons & les mauvais penchans demeurent mêlés & confondus dans nos cœurs; nous ne ſentons que foiblement l'attrait des vertus, & nous donnons aveuglément dans les pieges du vice.

Tel eſt le malheur de l'Humanité que, pour devenir conſtamment vertueux, il ſemble néceſſaire de ne l'avoir pas toujours été. Je ſais qu'on a loué les anciens Scythes d'avoir ignoré les vices, & qu'on a prétendu qu'ils étoient plus ſages avant de les connoître, que ne l'étoient les Grecs, chez qui il étoit peu de vices qui n'euſſent pénétré, & qui les réprimoient

par des Lois séveres. C'étoit le sentiment de Justin, que l'on a vu renouveler depuis peu ; mais ces Peuples, dont Quinte-Curce nous fait aussi un si bel éloge, étoient hommes comme nous, & portoient conséquemment dans leur cœur les mêmes germes de bien & de mal que nous avons reçus de la Nature. Comment donc pouvoient-ils avoir des Mœurs si douces, si réglées ; des fronts qui d'eux-mêmes eussent appris à rougir? La barbarie est-elle un principe de sagesse & de vertu? Et pouvoit-elle produire, dans des hommes isolés, & se connoissant à peine entre eux, ce que l'Atticisme le plus épuré ne pouvoit offrir en même temps dans la Nation de l'Univers la plus civilisée?

Je n'ai jamais douté qu'il n'y eût, dans l'Histoire, des Romans qui la déshonorent : je veux pourtant bien croire que les Scythes dont il s'agit, eussent autant de droiture & de bonne foi qu'on leur en suppose : il est naturel que, dans un Peuple pauvre & tout nu, la vérité soit aussi toute nue : qu'a-t-on à ménager & à feindre, dès que, dans l'excès de la misere, on n'a pas la sottise de craindre de devenir plus pauvre & plus malheureux? Mais la candeur, la hardiesse, la fermeté

ne font pas tout le mérite de l'homme. Que ne nous rapportoit-on, en même temps, les vices affreux de ces Sauvages, leurs débauches, leurs infamies, leurs cruautés?

C'est à quoi n'a pas voulu réfléchir ce Bel-Esprit du siecle, qui s'est montré si épris de leurs façons d'agir & de vivre, & qui leur a prêté tant de sagesse & de vertus. Semblable à un Peintre qui, ayant à représenter dans une perspective champêtre la Nature renaissante à l'entrée d'un beau jour, ne s'appliqueroit qu'à peindre un horizon, des brouillards & des vapeurs; cet homme a dédaigné, dans presque tous ses tableaux, les sites avantageux à l'Europe policée, pour ne nous présenter que ses rêves & les fantômes de son imagination. Si jamais, à la maniere des Sauvages, il s'avisoit de transporter sa tente parmi les leurs, croiroit-il pouvoir, aussi impunément que dans le sein de nos Villes, prendre ce ton impérieux & tranchant dont il a frondé nos Arts, nos Sciences, notre Religion même? Nous lui avons rendu des éloges pour des insultes: qu'auroit-il à attendre de ces Barbares, de ces masses de boue, presque toujours détrempées de sang, & se faisant un trophée des

chevelures de leurs ſemblables plus ſouvent que de celles de leurs Ennemis?

Pardonnez, Cléante, ce trait de vivacité contre un génie plus redoutable qu'on ne croit, qui, n'étant parmi nous que ſous la garde des Muſes, les inſulte; qui, pour éteindre les doutes, augmente les incertitudes; pour détruire les préjugés, déracine les vertus; pour inſtruire l'Humanité, l'avilit & la dégrade; qui, dans le ſein de la plus humble médiocrité, oſant craindre la tyrannie, veut qu'on réduiſe les rangs, les dignités, le pouvoir & l'opulence à la plus parfaite égalité; & qui, enfin, comme un nouvel Anthée, devient plus fort chaque fois qu'il eſt terraſſé. J'admire, ſans contredit, l'élévation, la force, l'étendue, la chaleur, la facilité de ce génie; mais je voudrois que chacun lui adreſſât ces paroles qu'Horace écrivoit à un de ſes amis: » Vous avez des talens peu communs; » mais que n'en faites-vous un meilleur » uſage? A quel degré de mérite & de » gloire ne parviendriez-vous pas, ſi » vous ouvriez votre cœur à la vraie » ſageſſe, qui ſeule, qui que nous ſoyons, » Grands ou Petits, peut nous rendre » auſſi heureux que chers à la Patrie? «

Mais en courant après le Citoyen de

Geneve, que je n'ose me flatter de ramener, je m'apperçois que je me suis trop long-temps éloigné de mon sujet. Il me reste à reprendre ma proposition, & à montrer que ceux-là sont plus solidement vertueux, qui sont mieux instruits de ce qui pourroit les empêcher de l'être. Si la vertu consiste à fuir le vice, *virtus est vitium fugere*, pourroit-on le fuir sans le connoître? La préférence ne se donne que lorsqu'on est bien convaincu du peu de valeur de ce qu'on ne préfere pas. Rien n'augmente tant le ressort d'une ame, rien ne l'enflamme de tant d'ardeur, que l'opposition qu'elle trouve au bien où elle aspire. Elle mesure alors ses efforts sur les obstacles qu'elle a à vaincre; elle ne s'élance, avec plus ou moins de force vers son objet, qu'à proportion de l'espace qu'elle voit qui l'en sépare.

Dirai-je que, comme il est des vertus étourdies & indécentes, & des vertus trop innocentes & trop naïves, les unes doivent apprendre, de certains vices qu'on pourroit appeler sages & modestes, à modérer leur emportement; & les autres, de quelques vices rusés & cauteleux, à user de plus de finesse & de méfiance; &, comme dit l'Evangile, presque dans le même sens, à mêler la

prudence du serpent à la simplicité de la colombe.

Ce n'est pourtant pas que je prétende qu'on doive prendre la route du vice pour arriver à la vertu. Ne cherchons pas des Ennemis, pour avoir l'honneur de les combattre; mais dans le fond il est vrai, & l'expérience l'atteste, que l'on n'est jamais plus sage que lorsqu'on a eu le malheur de ne l'avoir pas toujours été. Je conviens que le devoir, comme un créancier sévere, multiplie alors ses demandes, à proportion des délais qu'il a été contraint d'accorder; mais c'est par cela même qu'on n'est plus tenté de contracter avec lui de nouvelles dettes, & que le plaisir qu'on trouve à le satisfaire est un sûr garant du soin qu'on aura toujours de le contenter. On voit aussi que ceux qui ont toujours édifié le Public par leurs vertus, n'en sont jamais autant considérés que ceux qui ont cessé de le scandaliser par leurs désordres, & qu'enfin, pour avoir éprouvé le joug des passions, on n'en est que plus propre à mieux sentir les douceurs & le besoin de la vertu qui nous en délivre.



CHAPITRE XLIII.

L'homme a coutume de chercher le bonheur par des routes qui ne sauroient l'y conduire.

JE vais vous faire part de l'idée qui m'est la plus ordinaire dans les momens de retraite que je me suis ménagés. Je ne conçois pas ce qui me la ramene sans cesse. C'est peut-être parce que dans le bonheur même qui m'accompagne, je sens en moi quelque chose qui le combat, je ne sais quoi que je voudrois définir, & qu'il ne m'est pas possible de connoître.

Je me demande donc aujourd'hui pourquoi l'homme parvient si rarement à être, ou à s'estimer heureux, ce qui seroit à-peu-près le même ? Et pourquoi, malgré son amour-propre, il s'empêche lui-même de le devenir, soit par l'abus qu'il fait du bonheur dont il jouit, soit parce qu'il ne sait pas se le rendre durable ?

Je n'ignore point qu'il y a des malheurs dans la vie qu'on ne peut éviter ; mais il en est que nous nous attirons par imprudence, & dont, par un sot oubli de nous-mêmes, Philosophes ridiculement Stoïques, nous ne sommes presque point

affectés. Il est vrai aussi que la diversité des caracteres, & sur-tout celle des tempéramens, en met une si grande dans nos goûts, que ce qui fait le plaisir des uns, est très-souvent indifférent aux autres. Nos divers sujets de bonheur sont comme nos modes : ils se remplacent, ils se détruisent, ils se renouvellent. Le caprice en décide plus que la raison, ou, pour mieux dire, la vanité en est la seule mesure. Les uns placent le bonheur dans le faste & la grandeur ; les autres dans la satisfaction des sens : quelques-uns dans la culture de l'esprit, & les efforts même de l'esprit ; les autres dans la paresse & dans l'inaction. Ce qui est singulier encore, c'est que la plupart veulent le trouver par les moyens même les plus contraires à leurs inclinations, & les moins propres à le leur procurer tel qu'ils le desirent. On voudroit acquérir de la gloire, pendant qu'on n'a le courage de rien faire pour la mériter. On voudroit amasser des biens, & l'on se rebute des peines que coûte la fortune. On voudroit être savant, sans essuyer les veilles & les travaux qu'il en coûte pour le devenir. On voudroit être le Favori d'un Maître, sans avoir passé par les fonctions pénibles de Courtisan. Que sais-je ? on voudroit primer

dans les Sociétés, & s'y rendre agréable, ſans s'aſſujettir aux égards & aux bienſéances ordinaires, & ſans rien perdre du ton tranchant & impérieux d'une ame vaine & préſomptueuſe. De là vient que le bonheur, toujours inconſtant & mobile, reſſemble à un ruiſſeau, qui, ſelon les temps, augmente ou décroît, &, ſouvent limpide dans ſa courſe, ſe trouble & devient fangeux dans ſon cours. Tel eſt ſur-tout le bonheur des Souverains, quoiqu'on le croie au-deſſus de tous les autres.

Quand même nos malheurs ne viendroient point de notre peu d'attention à nous en garantir, ni de l'inconſtance & de la perverſité des goûts & des penchans qui nous dominent, il eſt toujours certain qu'il n'eſt point d'état ou de condition dans la vie, qui n'ait plus ou moins de peines à ſupporter. Peut-on ignorer qu'elles naiſſent du bonheur même, puiſque le plus parfait, s'il en eſt de la ſorte, porte toujours avec ſoi comme un levain funeſte, qui l'attire, l'aigrit, le corrompt, & qu'on ne peut définir ni connoître, lors même qu'on en ſent le plus les effets? C'eſt ce que Lucrece appeloit un vice intérieur & ſecret, qui naît & ſubſiſte dans les biens les plus réels, qui les

dénature, qui les arme contre eux-mêmes, &, par le fiel & l'amertume qu'il y répand, les rend un objet d'indifférence ou de mépris, & fait fouler aux pieds les haches & les faisceaux, les Sceptres & les Trônes mêmes.

Ce vice intérieur, ce levain funeste, &, comme le Poëte l'appelle, cette force inconnue que l'on sent & qu'on ignore, & dont je ne m'occupe si souvent, que parce que je l'éprouve sans cesse, est-elle réellement un effet du bonheur même? Ce ver secret, qui le flétrit & qui en desseche souvent jusqu'au germe, n'est-il pas plutôt dans nous, où il s'engendre & se nourrit de la corruption de nos ames? Ne vient-il pas du peu de rapport des penchans avec l'état qu'on a embrassé, & dans lequel il n'est pas étonnant que l'on ne trouve point la satisfaction que l'on desire? Combien d'exemples pourroient servir à mettre cette idée dans son jour!



CHAPITRE XLIV.

Entretien d'un Souverain & de son Favori, sur le bonheur.

LE SOUVERAIN. Depuis quelque temps j'apperçois en vous un fond de tristesse qui ne convient point à votre heureuse situation. Je vous ai élevé au plus haut point de grandeur où vous pussiez atteindre ; je vous ai comblé de biens, & vous jouissez d'un état de vie d'autant plus agréable, que vous n'êtes assujetti à aucun devoir qui puisse vous gêner.

LE FAVORI. Rien n'est si vrai que ce que vous me faites l'honneur de me dire. Tous ceux qui me connoissent pensent ainsi ; chacun me croit heureux, il ne me manque que d'en être persuadé moi-même. Le degré d'élévation où je suis parvenu a toujours été l'objet de mes desirs ; mais il m'est devenu presque insupportable. Les uns ne voient que de la hauteur & du mépris dans mes regards, les autres n'apperçoivent dans ma fortune qu'une heureuse bizarrerie de votre faveur. Il n'est pas jusqu'à mes anciens amis qui n'affectent pour moi une indifférence qui m'est plus cruelle que ne l'est

à eux-mêmes la jalousie qui les dévore & qu'ils n'osent faire éclater. Les biens immenses que vous avez versés sur moi, n'ont pu jusqu'à présent assouvir ma cupidité, & j'ai regret de ne les employer qu'à des superfluités dont mon état me fait des besoins : j'éprouve en effet que rien ne dédommage d'un vain faste, & qu'on est toujours puni de sa vanité. Vous ne m'avez asservi à aucun devoir pénible ; mais le Public en infere que je ne suis bon à rien, & que je suis incapable de vous rendre aucun service. Ceux qui ont besoin de quelque grace me cajolent, & ceux qui n'en demandent point me regardent comme un étourdi qui prétend usurper votre puissance & vous gouverner. Les fautes qu'on imagine que vous faites, on me les attribue, & je suis le seul objet de tous les mécontentemens; on croit vous corriger en ne m'épargnant pas. Enfin, pour me ménager votre faveur, je suis ordinairement forcé de me contraindre, uniquement attentif à vous plaire, & toujours réduit à ne me soucier d'avoir aucun égard pour personne.

Voilà mon état. Jugez si vous avez réussi à me rendre parfaitement heureux. Vous avouerez encore que, pour l'être,

il faudroit être assuré de l'être toujours; & qui peut me répondre que les Ennemis que mon crédit m'attire, n'en aient pas eux-mêmes un jour assez pour me supplanter; & que vous-même, dans la suite, vous ne croyiez faire une action juste & louable, en me sacrifiant à leur animosité? Pour prévenir cette disgrace, & pour vous délivrer en même temps des tourmens que vous causent mes Persécuteurs, je crois quelquefois ne pouvoir vous donner une plus grande marque de reconnoissance, qu'en me retirant de votre Cour; & d'autres fois aussi, persuadé que mon éloignement passeroit pour la plus insigne ingratitude, je n'ose me résoudre à vous quitter. Ces deux sentimens opposés me tourmentent, & voilà le sujet du chagrin que vous avez remarqué.

LE SOUVERAIN. Dans le portrait que vous me faites de vos sentimens, je vois une image assez fidelle de ce que j'éprouve moi-même. Quoique votre condition & la mienne ne nous mettent pas au niveau l'un de l'autre, nous nous ressemblons toutefois. Je suis homme, & conséquemment sujet à toutes les passions ordinaires à l'Humanité. Vous avez de l'ambition, j'en ai aussi; mais mon ambition,

parvenue au plus haut degré, ne
flatte point autant que peut vous flat
la vôtre. Pour jouir avec plus de sa
faction des honneurs qui me sont rend
je voudrois pouvoir me persuader qu
les rend à mon mérite plutôt qu'à n
élévation, & que ces hommages s'adı
sent bien plus à ma personne qu'à
dignité. Il est vrai que pour m'élever a
dessus du Trône même que j'occupe,
toujours tâché de me faire une répu
tion qui, par sa solidité plutôt que
son éclat, fût capable de remplir n
ambition dans toute son étendue; ma
malgré tous mes soins, je suis enc
tous les jours exposé à la censure
Public, qui, ayant continuellement
yeux sur moi, juge de mes actions sel
son caprice. Combien de gens qui croi
ne pouvoir se montrer bons Citoyen
qu'à force de critiquer le Gouvernem
sous lequel ils vivent; ni se donner p
bons Politiques, qu'en essayant de pé
trer les secrets des Cabinets! Et puis,
succès de mon ambition quels sont-i
Plus satisfaisans que ceux des Particuli
ils ont pourtant des bornes comme ce
ci. Tout se ressent, dans les Rois mêm
de la foiblesse de l'Humanité.

Quant aux richesses, leur abonda

me les rend moins précieuses qu'elles ne le sont aux Particuliers ; la satiété en étouffe le goût : d'ailleurs je n'ai eu aucune peine à les acquérir ; aussi n'y suis-je pas attaché de maniere qu'elles puissent contribuer à mon bonheur. Je voudrois seulement que toute ma richesse ne consistât qu'au seul plaisir de ne voir personne de pauvre dans mon Royaume.

' Pour ce qui est des devoirs dont je vous ai dispensé, pour vous laisser jouir plus tranquillement de toutes les douceurs de la vie, je souhaiterois qu'il en fût de même de ceux auxquels je suis assujetti ; mais, à cet égard, je ne puis avoir le même avantage que vous. Le principal de mes devoirs est d'employer utilement tous les momens de ma vie ; je parle de ceux que je dois sacrifier au bien de l'Etat. Souvent un seul de ces momens perdus ne peut se réparer dans toute la suite d'un siecle. Et comment l'attention continuelle que je dois au bien de mes Etats, pourroit-elle ne pas me rendre insensible à tout ce qui seroit capable de m'en distraire. Voulez-vous savoir quelle est ma passion dominante, celle qui seule pourroit faire mon parfait bonheur ? Cette passion, c'est de rendre, s'il m'étoit possible, tous les Mortels

heureux. Ce qui fait mon tourment, c'eſt quand il eſt queſtion de contenter les goûts, les caprices, les prétentions ſouvent déraiſonnables de ceux qui aſpirent à mes graces. L'expérience ne me fait que trop connoître qu'il eſt bien difficile, pour ne pas dire impoſſible, de ſatisfaire tous ceux qui croient devoir y avoir part. Dans la diſtribution que j'en fais, je donne la préférence à ceux qui les méritent; mais qui eſt celui qui ne croit pas les mériter? Il ſuffit qu'il ait aſſez bonne opinion de lui-même, pour concevoir du mécontentement du bien que je fais: il croit ce bien mal placé; & ce qui ne ſatisfait qu'un ſeul homme, devient une injure pour pluſieurs. De là le refroidiſſement à me ſervir; toute fonction devient dès-lors onéreuſe & pénible; le zele ne ſe regle plus que ſur l'intérêt; & chacun, m'eſtimant l'auteur de ſes peines, ne peut s'imaginer le deſir que j'aurois de le ſatisfaire, ſi ce qu'il deſire pouvoit s'accorder avec le bien public. Puis-je compter alors ſur la tendreſſe de tous mes Sujets? Puis-je même me flatter de l'attachement de ceux que j'ai comblés de plus de graces? Ils jouiſſent entr'eux des douceurs d'une ſociété dont l'union & l'amitié relevent les charmes; & quels

amis puis-je avoir que ceux que l'intérêt me donne ?

Que dirai-je des autres devoirs attachés à ma Couronne ? Dans l'exercice de la Justice, il m'est autant dangereux de dissimuler, qu'il m'est fâcheux de punir : cependant ma clémence passe souvent pour foiblesse, & ma fermeté pour cruauté. Dans le Militaire, je n'oublie rien pour soutenir la gloire & les intérêts de la Nation ; mais si je fais des conquêtes, on m'estime usurpateur ; si je recherche la paix, on me croit incapable d'user de ma puissance. Dans le Civil, quelque justes que soient les mesures que j'aurai prises, on les dira mal concertées si elles n'ont un bon succès ; & si, usant du pouvoir de législation, j'abroge d'anciennes Lois autrefois utiles, à présent peu convenables, & qu'à leur place j'en crée de nouvelles, on regardera ce changement comme un despotisme. Dans les Finances, on m'accusera de mauvaise administration : je fais pourtant ce qu'il en coûte à mes Peuples pour fournir aux besoins de l'Etat ; je ne leur impose des taxes qu'à regret ; je m'imagine m'arracher à moi-même ce que je leur demande, & je sens vivement combien il est triste de se voir pere d'une famille dans la misere.

P ij

Je n'ignore point les détours & les ruses qu'on a introduites dans la Politique; mais je n'en ai point d'autre que la bonne foi guidée par la vérité & par la justice. Vous le savez, néanmoins; si ma sincérité, toujours la même, ne réussit point, on me blâme d'en avoir fait usage; &, ce qu'on ne peut s'empêcher d'estimer une vertu, on m'en fait une espece de crime.

Je viens de vous dévoiler mon ame toute entiere. Vous voyez du moins en elle la droiture de mes intentions; mais, ces intentions droites, m'en a-t-on toujours tenu compte? & n'est-ce pas un sujet de chagrin pour moi, quand on ne leur rend pas justice, & qu'on interprete en mal ce que je fais de mon mieux pour le bien de mes Peuples? On peut cependant se consoler aisément, quand on n'a point de reproches à se faire.

Il n'en est pas de même sur ce que je vais vous dire, en continuant à ne me point déguiser: Pour être Roi, je n'ai point cessé d'être homme, & je me reconnois bien des défauts. Il pourroit bien arriver que ma puissance & mon amour-propre m'écartent quelquefois des sentiers de la justice & de la raison; que la vaine gloire me fasse entreprendre des guerres, sans en trop sentir la nécessité,

& sans prévoir que, pour quelques avan-
:ages douteux remportés sur mes Enne-
nis, je mets mes Peuples en danger
l'être écrasés par des frais inévitables.
l pourroit se faire que je dissipe mes
finances mal à propos, ou du moins que
e néglige de les ménager avec une exacte
économie; que, dans les Conseils, au lieu
l'interroger la vérité & de l'encourager
à me répondre, prévenu de mes idées,
e les soutienne opiniâtrément; que, dans
a Société, je supporte souvent par com-
plaisance des fautes qui seroient dignes
le répréhension; & que, dans l'habitude
le recevoir des louanges, j'y sois devenu
trop sensible. Il pourroit arriver que je
ne m'applique pas assez à veiller sur la
conduite de mes Ministres; que je les
aisse souvent abuser de mon autorité;
que j'aie comme eux la foiblesse de penser
que d'avoir vieilli dans un emploi, c'est
y avoir acquis de l'expérience; & qu'en-
fin, le plaisir de faire des heureux ne me
coûtant rien, j'accorde souvent à l'im-
portunité ce que je devrois ne donner
qu'au seul mérite.

Voyez donc à présent si, sur le Trône
même, où l'on est tous les jours exposé à
tant d'occasions de manquer à son devoir,
on peut goûter un parfait bonheur. Quand

je fais le bien, on ne le ſent point comme il le mérite ; & quand je fais du mal, on ne me le pardonne point.

LE FAVORI. Je ſuis pénétré, Seigneur, de la confiance que vous venez de me marquer. J'avoue que, parmi ceux qui vous entourent, pluſieurs trouveront toujours à redire à vos vertus, & pluſieurs autres auront le front d'applaudir à vos défauts mêmes. C'eſt à votre prudence à diſcerner les uns & les autres, & à votre ſageſſe à les mépriſer également.

LE SOUVERAIN. Je ſuivrois volontiers ce dernier avis, ſi, en me mettant au-deſſus de toute cenſure, je pouvois étouffer en même temps la voix de ma conſcience & de ma raiſon. L'enſemble de ma condition charme, le détail en fait frémir. Ainſi votre état & le mien ſe reſſemblent, malgré leur diſtance infinie. Tous les hommes ſont faits pour ſe croire libres & pour vivre enchaînés ; & il n'en eſt point qui, dans quelque ſituation qu'il ſe trouve, puiſſe ſe dire parfaitement heureux. Pour pouvoir cependant adoucir mon ſort, il ne me reſte qu'une choſe à ſouhaiter, c'eſt que mes Sujets, formant avec moi le même corps de Royaume, il ſe faſſe entre eux & moi une eſpece

d'union démocratique & inséparable; en sorte que mes Sujets aient autant de confiance en mon gouvernement, que j'en ai toujours eu en leur fidélité & en leur zele.

CHAPITRE XLV.

Ce n'est ni le hasard ni la fortune, c'est la Providence qui préside aux événemens d'où dépendent le bonheur ou le malheur. Et le principe de l'un & de l'autre est dans nos vices ou nos vertus.

LE bonheur & le malheur sont ce dont on s'occupe le plus & à tout moment sur toute la surface de la Terre. Les conversations, dans les sociétés, ne roulent que sur le bonheur ou le malheur. Y parle-t-on de politique? on se rappelle tout ce qui peut contribuer à la prospérité d'un Etat, ou en occasioner la ruine. Les nouvelles du temps donnent lieu à des réflexions sur les circonstances heureuses ou malheureuses des événemens qu'on rapporte. S'agit-il des affaires des Particuliers? c'est toujours dans le point de vue du bonheur ou du malheur qu'on les considere. Si l'on se rencontre, ne

commence-t-on pas toujours par s'informer des raiſons qu'on a de ſe réjouir, ou de s'attriſter ; & quel homme eſt lui-même un ſeul moment ſans reſſentir de la joie, ou de la triſteſſe ?

Ce qui doit ſurprendre, c'eſt que, malgré l'expérience continuelle des divers moyens qui, dans une infinité d'occaſions, ont produit le bonheur ou le malheur, on n'en connoiſſe point encore la cauſe. On voit en effet tous les jours les apparences de l'un ou de l'autre démenties par l'événement. Un bonheur paroiſſoit certain, il vient à manquer; un malheur, au contraire, qui ſembloit inévitable, ſe change en un bonheur qu'on n'oſoit eſpérer. D'où cela peut-il venir ? Les uns l'attribuent à la Fortune. Horace lui donnoit le pouvoir d'élever tout d'un coup au plus haut degré de félicité les plus miſérables des hommes, & de changer en funérailles les triomphes les plus pompeux. Mais Horace parloit-il de bonne foi, lui qui veut ailleurs que tout honnête homme mépriſe autant ſes faveurs que ſes diſgraces ?

C'eſt de la populace des Païens que nous avons emprunté le terme de *Fortune*, & l'idée qu'ils y attachoient d'une Puiſſance bizarre, qui couronne indiffé-

remment le vice & la vertu, & qui devroit faire craindre le malheur plus que le crime. Deux motifs, si je ne me trompe, les engageoient à en juger ainsi. Animés d'un esprit Républicain, ils vouloient égaler tous les hommes sous l'empire absolu d'un destin inévitable; & ils aimoient à se figurer une Divinité, distribuant sans ordre & sans regle les biens & les maux, *Ludum insolentem ludere pertinax*, pour ne point s'accuser eux-mêmes de leurs propres malheurs; &, plutôt que d'en reconnoître le rapport intime avec leurs penchans, leurs vices, leurs foiblesses, ils les rejetoient sur une cause chimérique qu'ils savoient bien pouvoir insulter impunément. Aussi Juvénal n'attribue qu'aux seuls Mortels l'apothéose de ce fantôme: *Te nos facimus, Fortuna, Deum, cœloque locamus.*

Je croirois volontiers que l'un & l'autre de ces motifs nous ont portés à regarder du même œil que les Anciens, cette vaine & ridicule Image. Mais, plus injustes en cela que les Païens nos modeles, nous accusons la Fortune de nos maux, & nous nous flattons d'être les seuls auteurs de tous les biens qui nous arrivent.

Il en est parmi nous qui, pour assigner

une cause à l'instabilité des choses d'ici-bas, ont substitué le *Hasard* à la *Fortune*: autre mot aussi vide de sens, nouveau rien qu'on ne peut saisir, que l'imagination qui le suppose ne peut concevoir: c'est le hochet de la Populace. On croit le reconnoître sur-tout, lorsqu'après beaucoup de soins & les mesures les plus sages pour se procurer quelque avantage, ou pour se garantir de quelque revers, on s'apperçoit que ce n'est point précisément des démarches qu'on a faites, que vient l'événement heureux ou malheureux, & que je ne sais quoi de caché & d'imprévu le conduisoit insensiblement par des sentiers inconnus à la prudence humaine. Mais, ce je ne sais quoi que l'on appelle Hasard, peut-il être la cause de quelque chose, dès que lui-même il n'est rien? Non, le Hasard n'a non plus de pouvoir sur ce qui nous arrive au-dehors que sur ce qui se passe au-dedans de nous-mêmes.

Il est des rapports essentiels des causes avec les effets, qui, pour être cachés, n'en sont pas moins réels & nécessaires. La Nature a son mécanisme & ses ressorts; &, si peu qu'on l'étudie, on apperçoit la plus parfaite unité dans ses desseins. Tous ses ouvrages, par une échelle

immenſe & continue, ſont liés entre eux, dépendans les uns des autres, & placés avec une telle gradation, une telle harmonie, un ordre ſi ſagement combiné, qu'ils concourent tous, & d'un commun effort, au mouvement qui la ſoutient & qui la rend toujours ſemblable à elle-même. Diſons mieux encore : il eſt un Être éternel, qui de ſon ſouffle anime la Nature, qui ſeul a le pouvoir de faire éclore & marcher chaque choſe en ſon rang, & qui ne paroît en diſpoſer contre notre attente, que parce que nous ignorons ſes lois, ſes vues, ſes motifs. Ce n'eſt donc ni la Fortune, ni le Haſard, ni même la Nature elle ſeule, qui reglent tout ici-bas; & ce que nous appelons bonheur ou malheur, n'eſt qu'une ſuite du plan invariable qui fait naître les événemens les uns des autres, & les amene comme autant de chaînons qui s'engagent d'eux-mêmes, &, par des rapports inconnus, en attirent d'autres, à qui des relations auſſi ſecretes viennent ſucceſſivement en lier de nouveaux.

Ce ſont ces rapports, que nous ne pouvons connoître, ni même ſouvent preſſentir, qui nous font imaginer de l'incorrection & du déſordre, de la diſſonance & de la contrariété dans la plupart

des accidens de la vie. Nous en jugerions différemment, si nous pouvions découvrir le dedans de la machine. Nous verrions que tout y tient l'un à l'autre, & que le mouvement qui fait végéter le brin d'herbe dans nos champs, peut être aussi réellement l'occasion que la suite de celui qui fait mouvoir les astres. Nous verrions qu'il n'est point dans l'Univers de mal absolu, & qui ne soit un bien relatif dans les mains du Moteur Souverain de tous les Êtres. Ce seroit à nous, pour réussir dans nos projets, à étudier les liaisons des choses, à saisir leur convenance, à prendre, si j'ose ainsi parler, leur heure & leur moment; mais nous ne pouvons autre chose que nous abandonner à la Providence, qui seule le connoît; & il ne nous reste qu'à supporter avec patience ce que nous appelons malheur, & à ne pas trop compter sur ce que nous croyons pouvoir nous procurer des jours heureux & tranquilles.

Nous portons dans nos cœurs le sentiment & le desir pressant & continu du bonheur; & ce desir est de tous les âges, de tous les caracteres, de tous les climats, de toutes les conditions de la vie. Ce qui doit le plus surprendre, c'est que nous ignorons pour l'ordinaire en quoi

confifte le bonheur, & quels font les moyens de nous le procurer & d'en jouir. A mon avis, tout bonheur doit être conforme aux penchans habituels du cœur qui le pourfuit ; il doit être durable & tellement indépendant, que rien, fi nous le voulons, ne puiffe nous l'arracher.

Je me repréfente ici un homme jeté tout-à-coup dans ce vafte Univers. Etonné de l'immenfe étendue qui l'environne, & ne fachant encore quelle fera fa deftinée, il porte par-tout un regard inquiet : il craint, il efpere, il veut être heureux ; mais il n'éprouve que des fenfations défagréables, des befoins douloureux. Les élémens fe combattent, les faifons changent, les jours varient ; il ne marche que fur des chardons & des ronces. Aucun objet extérieur ne le ménage, ni ne lui obéit. Il femble ne porter qu'à regret le poids de fon exiftence. Il voit des Êtres faits comme lui ; doit-il les éviter, doit-il s'en approcher & vivre avec eux ? S'il les fuit, il manque de tout : s'il entre dans leur Société, fes bras fe multiplient en quelque forte, il a part à leur favoir, à leur induftrie, au fuccès de leurs travaux. Les ports, les marchés, les grandes routes s'ouvrent devant lui ; les climats les plus éloignés

viennent lui offrir leurs productions ; la terre lui prodigue ses fruits ; toute la Nature est à lui ; il devient comme le Souverain de tout le monde.

Mais, dans ce nouvel état, il a des devoirs à remplir. S'il veut commander à ses nouveaux Hôtes, ils se révoltent : il faut qu'il confonde ses intérêts propres avec les leurs ; qu'ils lui deviennent aussi chers qu'ils lui sont utiles ; qu'il tienne à eux par des services effectifs, autant qu'ils tiennent à lui par les secours qu'ils lui prêtent. Dès-lors la justice, la prudence, la modération, toutes les vertus morales lui deviennent nécessaires. Il ne peut être heureux s'il ne les pratique ; mais dès ce moment aussi, le bonheur, qui l'eût toujours fui auparavant, devient pour lui le vrai bonheur, & le seul bonheur constant & solide. Il est conforme à ses sentimens ; cet homme n'en a d'autres que ceux d'un Être sociable que la raison éclaire. Ce bonheur est durable, parce que la raison ne se dément jamais ; & il est indépendant, parce qu'aucune Puissance, quelle qu'elle soit, ne peut commander à la raison, ni se la soumettre. Les regles pour y parvenir ne sont point séveres : elles ne tendent qu'à éloigner tout ce qui est nuisible à la nature de

l'homme. La raiſon ne s'oppoſe à aucun plaiſir honnête & compatible avec la tempérance, à aucun goût conforme à la juſtice, à aucune affection que la probité permet, & que l'honneur & la bienſéance avouent. Quelque place qu'occupe l'homme dans la Société, ſon bonheur ou ſon malheur ne peuvent venir que de ſon exactitude ou de ſa négligence à en remplir les devoirs. Tout le reſte n'eſt qu'illuſion & fantôme : ce n'eſt que dans nos vertus ou nos vices que nous devons chercher la ſource de nos biens ou de nos maux.

CHAPITRE XLVI.

L'homme ne peut être véritablement heureux & utile à la Société, que dans l'état pour lequel le Ciel l'a fait naître.

LA différence des rangs & des conditions, dont on ſe plaint ſans ceſſe, eſt une perfection dans la Société, que je pourrois aiſément démontrer. Je me contente de la faire ſentir par une comparaiſon extrêmement ſimple. Un Architecte qui éleve une voûte, emploie-t-il indiſtinctement & ſans ordre les pierres qui

doivent la former ? Il en eſt qu'il met plus haut ou plus bas, ſelon leur taille, leur épaiſſeur & leur proportion. La ſolidité, ou ce qui eſt le même, la perfection de ſon ouvrage ne dépend-elle pas de l'arrangement qu'il leur donne, & de ſon attention à les étayer l'une par l'autre, en ſorte que le poids même de chacune en particulier ſerve de ſupport à tout l'enſemble, & que ce qui devroit, ce ſemble, le détruire, contribue néceſſairement à le ſoutenir ?

Il en eſt de même de la Société des hommes diſtingués en divers états. Sa cohérence, ſa durée, ſa perfection conſiſtent principalement dans l'arrangement de ſes Membres, & dans leur ſubordination entre eux. Malheureuſement il eſt peu de pierres de ce grand édifice qui ſe trouvent poſées où elles devroient être. Chacune s'y place où elle veut ; & il y a moins de lieu de s'étonner de la confuſion & des déſordres qui y regnent, que de le voir ſubſiſter depuis ſi long-temps.

C'eſt ſur-tout à préſent que l'intérêt ſeul décide du choix d'un état. Ce n'eſt jamais, comme il le faudroit, le bien commun de la Société qu'on s'y propoſe. Nous ne ſommes plus comme ces Romains qu'Horace célebre avec tant de joie, les

Régulus, les Fabrice, les Curius, les Camille, gens que la dure pauvreté avoit élevés dans l'étroite maison de leurs aïeux, & qui, avec leur chevelure négligée, ne se déterminoient à prendre un emploi qu'autant qu'ils pouvoient y être utiles à leur Patrie. Le Laboureur se chargeoit alors des pénibles fonctions de la Dictature; &, avec le même plaisir qu'il avoit couru aux combats, il venoit reprendre sa charrue, dès que le bien de la République n'exigeoit plus qu'il l'abandonnât. S'il étoit des gens de mérite qu'elle n'employât point, ils n'en étoient pas moins zélés pour sa gloire, & ils ne cherchoient point à flétrir du souffle impur de la jalousie, les lauriers de ceux qu'elle avoit jugés dignes de la commander. On ne voyoit point non plus alors des personnes élevées par la seule faveur, &, si j'osois le dire, la lie de la Nation en occuper les premiers postes. Combien peu d'hommes, depuis ce temps, qui n'aient dû les leurs qu'à leurs seules vertus, & qui n'y soient montés que dans la vue de servir leur Patrie!

Peut-on ne pas admirer l'usage des Lacédémoniens, qui faisoient élever leurs enfans aux dépens de leur République? Ils prétendoient par-là les appliquer

déformais à l'état auquel ils étoient le plus propres. De cette pépiniere, sortoient des arbrisseaux vigoureux, qui manquoient rarement de récompenser les soins de la culture, & de produire des fruits utiles à leurs Concitoyens.

Par cette méthode, on ne voyoit point, comme parmi nous, des hommes sans talens passer tout d'un coup de l'excès de la bassesse à une extrême élévation. On ne voyoit pas non plus des Êtres nourris dès leur enfance dans une oisiveté stérile, s'ingérer dans des emplois au-dessus de leurs forces, & ne s'y soutenir que par l'enflûre & le vain appareil dont ils masquent leur ignorance & leur inapplication. On ne voyoit point courir dans les Villes de gens sans état, idolâtres de l'indépendance, ennemis de tout engagement, n'ayant ni vues ni émulation, ne voulant d'autres devoirs que ceux qu'imposent les usages du monde; Citoyens isolés & ne tenant à rien, pour qui la vie n'est qu'un vide immense, qu'ils ne savent comment remplir.

Je pense que, pour bien choisir un état, il faudroit qu'un âge un peu mûr permît d'en faire l'épreuve, & de s'y essayer par une espece d'apprentissage. Il faudroit qu'un jeune homme ne prît le

parti des armes qu'après s'être long-temps endurci à la fatigue & aux dangers. Il faudroit qu'avant d'embrasser l'état Eccléſiaſtique, on fût convaincu par une longue expérience qu'on n'y cherche que la peine & le travail, que le ſalut des autres & le ſien propre. Malheureuſement on s'engage dans un état ſans le connoître ; on y porte des penchans tout opposés. De là les dégoûts, les ennuis, les inquiétudes, l'horreur des devoirs, dont on ne s'acquitte que par néceſſité, ou qu'on abandonne ſans ſcrupule, & juſqu'à braver la honte même de ne les point remplir.

Eſt-il rien, ce ſemble, de plus heureux qu'un homme d'Egliſe, qui, ſeul & iſolé, n'ayant ni famille à entretenir, ni ſucceſſeur à pourvoir, jouit d'un revenu conſidérable, & n'a ſouvent autre choſe à faire qu'à conſumer le temps ſans l'employer. Placé dans une ſphere ſupérieure, il ne reſſent aucune des calamités qui aſſiegent le commun des hommes ; mais cet Être privilégié eſt-il heureux, & peut-il effectivement s'imaginer de l'être ? Malgré la couche épaiſſe de gravité dont il ſe couvre, ſes inquiétudes ſe peignent à mes yeux ; je vois que ſon état fait ſon ſupplice. Il y

est entré sans le connoître & sans l'aimer: la cupidité seule l'y a appelé ; mais la cupidité, si opposée aux devoirs qu'il doit suivre, peut-elle l'engager à les pratiquer ? Aussi n'en ressent-il que les peines, sans pouvoir en goûter les douceurs. Ses devoirs l'accusent, sa conscience le condamne, son cœur même le dédaigne : *Tacitâ sudant præcordia culpâ.* Malgré lui il se méprise lui-même, & il ne se trouve satisfait que lorsqu'il peut éviter les reproches des autres Membres de son Corps, dont le plus grand nombre, fidele à ses engagemens, lui apprend à faire un meilleur usage des biens, du temps, des honneurs, des commodités dont il abuse.

Combien pourrois-je rappeler ici d'états, qui ne perdent leurs premiers attraits, & ne deviennent ennuyeux, inquiétans, pénibles, que par le peu de convenance des talens & des qualités qu'ils exigent avec les mœurs & les inclinations qu'on y apporte ! Je n'ai jamais conçu qu'on pût être heureux sans être bien avec soi ; mais, comment être bien avec soi, quand on n'est pas dans l'état pour lequel le Ciel a fait naître ? Un oiseau se plairoit-il dans l'onde ? Une plante ne seche-t-elle pas dans un terroir étranger ?

Ainsi, tandis que la Nature s'occupe sans cesse à séparer les élémens qu'elle renferme, & qu'elle les place chacun dans l'ordre qu'indiquent leurs différens degrés de pesanteur, nous l'altérons par des mélanges & des combinaisons qu'elle abhorre; nous confondons les emplois & les talens; nous plaçons un Thersite où devroit être un Achille, un Silene où devroit être un Platon, un Diagoras où il faudroit un Socrate. Faut-il s'étonner si tant d'empires ont déchu, s'il en est encore qui dépérissent? Il s'ensuit de là deux malheurs inévitables; c'est que les talens les plus heureux restent ordinairement dans l'obscurité, & que tel homme qui auroit pu illustrer sa Patrie, rampe dans le vil attelier d'un Artisan, & ne sent qu'à regret les efforts d'un génie qui se devine sans se bien connoître, & met forcément de l'importance à des riens dont il est contraint de s'occuper pour vivre. L'autre malheur, c'est que la plupart de ceux dont les connoissances ont élevé l'ame, & qui seroient capables des plus éminens emplois, se voyant obligés, pour les obtenir, de faire la cour à des hommes médiocres & trop bornés pour apprécier leur mérite, prennent le parti de la retraite, & s'estiment

heureux de n'avoir qu'à répondre à eux-mêmes de leurs études & de leurs réflexions. Ces sortes de gens sont inutiles à l'Etat, il est vrai; mais c'est l'Etat qui les laisse inutiles; & ils n'ont point de regret de n'avoir aucun rôle à y jouer. Heureux qui peut vivre comme eux! mais plus heureux mille fois celui qui, après avoir examiné ses goûts, sans se flatter, a fait choix d'un état qui lui est propre, & qu'il honore par ses vertus, autant qu'il le rend utile à la Société dont il est membre!

CHAPITRE XLVII.

Les avantages de l'Espérance.

IL est étonnant que l'homme, la plus noble des créatures, soit rempli d'autant d'imperfections qu'on en voit en lui. Il paroît qu'il y a toujours quelque chose qui lui manque, puisqu'il ne passe aucun moment de sa vie sans desirer. Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, tout ce qu'il imagine, excite dans son cœur autant de desirs que rien ne peut éteindre, & qu'il lui est presque impossible de remplir. Sa foiblesse ne peut répondre à la vivacité

de ſon imagination, ni ſon imagination lui fournir les moyens de ſe ſatisfaire; une éternelle inquiétude le dévore, & l'eſpérance eſt ſeule capable de la calmer.

Quoique ſouvent malheureux dans ſes projets, l'homme s'y attache avec ardeur; & le malheur même d'y avoir échoué, lui ſert preſque toujours de nouveau motif de les pourſuivre. Cette ſoif, qu'il ne peut étancher & qui le brûle ſans ceſſe; ces deſirs toujours inſatiables & qu'il n'eſt jamais ſûr de contenter, lui deviendroient ſans doute un ſupplice affreux, ſans l'eſpérance du ſuccès dont il ſe flatte, & qui le rend du moins heureux par l'idée qu'il ſe fait de ne pouvoir manquer de l'être. En effet, l'eſpérance ne le mene que par des routes agréables juſqu'au terme même où elle eſt contrainte de l'abandonner; elle ſeule a l'art de lui dérober le ſentiment du préſent lorſqu'il eſt déſagréable, & de lui rendre comme préſent l'avenir gracieux où il ſe propoſe d'arriver. Quelque éloigné que ſoit ce qui plaît, elle le rapproche. On jouit d'un bonheur tant qu'on l'eſpere: s'il échappe, on eſpere encore qu'on le retrouvera: ſi on l'acquiert, on ſe promet de le poſſéder

toujours. Heureux ou malheureux, l'espérance nous soutient & nous anime.

La Providence elle-même semble nous avoir donné l'espérance comme un remede toujours présent aux peines que nous ne pouvons éviter. Ne pourroit-on pas dire, avec vérité, que l'espérance est pour nous comme une seconde vie, qui adoucit les amertumes de celle dont nous avons le triste espace à remplir? Mais elle est encore l'ame de l'Univers & le ressort le plus puissant pour en maintenir l'harmonie. Je la regarde comme un sentiment inné, universel, qui se répand sur tous les maux, & les soulage. C'est un besoin de l'ame, un germe de bonheur, qui contient notre impatience, plus funeste encore que les plus cruelles adversités. Supérieure à la raison, qui ne voit plus rien où la crainte domine, elle nous soutient quand celle-ci nous délaisse. On peut dire d'elle, qu'elle est la goutte cordiale que Dieu a jetée dans notre coupe, pour ôter à la boisson de la vie ce qu'elle a de dégoûtant. Généreuse sans opulence, si elle ne nous rend tout-à-fait heureux, elle nous inspire le courage de l'être, & ce courage est un bonheur; elle nous séduit lors même qu'elle n'est pas vraisemblable;

elle réaliſe rapidement dans l'eſprit les illuſions du cœur ; & le plaiſir qu'elle cauſe eſt d'autant plus vif, que rien n'en émouſſe la pointe ; ce plaiſir eſt pur, parce qu'il ne dépend point des ſens. La crainte ne le corrompt, ni le dégoût ne l'accompagne. Qu'importe qu'il ſoit ſujet à mécompte ? Le plaiſir eſt toujours plaiſir, tant qu'il eſt ſenti. En eſt-il aucun qui ne ſoit un vain ſonge ? Tout n'eſt que rêve ici-bas. Il en eſt de l'eſpérance comme de ces monnoies bizarres, auxquelles les beſoins preſſans d'un Etat ont quelquefois donné cours ; elles ſoutiennent le commerce preſque autant que celles dont elles tiennent lieu. Tous les chemins où nous marchons ſont remplis de ronces, il ne tient qu'à nous d'y ſemer des fleurs ; l'eſpérance les fournit, & ſes fonds ſont inépuiſables.

C'eſt par elle que le monde entier ſe gouverne ; y feroit-on des Lois, ſi l'on n'en eſpéroit une ſage police ? Y verroit-on des Sujets obéiſſans, ſi chacun d'eux, par ſa ſoumiſſion, ne ſe flattoit de contribuer au bonheur de ſa Patrie ? Que ſeroient les Arts, & ne les jugeroit-on pas inutiles, ſans l'eſpérance du fruit qu'on en doit retirer ? Les Sciences ne ſeroient-elles pas négligées, les talens

incultes, les génies les plus heureux abrutis, ſans l'eſpoir d'un goût plus ſûr & plus épuré dans tout ce qu'il importe de connoître?

Si l'on demande à un Guerrier ce qui le porte à expoſer ſi ſouvent aux haſards, des jours qu'il pourroit ſe rendre moins périlleux ou plus tranquilles; il vous dira que c'eſt l'eſpérance de la gloire, qu'il chérit & qu'il préfere aux triſtes douceurs d'une vie obſcurément oiſive. Le Négociant traverſe les mers; mais il eſpere ſe dédommager, par les richeſſes, des craintes qu'il aura eſſuyées parmi les tempêtes & les écueils. Le Laboureur, courbé ſur ſa charrue, arroſe la terre de ſes ſueurs; mais cette terre doit le nourrir, & il ſe diſpenſeroit de la cultiver, s'il n'en attendoit le prix de ſes peines. Quelles que ſoient nos entrepriſes, l'eſpérance en eſt le motif; elle eſt l'avant-goût de nos ſuccès, &, du moins pour quelque temps, un bien réel au défaut de celui qui nous échappe. C'eſt une joie anticipée qui trompe quelquefois, mais qui, tant qu'elle ſubſiſte, donne un plaiſir qui ne le cede guere à la jouiſſance de celui qu'on ſe promet, & qui efface ſouvent tous les plaiſirs qu'on a déjà goûtés dans la ſituation la plus heureuſe.

Et comment pourroit-on jouir tranquillement de la vie, si l'on ne vivoit d'un jour à l'autre dans l'espoir de la prolonger? Il n'est pas jusqu'aux malades même les plus désespérés qui ne s'étourdissent sur les approches de la mort, & qui n'esperent de guérir presque au moment qu'ils expirent. Nous portons même nos espérances au-delà de la mort; &, lorsque nous pensons le plus qu'elle est inévitable, nous tâchons de nous immortaliser dans la mémoire des hommes. Pleins de cette flatteuse idée, nous sommes plus disposés à nous perdre sans retour dans les abymes de l'Eternité.

Pour tout dire enfin sur le sujet de l'espérance, dont on ne peut assez rehausser le prix, je dis qu'elle a part à toutes nos actions. Faisons-nous bien? nous en attendons la récompense. Avons-nous fait du mal? nous en espérons le pardon. Nous sommes-nous trompés? nous nous proposons de nous corriger. Avons-nous fait quelque perte? nous nous flattons de la réparer. Et de quelle ressource l'espérance n'est-elle pas pour un Mortel qui a eu le malheur d'offenser Dieu? il espere du moins en la miséricorde de cet Être Suprême. Et ici, comme par-tout ailleurs, cette même espérance, qui

excite nos desirs, fait que nous cherchons avec plus de soin les vrais moyens de les satisfaire.

CHAPITRE XLVIII.

Le Précepte divin de l'amour de nos semblables ne tend qu'à nous rendre heureux; & l'on ne sauroit trop tôt inspirer à tous les jeunes gens, à ceux même qui sont nés pour le Trône, le desir de mériter l'estime des hommes.

LA Religion nous prêche l'amour de nos semblables; &, tout ainsi que la Nature, elle ne tend qu'à nous réunir. Remarquons cependant que ce n'est pas simplement une ombre, un fantôme de Société que l'une & l'autre exigent.

La Religion va même plus loin que la Nature; & dans la seule égalité qu'elle met entre les intérêts de notre prochain & nos intérêts propres, en sorte qu'à l'un & l'autre égard nous n'ayons qu'une même mesure d'affection & de zele, je trouve la preuve la plus convaincante de la grandeur, de la noblesse, de la divinité de cette Religion. Qu'on l'appuie tant qu'on voudra par tant d'autres caracteres qui lui sont propres, il n'en est

point, à mon gré, qui lui donnent une conviction plus certaine & plus sensible que cet amour de nos semblables, qu'elle exige aussi clair-voyant, aussi attentif, aussi tendre, aussi parfait que celui qu'il nous est permis d'avoir pour nous-mêmes.

On diroit qu'en cela la Nature & la Religion ont consulté nos intérêts. Je soutiens, en effet, que c'est nous aimer autant qu'il est possible, que d'aimer sincérement tous ceux avec qui nous vivons. Le bonheur dont nous sommes le plus jaloux, n'est-ce pas l'estime & l'amitié des autres hommes? Et ce bonheur, si précieux sur-tout aux Ames bien nées qui, pouvant consentir à être privées de la gloire, ne sauroient se résoudre à se passer de l'honneur; ce bonheur est-il l'effet du tempérament, l'ouvrage de la raison, l'apanage des dignités, un des avantages de la richesse? Non: c'est en vain qu'on le chercheroit en nous; il est dans les mains de nos semblables. C'est d'eux qu'il nous le faut attendre: nous ne pouvons faire autre chose que le mériter. Mais quel autre moyen de le mériter que par des prévenances sans bassesse, par des politesses sans faussetés, par des égards sans

contrainte, par autant de marques d'eſtime que nous deſirons en recevoir.

Si cela eſt, c'eſt donc nous aimer nous-mêmes que d'aimer les hommes, les ſeuls appréciateurs de nos talens & de nos vertus, les ſeuls dont les ſuffrages récompenſent & ſoutiennent le mérite, les ſeuls auteurs du bonheur qui nous flatte davantage, & que nous ambitionnons le plus.

Je demande, en effet, ce que deviendroient nos qualités les plus eſtimables, s'il n'étoit perſonne qui daignât les eſtimer? Renfermées dans nos cœurs, où elles feroient pour nous un ſujet de complaiſance, & dès-lors elles perdroient tout leur prix; où un objet d'indifférence, & rien ne nous porteroit à les entretenir. Dans le premier cas, notre orgueil, s'il étoit connu, ne nous attireroit que de la haine; dans le ſecond, notre indolente froideur ne mériteroit que du mépris. Dans ces deux cas, tout mérite ſeroit bientôt anéanti.

Auſſi, quel que ſoit notre amour-propre, il arrive heureuſement que nous nous aimons hors de nous beaucoup plus que dans notre propre exiſtence: nous croyons, & nous avons ſujet de croire la raiſon des autres un juge moins aiſé à

ſéduire que notre propre raiſon. Incapables de nous bien voir nous-mêmes, nous voulons que notre image ſe retrace dans ceux qui nous connoiſſent, comme dans un miroir. Elle s'y reproduit, s'y étend, ſe multiplie, & nous nous efforçons de l'embellir à meſure que nous ſentons qu'elle a eu le bonheur de plaire: c'eſt-à-dire, que dès-lors nous avons plus d'attention ſur nos vertus & ſur nos défauts; que dès-lors notre eſprit s'épure, notre cœur s'éleve & s'agrandit en quelque ſorte; que nos devoirs nous deviennent plus chers & moins pénibles; & que, par une louable émulation, plus ſéveres à notre égard, nous nous montrons, par un juſte retour, plus indulgens à l'égard des autres.

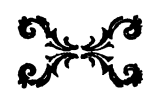
Il eſt donc vrai que nous devons à ceux dont nous recherchons l'eſtime, ce qui contribue le plus à notre perfection; & de là j'infere que l'on ne ſauroit trop tôt inſpirer aux jeunes gens l'amour de cette eſtime. Elle eſt réellement le bonheur le moins frivole & le plus flatteur; &, le deſirer ce bonheur, ce n'eſt point à la vérité une vertu, mais une eſpece de néceſſité, que le bien de l'Humanité, que la Nature même, nous impoſent. Il eſt certain en effet que ce deſir excite

jusqu'aux moindres talens, & qu'il enrichit la Société de toutes les especes de mérites qui auroient été perdus pour elle, soit qu'une lâche paresse les eût enfouis, soit qu'une orgueilleuse timidité n'eût osé les produire, soit qu'une ridicule modestie les eût fait avorter.

Il est d'autant plus utile d'inspirer aux jeunes gens ce desir de mériter l'estime des hommes, qu'en essayant de donner à leur caractere la souplesse & le liant qui gagne les cœurs, en leur apprenant à rompre leur humeur pour s'accommoder à celle des autres, en les tenant dans la dépendance des jugemens de tout homme qui peut s'ériger en arbitre de leurs actions, on leur fait contracter l'heureuse habitude de commander à leur cœur, & de maîtriser des passions qui, dans leurs commencemens, aisées à vaincre, sont, dans leurs moindres progrès, si difficiles à contenter. Et comment pourroit-on négliger de faire sentir de bonne heure au commun des hommes l'importance de cet amour de la considération, la source, ou du moins l'appui de nos vertus, puisqu'il est également utile & nécessaire de l'inspirer aux jeunes Princes, tout Princes qu'ils sont?

Il est vrai que cet amour, qui nous

porte ſi puiſſamment à tout ce qui peut relever la dignité de notre nature, ne fait d'ordinaire que de foibles impreſſions ſur des hommes nés dans l'abondance de tous les biens, & qui, n'ayant point de vœux à faire, & pouvant à leur gré réaliſer ou rendre infructueux tous ceux qu'on forme dans leur Empire, n'attendent du reſte des hommes que de la ſoumiſſion & du reſpect. Je dis néanmoins que ces hommes ſi puiſſans tiennent aux autres hommes par une infinité de devoirs; & que, ſi la fortune n'a rien à leur offrir qu'ils n'aient reçu de leur naiſſance, il leur reſte à deſirer quelque choſe de plus grand & de plus heureux, je veux dire, l'amour des Peuples, & particuliérement cette ſorte d'amour que l'eſtime fait naître, & qui devient plus fort que le devoir.



CHAPITRE XLIX.

Il est de la nature de l'homme d'aimer le plaisir ; mais en vain chercheroit-il le bonheur dans les plaisirs des sens, il ne peut se trouver que dans les plaisirs de l'ame & la pratique des vertus.

CE sont nos goûts qui donnent l'être à nos plaisirs ; en sorte que ce que nous leur trouvons d'attraits ou de variétés, ne vient que de nos goûts plus ou moins vifs, plus ou moins différens ou uniformes. Chercher en eux de la réalité, seroit comme en chercher dans ce que nous appelons doux ou amer ; qualités chimériques dans ce qui les occasionne, & le simple résultat des organes disposés à produire telle ou telle saveur. Les objets après lesquels nous courons le plus follement, n'ont que les charmes que nous leur prêtons : ces charmes sont notre ouvrage ; nous embellissons, ou nous enlaidissons les choses, à notre gré ; & nous sommes assez peu sensés pour adorer, ou pour détester les apparences dont il nous plaît de les revêtir.

Ce qui prouve évidemment ce que

j'avance ici, c'eſt que les mêmes plaiſirs paſſionnent les uns, & ſont indifférens aux autres. Il eſt des gens qui ne font que leur ſourire, il en eſt qui s'y livrent avec fureur: les uns ſe les rendent néceſſaires par l'habitude, d'autres n'en aiment que les premiers inſtans. La crainte de les voir finir, qui les rend moins ſenſibles à quelques-uns, les rend plus précieux à tous les autres: dans la plupart, rien ne peut troubler leur empire; dans pluſieurs, ils cedent au moindre chagrin. En un mot, autant de goûts, autant de plaiſirs différens.

Ce qui eſt certain, c'eſt que le fond de notre être eſt l'amour du plaiſir. Cet amour eſt le feu central qui vivifie tout. Sans lui, nous croupirions ſans énergie dans l'indolence, & toute la Nature nous paroîtroit comme enſevelie dans un habillement de mort. Cet amour eſt plus abſolu que la raiſon: il la prévient dans notre enfance, il la maîtriſe dans la jeuneſſe; & ſi, dans l'âge qui refroidit les paſſions, il ne nous porte pas auſſi violemment vers ce qui plaît, il ſert du moins à nous éloigner de tout ce qui nous incommode. Il ne s'agit que de tourner cet amour, tout indocile qu'il eſt, vers des plaiſirs honnêtes, & que

la raiſon, du moins, ne défende point.

Les plaiſirs des ſens ſont preſque toujours les moins innocens, les plus dangereux, les moins ſatisfaiſans, les moins néceſſaires. Qui eſt-ce qui engage à les rechercher ? une vaine & ſtérile diſſipation, l'ennui, la pareſſe, le triſte embarras de n'avoir rien à faire : quelle ſource ! quelle origine ! quel motif ! Qui ſont ceux qui aiment le plus ces plaiſirs ? des cœurs déjà corrompus, ou qui ne tarderont pas de l'être. Quand le feu, quelque pur qu'il ſoit, prend à des matieres diſpoſées à s'enflammer, quel ravage n'eſt-il pas capable de faire ? Comment ſe livre-t-on à ces plaiſirs ? ce n'eſt preſque jamais ni avec ce choix de ſentiment qui les craint & s'en méfie, ni avec cette délicateſſe de goût qui ne veut que s'y prêter ; on s'y abandonne avec brutalité ; on coupe l'arbre, pour en avoir ſur le champ tous les fruits. Quelle ſatisfaction en retire-t-on ? la ſatiété ſuit de près l'empreſſement d'en jouir. Ont-ils été annoncés, préparés ? ils ont déjà perdu de leurs charmes : trop attendus, ils n'apportent que de l'ennui. Il en eſt d'eux, comme de certains fruits qui n'ont qu'un inſtant pour être cueillis à propos. Tiennent-ils plus de l'occupation que de

l'amusement ? ils rebutent. S'en est-on fait un devoir d'état ? ils deviennent à charge, ils se nuisent par leur continuité : l'un prend rapidement sur la jouissance de l'autre, & se trouve déjà passé quand on le veut saisir.

En un mot, de tous les plaisirs des sens, il n'en est point qui ne soit trop cher, au prix même d'un simple desir. On ne s'ennuie jamais plus qu'au moment qu'on sort de les goûter ; &, ce qui est étonnant, & plus triste encore, c'est que de cet ennui naît le besoin d'autres plaisirs qui ennuient de même. L'ennui est leur effet le plus ordinaire. On s'est agité, on s'est tourmenté pour en jouir ; & c'est là toute la récompense des soins qu'on s'est donnés pour se les ménager. Ils n'ont fait qu'effleurer l'ame ; ils n'ont pu se fondre en elle ; & ils y laissent un aiguillon qui la pénetre, & la rend d'autant plus insupportable à elle-même, qu'il lui faut d'autres blessures pour l'inquiéter & l'attrister de nouveau. Ainsi la vie se passe à courir des plaisirs à l'ennui, & à retourner de l'ennui à des plaisirs qui le ramenent sans cesse.

Je ne prétends pourtant pas qu'on doive renoncer à tous les plaisirs des sens. Il en est d'aussi nécessaires que les alimens :

besoin humiliant, mais qui ranime la Nature. Ne les dédaignons point ; mais sachons en user avec modération, avec économie. Réglés par la sobriété, ils en sont infiniment plus piquans & plus sensibles, mais beaucoup moins cependant que les plaisirs de l'ame, que si peu de gens recherchent, quoiqu'ils ne puissent en ignorer le prix.

Ceux-ci ne dépendent que de nous-mêmes, parce qu'ils ne tiennent à rien de ce qui nous est étranger. Ils sont purs, parce qu'ils sont sans mélange; toujours les mêmes, parce que la crainte ne peut les corrompre, & que le dégoût ne les suit point; toujours durables, parce qu'un âge ne désabuse point de ceux qu'on a goûtés dans un autre âge. Ces plaisirs sont ceux que l'on trouve dans l'amitié, dans la compassion, dans l'humanité, dans la reconnoissance, dans la fuite même des autres plaisirs, dans la probité, dans la pratique des vertus morales. En-il aucune de ces vertus dont l'idée puisse se réveiller dans un cœur sans le séduire? Elles ont chacune une beauté naturelle qui les rend cheres à tout le monde, & qui, indépendamment de tout précepte & de toute éducation, les rend agréables, & captive l'affection des ames les plus massives & les plus grossieres.

Heureux celui qui ne cherche sa satisfaction qu'en lui-même ; qui, ne voyant aucun rapport entre la petitesse & le néant des êtres sensibles, avec la noblesse, l'immensité, la haute destinée de son ame, ne les juge propres qu'à le dégrader & l'avilir ; qui, persuadé que la Terre & l'Univers ne peuvent lui rien offrir de plus grand que lui-même, regarde indifféremment les biens & les maux, confond dans ses idées les sceptres & les houlettes, brave les honneurs sans les craindre, les richesses sans les mépriser, l'estime des hommes sans la dédaigner, les hommes eux-mêmes sans prétendre les blâmer, ni refuser de leur être utile !

Oui, un des moyens les plus infaillibles de vivre heureux, c'est de se renfermer en soi pour mieux apprendre à se connoître, à maîtriser ses penchans, à épurer ses vertus : c'est de vivre isolé & dans un entier détachement de tous les objets extérieurs, qui d'ordinaire nous rendent malheureux sans nous rendre plus sages : c'est de se faire une compagnie de son cœur ; d'aimer à l'entendre, parce qu'il dit toujours vrai ; de se plaire avec lui ; &, sans abandonner le monde, & même avec l'air de s'y livrer, lui

échapper autant de fois qu'il veut ne nous occuper que des frivolités qu'il aime.

CHAPITRE L.

S'appliquer à faire des heureux, c'est chercher son propre bonheur dans la source la plus pure. Ce devroit être la plus chere occupation des hommes, & sur-tout des Souverains.

S'IL est naturel à l'homme de travailler à se rendre heureux, si c'est là son unique desir dès qu'il commence à vivre, & si ce desir l'occupe si fort, que la vie même lui devient à charge dès qu'il ne peut le remplir; rien ne lui est sans doute plus nécessaire que de savoir en quoi consiste le vrai bonheur, & quel est l'usage qu'il en doit faire.

Le bonheur s'offre à lui de toutes parts; mais, ou il manque de le saisir, ou il le saisit mal; ou il ne le sent point, ou il n'en jouit pas tranquillement, par la crainte qu'il a de le perdre. Il est pourtant plus ordinaire à l'homme de se le figurer où il n'est pas, & de n'en juger que par son goût & ses caprices. Les uns

le font consister à satisfaire leurs passions, les autres à les vaincre. Plusieurs ne le trouvent que dans certaines passions qui les flattent, & jamais dans celles qu'ils n'aiment point.

L'Ambitieux, le plus Riche des biens de la fortune, voit ordinairement ces biens avec indifférence, & ne court qu'après la gloire qui l'a séduit; tandis que l'Avare, insensible à cette gloire, n'aspire qu'aux richesses, qu'il croit seules capables de le contenter. Celui-là se plaît dans l'agitation & le travail; celui-ci ne trouve de satisfaction que dans le repos & l'indolence.

Je me représente un homme comblé de félicité, mais isolé, réduit à lui-même, & séparé de tout commerce avec le monde. S'il s'est acquis une grande réputation, en sentira-t-il le prix, du moment qu'il n'a personne qui l'admire, & qui sache lui préparer l'encens qui lui est dû? Que cet homme possede de grands biens, je le veux; s'estimera-t-il heureux, dès qu'il est réduit à n'en pouvoir faire usage? Qu'il ait un génie plein de force & de lumiere, il ne laissera pas de se déplaire souvent; &, comme une matiere embrasée qui agit sur elle-même, son génie s'usera par sa propre ardeur,

Que cet homme ait des ſentimens & de la vertu, il les connoîtra tout au plus; mais ne pouvant faire aucun bien, il aura lieu de douter ſi tout ce qu'il ſent il peut le mettre en pratique. Qu'il ait enfin les plus rares talens, quel cas en fera-t-il, dès qu'ils lui ſont inutiles, & qu'il ne peut faire uſage du premier de tous les talens, celui de les faire valoir?

De ces vérités conſtantes, tirons une induction néceſſaire, & diſons qu'un homme ne ſe ſuffit pas à lui-même pour être heureux, & qu'il ne peut l'être en effet, qu'autant que ſon bonheur peut ſe répandre ſur les autres. Il eſt vrai que ſouvent c'eſt aſſez de ſe croire heureux pour l'être, & qu'un amour-propre déréglé peut nous faire trouver des plaiſirs dans les choſes même les plus frivoles; mais cet amour-propre, le premier de tous les flatteurs, ne nous ſéduit que parce qu'il nous perſuade que nous pouvons tromper les autres; & rarement nous tromperoit-il, s'il ne nous repréſentoit auſſi aimables aux yeux de ceux qui nous connoiſſent, qu'il nous fait paroître aimables à nos propres yeux.

C'eſt donc par l'eſtime des autres que nous nous eſtimons, & le bonheur que nous ne pouvons trouver en nous-mêmes,

nous ne l'attendons que des hommes avec qui nous vivons. Mais, combien plus ce bonheur, qu'il nous faut mendier en quelque ſorte, ne nous ſera-t-il pas aſſuré, quand nous l'acheterons, quand nous le mériterons par nos bienfaits, quand nous nous efforcerons de rendre heureux ceux qui peuvent ſeuls nous rendre heureux nous-mêmes ? Car enfin le bonheur que l'on procure aux autres ne peut manquer de rejaillir ſur le cœur généreux qui le produit. C'eſt une eau qui, après avoir arroſé des terres arides, remonte vers ſa ſource, pour en couler de nouveau. Les biens dont on jouit peuvent échapper des mains de ceux qui les poſſedent; mais les biens que la charité fait répandre, quoique ſujets aux caprices, durent du moins toujours par le plaiſir, ou par la gloire de les avoir fait ſervir à faire des Heureux.

Formons-nous ici l'idée d'un Souverain, dont les Courtiſans, dont les Peuples, dont tout le Monde entier prévient les deſirs. On l'idolâtre; mais il ne peut ignorer que, les hommages qu'il reçoit, on les rend plutôt à ſa dignité qu'à ſa perſonne; & qu'il les doit plus au devoir, à l'uſage, à l'intérêt, qu'à un amour pur & ſincere. Parvenu à ce qu'on appelle le

ſuprême bonheur, eſt-il bien convaincu qu'il le poſſede ? Ses plaiſirs ne ſe nuiſent-ils pas par leur continuité même ? Dans ſes plus grands plaiſirs, ne ſent-il pas le beſoin d'autres plaiſirs, & de plus grands plaiſirs encore ? Les chagrins l'ont aſſiégé ſur le Trône ; ils s'y ſont aſſis avec lui, tout ce qui ſatisfait ſes deſirs les réveille ; ſes paſſions croiſſent par tout ce qui les aſſouvit ; en croiſſant, elles multiplient ſes peines ; elles renaiſſent de leurs cendres, pour le tourmenter de nouveau ; & ſon cœur, toujours vide, toujours altéré, toujours endurci aux plaiſirs par les plaiſirs mêmes, ne jouit véritablement que de ſes inquiétudes & de ſes dégoûts. Sa grandeur elle-même, qui le prive des douceurs de la Société, fait le malheur de ſa vie ; & il eſt forcé de reconnoître qu'incapable de le ſatisfaire, elle lui eſt moins donnée pour lui que pour les autres ; & que le premier de ſes ſoins doit être de faire des Heureux, pour le devenir lui-même.

Donnez-moi un Souverain qui ait de l'humanité & des entrailles, je lui maintiens, ce qui paroît incompatible avec ſon état, des amis qui lui feront ſentir les dangers de la flatterie, & lui apprendront, par leur conduite, que les louanges

les plus ſinceres ne ſont pas celles qu'on s'empreſſe de lui donner, mais celles qui leur échappent. Ce Prince, devenu par la bonté de ſon cœur le Miniſtre de la Providence de Dieu ſur ſes Peuples, ne peut manquer de trouver dans ſes bienfaits & dans leur amour, de ſûrs garants de leur reſpect & de leur obéiſſance; il n'aura point lieu de douter des élo[illegible] qu'on lui donnera; il ſe verra revivre avant que de mourir, & jouira, dès cette vie même, de l'immortalité qui lui eſt aſſurée pour les temps à venir.

Ainſi tous les Héros, ainſi tous les grands Hommes, quels qu'ils ſoient, ne peuvent goûter un bonheur plus véritable que celui d'établir la félicité qu'ils doivent procurer au reſte des humains. Leur vertu conſiſte, non à ravager des Provinces, à ſaccager des Villes, à faire égorger des Malheureux, mais à rendre leur Patrie & leurs Concitoyens heureux. La gloire des conquêtes eſt toujours ſouillée par le ſang: on ne l'acquiert que par le carnage & la mort, & ſon plus noble appareil ne peut flatter qu'autant qu'il eſt funeſte; mais la gloire la plus pure & la moins équivoque eſt de faire des Heureux. Conquérir des cœurs, c'eſt régner ſur eux; & ce regne n'eſt-il pas

préférable à celui qui ne ſe ſoutient que par la force & la puiſſance, puiſque la puiſſance & la force ne ſe maintiennent plus ſûrement elles-mêmes que par l'amour des Peuples qui ſont obligés d'obéir.

C'eſt la Nature elle-même qui nous apprend qu'on ne peut être heureux que par le bonheur d'autrui. A-t-on des ſoins ? on s'intéreſſe à leur conſervation ; & on oublie volontiers ſes propres beſoins, pour ne s'occuper que de ce qui leur eſt utile ou néceſſaire. Tels ſont à-peu-près tous ceux qu'on rend heureux ; ils ſont notre ouvrage, notre production, des enfans adoptifs, des créatures que nous avons formées, & à qui nous redonnons en quelque ſorte la vie, qu'ils n'avoient reçue que pour la traîner ou la perdre dans la miſere & dans la douleur.

Et quel plaiſir plus ſenſible que de faire des Heureux ! Eſt-il rien qui flatte autant que de procurer à des Malheureux des graçes ou des ſecours qu'ils ne peuvent recevoir que de leurs ſemblables, à qui Dieu en a confié le ſoin ? Coopérateurs de ſes bontés, on entre dans ſes fonctions, & l'on s'éleve au-deſſus de l'Humanité. Sans doute ce ſeroit ſe dégrader ſoi-même que de la mépriſer ; & n'y a-t-il

pas une eſpece de grandeur à ſentir ce que valent les hommes ?

Le ſeul inconvénient eſt de faire des Ingrats ; mais l'ingratitude a-t-elle le pouvoir de diminuer le prix des bienfaits ? & ne ſert-elle pas plutôt à les faire éclater avec plus de gloire ? Un cœur noble & bien fait doit-il attacher la récompenſe de ſes actions à des ſentimens dont il n'eſt pas le maître, plutôt qu'à la ſatisfaction intérieure qu'il en reſſent ? S'il doit oublier les plaiſirs qu'il a faits, peut-il s'appercevoir de la reconnoiſſance qu'il mérite ? Ne ſait-il pas que le moyen de l'obtenir, c'eſt de n'en point exiger ? & que, la prétendre comme un devoir, c'eſt la révolter, & l'autoriſer en quelque ſorte à s'éteindre ?

Les Riches, les Grands, tous les hommes, ne ſont maintenus, conſervés ici-bas, que pour l'utilité des autres hommes. Faire du bien eſt le ſeul plaiſir qui ſoit ſans remords, ſans trouble, ſans amertume, le ſeul qui ne s'uſe point, puiſque le long uſage, qui endurcit le cœur à tous les autres plaiſirs, rend tous les jours celui-ci plus doux & plus ſenſible. C'eſt ce qui paroît plus clairement & par un contraſte bien oppoſé, dans l'indigne & méchant caractere de ceux

qui ne fondent leur bonheur que fur le malheur des autres, ou qui, rongés d'une déteftable envie, fe font du bonheur des autres une fource éternelle de chagrins. Il n'eft pas jufqu'à ces cœurs malins, efpece de monftres dans la Nature, qui, par l'horreur qu'ils infpirent, ne nous prouvent invinciblement que le plus grand de tous les bonheurs confifte à faire le bonheur des autres, & qu'il eft auffi glorieux de répandre des graces que de les mériter.

Et quel cœur affez barbare pourroit ne point avoir de plaifir à foulager les peines des Malheureux ? Il n'en eft pas des biens qu'on leur fait, comme des grains qu'on jette dans la terre, & qui doivent être long-temps à s'y pourrir, au hafard même de ne jamais s'y reproduire. En femant les bienfaits on les recueille ; &, fi j'ofois m'exprimer ainfi, le feul defir de les répandre eft déjà le temps de la moiffon. Les bienfaits font le feul tréfor qui s'accroît à mefure qu'on le partage. Notre cœur eft fait pour fe donner : & qui le mérite mieux, ou des gens qui, occupés d'eux-mêmes, n'en fentent point le prix, ou des Infortunés qui le réclament & qui l'honorent, en lui fuppofant une généreufe fenfibilité?

D'ordinaire

D'ordinaire on ne voit que les Pauvres avoir pitié des Pauvres. Les Grands les rebutent, les méprisent, souvent même les outragent & les insultent. Mais ces Humains superbes, qui auroient honte de déroger à leur honneur, à leur réputation, à leur noblesse, pourquoi n'ont-ils pas honte également de laisser l'Humanité languir, se détruire & s'avilir dans leurs semblables, & de la dégrader eux-mêmes, encore plus par leur indifférence & par leurs dédains, qu'elle ne l'est par les maux & les douleurs qui la flétrissent & la déshonorent ?

CHAPITRE LI.

Extraits d'un Manuel de dévotion que le Roi de Pologne composa lui-même pour son usage.

PRIERES

POUR DEMANDER A DIEU LA CONFORMITÉ AUX ORDRES DE SA PROVIDENCE.

O Dieu, qui pour manifester la gloire de votre Providence, vous êtes fait le Pasteur du Peuple d'Israël dans le Désert, le Défenseur de Daniel, l'Avocat de

Susanne, le Guide de Tobie ; ô vous qui avez délivré Joseph vendu, qui avez conservé les trois Enfans dans la fournaise, qui vous êtes déclaré le Pere de l'Orphelin & de l'Etranger, du Pauvre & de la Veuve ; vous qui vous êtes fait tout à tous, nous vous supplions humblement de nous accorder la force de bénir votre Providence avec autant de joie dans l'adversité que nous en marquons dans la prospérité ; & que notre patience à souffrir ce qu'il vous plaît d'ordonner, égale notre confiance à attendre ce que nous desirons. Ne permettez pas que la prospérité nous enfle, ni que l'adversité nous abatte. Donnez-nous, Seigneur un courage invincible, un cœur inébranlable, une volonté conforme en tout à votre Providence. Que rien ne nous trouble de ce qui vient de vous, mais que tout nous soit cher pour l'amour de vous. Qu'aucun contretemps ne nous ébranle, parce qu'il afflige la nature ; mais qu'il laisse notre cœur en paix, parce qu'il vient de vous. Reconnoissons que rien n'est petit de ce qu'ordonne un Dieu si grand ; qu'il ne peut nous arriver rien de nuisible de la part du plus tendre des Peres, ni d'injuste de la part du Juge le plus équitable ; car

votre Providence ſeule, Seigneur, ſait rapprocher puiſſamment les extrêmes, en diſpoſant toutes choſes avec douceur; en ſorte que celles qui paroiſſent contraires, n'en conduiſent pas moins à une heureuſe fin. Faites donc, ô mon Dieu, que, tout ce qui nous vient de votre main, nous le recevions avec reconnoiſſance, nous le ſupportions avec joie, nous le conſervions avec patience.

O volonté adorable de mon Dieu; volonté toujours ſage, toute puiſſante & toute bienfaiſante, je me ſoumets tout à vous, & m'y ſoumets pour toujours. J'adore vos Décrets éternels ſur tout ce qui me regarde, & je le fais parce que je ſuis votre ſujet né, parce que nul homme ne peut vous réſiſter, parce que vous ordonnez avec la plus grande ſageſſe tout ce qui nous concerne, parce que vous ne haïſſez aucun des Ouvrages de vos mains, & que vous conſultez, en tout ce qui nous regarde, les ſentimens de votre amour paternel. Je me dépouille donc de ma volonté propre, de cette volonté aveugle, & qui ne ſait deſirer que ce qui lui eſt nuiſible; je m'en dépouille pour me ſoumettre à l'empire de votre divine Sageſſe, pour me former un cœur ſelon le vôtre, & vivre de

otre volonté. Je ne veux que ce que 'ous voulez, je désavoue tout ce qui ne ,ous plaît pas. Qu'en toutes choses votre volonté soit faite, & non la mienne. Vous plaît-il que je sois dans l'abondance ou dans l'indigence, dans les honneurs ou dans le mépris, qu'on parle de moi en bien, ou qu'on en dise du mal ; vous plaît-il de me donner la santé ou la maladie, la joie ou la tristesse ; vous plaît-il que je vive encore long-temps, ou que je meure bientôt ? Mon cœur est prêt à tout, ô mon Dieu ! mon cœur est prêt à tout. Oui, dans tous les événemens de ma vie, heureux ou malheureux, dans l'affliction comme dans la joie, pendant la vie & à la mort, en tout temps je bénirai le Seigneur ; ses louanges seront toujours sur mes levres : ne les mérite-t-il pas toujours, lui qui est toujours mon Pere ?

SON AMOUR PAR-DESSUS TOUT.

BIEN souverain & infini, Dieu qui êtes mon tout, je vous aime de tout moi-même, je vous aime de toutes les puissances de mon ame, & sans aucun partage de mon cœur pour les créatures. Je vous aime, parce que vous réunissez de la maniere la plus complete toutes les

perfections qui peuvent être l'objet de mon amour. Je vous aime plus que les richesses & les honneurs, plus que la sagesse & la perfection créée, plus que le rang que j'occupe, plus que ma vie, plus que moi-même, parce que vous êtes le bien par excellence. Je ne dois mettre ni bornes ni mesure à mon amour, parce qu'il n'y en a point dans les perfections que j'aime. Je voudrois vous aimer, s'il étoit possible, d'un amour divin; vous aimer autant que vous méritez d'être aimé, autant que vous êtes aimable. Que ne puis-je, ô mon Dieu, pour suppléer à la foiblesse de mon amour; que ne puis-je, aux dépens de tous mes biens & de ma vie même, vous faire connoître & adorer de toutes les créatures raisonnables, les embraser toutes de votre amour ! O Beauté ineffable, que je desire ardemment de vous contempler, & de jouir de vous au sein de l'Eternité ! Quand viendra donc cet heureux jour, où je vous verrai face à face ? Je soupire après l'instant qui doit opérer ma dissolution & m'unir à vous. Tirez mon ame de sa prison, & elle vous bénira. L'Assemblée de vos Saints me tend les bras : ils desirent que vous m'associez à leur Chœur.

En attendant de vous cette grace, je

fais la résolution, ô mon Dieu, d'éviter, pour votre amour, toutes les fautes, même légeres, qui pourroient vous déplaire; de penser souvent à vous, & d'en parler souvent; d'élever fréquemment mon cœur vers vous; de croître en vertus & en amour pour vous; d'embrasser, pour votre gloire & pour vous plaire, les mortifications & les souffrances. O mon Dieu, remplissez de votre amour toute la capacité de mon cœur: donnez-moi vous-même ce que vous voulez trouver en moi, & je vous aimerai de plus en plus.

SON SECOURS DANS LES AFFLICTIONS.

DIEU tout-puissant & éternel, qui avez dit: » Invoquez-moi au jour de » l'affliction, & je vous délivrerai «, je me prosterne à vos pieds, dans l'extrémité où je suis réduit. Je vais succomber sous les maux qui m'assiegent, si vous ne venez promptement à mon secours. Les foibles lumieres de mon esprit ne m'offrent aucune ressource pour sortir de mon accablement. La tristesse a tellement rempli mon cœur, qu'aucun sentiment de joie ne sauroit plus y trouver place: ma vie est pire que la mort. Vous pouvez

me ſecourir, ô mon Dieu, quoique j'ignore en quelle maniere. Je vous en ſupplie très-humblement, délivrez-moi des maux qui me preſſent. Mes péchés, je l'avoue, mériteroient une plus grande punition encore; mais je ſais que votre bonté eſt infinie, & vous ſavez vous-même, Seigneur, combien notre foibleſſe eſt grande. Si cependant vous voulez m'infliger de nouveaux châtimens, je m'y ſoumets volontiers, ſachant que vous ne voulez que mon bien, & qu'en cela même vous agiriez en bon Pere. Recevez donc le ſacrifice que je vous offre de l'affliction où je me trouve, ſoutenez ſeulement de votre grace mon cœur qui eſt plongé dans la triſteſſe.

SA MISÉRICORDE POUR SORTIR DE L'ÉTAT DU PÉCHÉ.

O Jeſus, Dieu de clémence, venez à mon ſecours; mon cœur eſt dans le trouble; mes forces m'ont abandonné. Je paſſe les jours dans la triſteſſe, parce que celui qui pourroit ſeul me conſoler s'eſt éloigné de moi. Hélas! mon Sauveur, n'ai-je pas bien ſujet de m'écrier avec vous: » Mon ame eſt triſte juſqu'à la » mort «? Malheur à moi qui ai péché; car le péché eſt toujours la premiere

ſource de nos triſteſſes. Oui, je vous ai offenſé, & je l'ai fait ſous vos yeux. Je reconnois l'impiété & l'injuſtice de ma conduite. O mon Seigneur & mon Dieu, voyez l'état où je ſuis réduit, & ſecourez-moi : ne permettez pas que je ſois plus long-temps ſéparé de vous : confondez mes ennemis : briſez les pieges qu'ils me tendent : ne permettez pas qu'ils triomphent à la vue de mes maux; qu'ils apprennent au contraire que j'ai trouvé le vrai bonheur, en m'attachant à vous ſeul, ô mon Dieu, en mettant en vous mon eſpérance pour jamais.

LA VICTOIRE SUR SES ENNEMIS.

SEIGNEUR, Dieu tout-puiſſant, Pere, Fils & Saint-Eſprit, accordez-moi la ſupériorité ſur les Ennemis qui m'attaquent. Qu'ils ne puiſſent ni me réſiſter ni me nuire, & que leur valeur & leur conſeil tournent à mon avantage. Soyez vous-même, ô mon Dieu, ma force, mon refuge & le bouclier qui me protege : que mes Ennemis, déclarés ou ſecrets, ſoient diſſipés & confondus. Dieu d'Abraham, Dieu d'Iſaac, Dieu de Jacob, Dieu de tous ceux qui vivent ſelon vos Lois ſaintes, pardonnez-moi toutes mes offenſes; délivrez-moi des peines & des

tribulations, des dangers & des périls où je me vois exposé. Donnez-moi le courage & la force. Accordez-moi le don de la parole : que mes discours vous soient agréables, & qu'ils persuadent ceux qui doivent seconder mes vues. Le Prophete l'a dit, l'Apôtre le répete :
» Vous délivrez, Seigneur, ceux qui
» mettent en vous leur confiance ; c'est
» par vous que l'on triomphe, c'est par
» vous que l'on regne «. Faites-moi triompher de mes Ennemis, & régner sans rien craindre de la part des hommes.

SA PROTECTION POUR UNE VILLE ASSIÉGÉE.

SEIGNEUR, écoutez ma priere : protégez cette Ville, & que vos Saints Anges veillent à la garde de ses murs. Elle est habitée par votre Peuple. Dieu de clémence, détournez de dessus lui le bras de votre colere. J'entends autour de moi les cris de la tribulation. O vous, qui vous plaisez à faire miséricorde à ceux qui marchent devant vous dans la droiture de leur cœur, Dieu d'Israël, écoutez l'humble priere de vos Serviteurs. Veillez le jour & la nuit sur cette Ville. Voyez comment nos Ennemis, rassemblés autour de nous, se glorifient dans

leurs forces. Diſſipez ces Légions ; qu'elles diſparoiſſent : faites ſuccéder la paix à ces jours de confuſion. Délivrez votre Peuple & cette Ville. Laiſſez-vous fléchir par nos prieres, Seigneur, & ne nous traitez pas en ennemis.

SA GRACE POUR BIEN REMPLIR LES DEVOIRS DE LA ROYAUTÉ.

DIEU tout-puiſſant & éternel, ſource pure de tout don parfait, vous prîtes plaiſir à exaucer le jeune Roi Salomon, lorſqu'il vous demanda la Sageſſe pour diſcerner le bien & le mal, & juger votre Peuple ſuivant les regles de la juſtice. C'eſt au nom de celui en qui réſident tous les tréſors de votre Sageſſe, c'eſt au nom de Jeſus-Chriſt notre Seigneur & notre Sauveur, que je vous ſupplie humblement de jeter les yeux ſur le dernier de vos Serviteurs. Vous l'avez placé ſur le Trône, non en vertu de ſes mérites, mais par un pur effet de votre miſéricorde & de votre infinie bonté : faites-lui part de cette Sageſſe qui vous environne ſans ceſſe : qu'elle éclaire tous ſes pas, qu'elle préſide à tous ſes travaux. Oui, Seigneur, je rendrai gloire à la vérité, je l'avouerai : je ſuis au milieu de ce Peuple qui vous appartient & qui

adore votre ſaint Nom, comme un petit enfant qui marche au haſard, ſans ſavoir ni d'où il vient ni où il va; & cependant c'eſt moi que vous chargez du difficile emploi de contenir & de gouverner la Multitude & les Grands! Puiſſe donc votre Serviteur, puiſſe le fils de votre Servante trouver grace à vos yeux. Rempliſſez-moi, Seigneur, de votre Eſprit-Saint, de l'Eſprit de votre crainte, de l'Eſprit de ſageſſe & d'intelligence. Attachez mes regards ſur le miroir de vos perfections, afin que j'y liſe mes devoirs. Faites que, me défiant de mes propres forces, & ne comptant que ſur votre grace, j'entreprenne & je ſuive tout avec zele & courage pour la gloire de votre ſaint Nom, pour celle de votre Egliſe, & pour le bien des Peuples que vous m'avez confiés. Ne permettez pas, Dieu de clémence, qu'aucune paſſion déréglée obſcurciſſe jamais la lumiere de mon ame, ni que je me laiſſe ſéduire par des ſyſtêmes dangereux, ou tromper par les artifices de la flatterie, & la perfidie de mes Conſeillers; mais qu'un rayon de votre lumiere céleſte m'éclaire dans les Conſeils, & me décide dans les affaires épineuſes. Qu'à la clarté de ce flambeau divin, je puiſſe ſonder les

événemens, & découvrir les périls cachés dans l'avenir ; que je prenne la voie la plus ſûre & la plus droite, celle qui doit me conduire à embraſſer & accomplir ce qui plaira le plus à votre divine Majeſté.

CHAPITRE LII.

Réglement de vie.

A D M. D. G. E T L. B. M. S. V.

SOUVERAIN Diſpenſateur des Trônes & des Couronnes, Roi immortel, devant qui tous les Rois de la Terre ne ſont que cendres & que pouſſiere, c'eſt en votre préſence & ſous vos auſpices, que je trace ce nouveau Réglement de vie, analogue au nouvel état auquel vous avez daigné m'appeler (1) ; & c'eſt de votre miſéricorde infinie que j'attends les graces néceſſaires pour y être fidele.

1. Je me ſouviendrai tous les jours de ma vie de rendre grace à cette Providence Paternelle qui m'a conduit, ſoutenu, & protégé ſi merveilleuſement

(1) Le Trône de Lorraine.

parmi mes diſgraces, & à travers mille dangers.

2. Je me ſervirai de tous les moyens que Dieu m'a mis en main pour procurer ſa gloire.

3. Je me ferai un devoir capital de donner à mon Peuple l'exemple du reſpect que nous devons avoir pour la Religion, & tout ce qui a rapport au Culte divin.

4. La gloire de Dieu & le ſalut de mes Peuples, ſeront les ſeuls motifs qui me détermineront dans les nominations aux Bénéfices & Dignités Eccléſiaſtiques, auxquels je puis avoir part, ſoit de droit, ou par déférence.

5. Je tiendrai la main à ce que tous mes Tribunaux exercent une prompte & & ſévere juſtice contre les Impies déclarés, & ceux ſpécialement qui s'efforcent de propager l'impieté par leurs Ecrits.

6. Je ne mettrai en place aucun Sujet que je ſoupçonnerai pouvoir devenir une occaſion de ſcandale pour mes Peuples; &, s'il ſe trouvoit pourvu, je prendrai des moyens pour le réduire à la condition privée. Rien de plus monſtrueux que de voir la Vertu forcée d'obéir au Vice qui commande.

7. Je ferai de l'affaire de mon ſalut mon affaire capitale. Je prendrai ſur

chaque jour le temps convenable pour m'en occuper, & sur chaque année huit jours pour m'en occuper uniquement. Car de quoi me serviroit tout le reste, si j'avois le malheur de perdre mon ame?

8. L'ostentation n'aura point de part aux exercices de la Religion, que je dois pratiquer publiquement; comme aussi le respect humain, & la crainte de déplaire aux Impies, ne m'empêcheront point de pratiquer les conseils de la piété chrétienne.

9. A l'exemple de David, je méditerai mes devoirs dans la Loi du Seigneur; je répandrai mon cœur en sa présence, pour obtenir sa miséricorde & le salut de mes Peuples.

10. Fidele aux pratiques de piété, que je ne me suis imposées qu'après en avoir reconnu l'utilité ou le besoin, je ne m'en dispenserai que pour de bonnes raisons.

11. Je tâcherai d'avoir toujours, pour la direction de ma conscience, un saint Prêtre, homme éclairé dans les voies du salut, & capable de m'y conduire. Je lui laisserai toute liberté de me reprendre & de me corriger. J'adorerai Jesus-Christ caché en sa personne; je respecterai ses avis, & je suivrai ses ordres. Tous les Rois de la Terre sont morts, les bons

& les méchans : je mourrai comme eux ; c'eſt à quoi je dois penſer ſouvent.

12. Je ſuivrai pour mes Communions l'ordre preſcrit dans mon Réglement particulier (1), à moins qu'il ne plaiſe au Seigneur de m'inſpirer de participer plus ſouvent à cette manne céleſte, ſi néceſſaire pour nous ſoutenir dans le déſert de cette vie.

13. J'éloignerai avec ſoin tout ce qui pourroit porter atteinte à la vertu de chaſteté ; &, comme les excès de la débauche ſont la ruine des Etats, je prendrai garde qu'aucune foibleſſe de ma part ne puiſſe m'ôter la liberté de les réprimer avec force dans mes Sujets.

14. Je ne tolérerai point, dans les femmes qui paroîtront au Château, des nudités qui pourroient bleſſer les regards de la jeuneſſe qui ſe trouve à ma Cour.

15. Je ſuivrai, autant qu'il ſera en moi, les regles de la tempérance & de la ſobriété. J'obſerverai religieuſement les jeûnes & les abſtinences ordonnées par l'Egliſe. Et, comme les Princes ſont plus expoſés que les autres hommes à pécher par gourmandiſe & par ſenſualité, je ne

(1) Nous n'avons pas pu recouvrer cet Ecrit.

me dispenserai point des pratiques particulieres de mortifications que je me suis prescrites à cet égard.

16. Je prendrai en esprit de pénitence les travaux, les peines & les embarras que j'aurai à soutenir dans le gouvernement de mes Etats. Je bénirai le Seigneur dans tous les événemens de ma vie.

17. Je n'écouterai point la paresse qui craint de trop approfondir les abus, pour s'épargner l'embarras d'y remédier. Je les réformerai avec douceur & prudence, songeant que je gouverne des hommes, & non des Anges.

18. J'exigerai que les Réglemens que j'ai faits pour établir le bon ordre dans ma Maison, soient observés plus exactement encore que les Lois établies pour la Police générale de la Lorraine ; en sorte que les abus de ma Cour ne contrastent jamais avec la réforme que je voudrois porter au dehors : mais je me défierai d'un zele trop amer qui aigrit sans corriger.

19. Je serai aussi exact à assister à mes Conseils, lorsqu'on n'y traitera que les intérêts généraux de mon Peuple, que lorsqu'il y sera question de mes intérêts particuliers, ou de quelque affaire que j'aurai prise à cœur. Tout se fait mieux

ſous les yeux de celui à qui il importe que tout ſe faſſe bien.

20. Je ferai ma principale occupation du ſoulagement de mes Sujets, & je deſcendrai ſur cet article dans tous les détails d'une Adminiſtration paternelle.

21. Dans l'emploi des deniers publics, ou même de mes revenus particuliers, j'aurai toujours plus en vue l'intérêt général que ma gloire perſonnelle; &, parce qu'un projet m'aura plu, je ne me croirai pas autoriſé à fouler mes Sujets, pour en précipiter l'exécution.

22. Je mettrai dans un état d'aiſance mes Miniſtres, & tous ceux qui m'aident à porter le poids des affaires, pour leur ôter, s'il eſt poſſible, juſqu'à la tentation de tirer des profits honteux ſur les places & les emplois ſubalternes, que je prétends être donnés gratuitement & au ſeul mérite. J'encouragerai le mérite par des diſtinctions ou par des récompenſes, s'il eſt dans l'indigence.

23. Je n'aurai point la folle vanité de vouloir briller par l'opulence de mes Courtiſans; je ne me piquerai de généroſité, je ne répandrai avec profuſion, qu'en faveur de mes Sujets les plus malheureux, & les moins à portée de faire

parvenir jusqu'à moi le cri de leur misere : je veux les aller chercher jusque dans leurs cabanes : ne sont-ils pas les amis de mon Dieu ?

24. J'encouragerai, je soutiendrai les hommes en place : je les surveillerai aussi, je prendrai toutes sortes de mesures pour empêcher que le Foible ne soit opprimé par le Puissant, pour découvrir les Concussionnaires, les Juges corrompus, & tous ceux généralement qui pourroient abuser de leur crédit ou de mon autorité, pour vexer mes Sujets.

25. Je laisserai au moindre Particulier pleine & entiere liberté de soutenir ses droits en Justice, contre mes prétentions ou les entreprises de mes Ministres. C'est même un principe que je dois rappeler à mes Cours, que la présomption est toujours en faveur du Foible qui ose élever la voix contre le Puissant ; & tous mes Officiers de Justice sauront qu'ils ne pourroient qu'encourir ma disgrace si je venois à découvrir qu'ils m'eussent favorisé de leurs suffrages, au préjudice du dernier de mes Sujets.

26. En protégeant la Justice je poursuivrai la Chicane ; & , si je ne puis réussir à l'étouffer, je la briderai de ma-

niere à ce qu'elle ne puisse plus dévorer la substance de mon pauvre Peuple (1).

27. Je prendrai des moyens efficaces pour obliger à une résidence moralement exacte tous ceux qui sont pourvus de Charges & d'Emplois publics dans l'ordre Ecclésiastique, Civil ou Militaire; & mon intention sera toujours qu'on impute au Chef qui se sera absenté sans raisons, les malversations & l'inconduite des Subalternes qu'il auroit dû contenir ou diriger par sa présence. On ne peut être, à cet égard, facile pour le Particulier, sans se rendre cruel envers la Société.

28. J'exigerai le zele & l'exactitude de tous les Officiers chargés d'office de faire exécuter les Ordonnances relatives au maintien du bon ordre & de la Police, en ce qui regarde le Culte divin, les bonnes Mœurs ou la sureté publique.

29. J'ordonnerai aux Gouverneurs & Commandans, ainsi qu'aux Officiers supérieurs des Régimens, de veiller, avec plus de fermeté que par le passé, à ce que l'Officier & le Soldat se conduisent d'une maniere honnête & chrétienne, & sur-tout qu'ils ne débauchent point la

(1) C'est ce que fit Stanislas par l'érection d'une Chambre de Consultations gratuites.

jeunesse dans mes Villes de Garnison. Le plus cruel ennemi des gens de guerre, c'est l'oisiveté.

30. Je combattrai de tout mon pouvoir le préjugé barbare qui porte encore de jeunes étourdis à offrir des cartels pour la moindre injure, réelle ou imaginaire ; & j'ordonnerai, de maniere à être obéi, que tout duel véritable, quelque nom qu'on lui donne, & sous quelques couleurs qu'on le présente, soit poursuivi comme crime d'Etat, & puni suivant toute la sévérité des Ordonnances. Je regarderai comme inepte tout Chef incapable de prévenir cet abus dans son Corps.

31. J'aurai pour principe invariable, dans mes relations avec les Cours étrangeres, de travailler à maintenir ou à rétablir la paix & la bonne intelligence entre tous les Princes de l'Europe.

32. Je n'épargnerai ni soins ni dépenses, pour procurer à la jeunesse de mes Etats l'éducation la plus propre à lui conserver l'innocence des mœurs, & à la former à la pratique des vertus Chrétiennes & sociales. Sans une bonne éducation, point d'enfans pour les peres, point de Sujets pour les Princes.

33. Je ne me contenterai pas de laisser

aux gens de bien pleine liberté de me découvrir toutes ſortes de vérités utiles, je les y engagerai, je le leur enjoindrai; & que verrions-nous ſans l'aide des gens de bien?

34. Je n'oublierai jamais qu'étant établi de Dieu pour être l'Homme de mon Peuple, je me dois tout entier à tous mes Sujets, & plus encore aux Petits qu'aux Grands. Je ne contriſterai perſonne, en lui refuſant une audience à laquelle il a droit; & lorſque j'éprouverai les dégoûts de l'importunité, je ſongerai qu'ils ſont inſéparables du Trône, & je tâcherai de les ſurmonter par des motifs ſurnaturels. Car il n'y a que la Religion qui puiſſe nous donner la force de nous ſacrifier pour nos Peuples.

35. Dans les converſations, j'aurai ſoin de faire reſpecter les vrais principes, & de redreſſer quiconque s'en écarteroit en ma préſence; en obſervant toujours que le bien ſe perſuade mieux qu'il ne ſe commande.

36. J'examinerai ſouvent s'il n'y auroit rien à retrancher ſur ma dépenſe en faveur des Miſérables, & je ne ceſſerai de leur faire du bien, que lorſqu'il n'y aura rien dans mes coffres.

37. Le Seigneur a trop bien pourvu ma

Fille, pour qu'elle ait besoin de nos biens patrimoniaux ; nous les emploîrons à faire du bien à la chere Patrie.

38. Dans toutes les occasions, je ferai sentir aux Riches que, comme je suis offensé d'un luxe qui insulte à la misere de mes Peuples, rien aussi ne me plaît davantage que la généreuse compassion qui s'efforce de les secourir. En un mot, je tâcherai d'être en tout le Pere & le Pasteur de mes Sujets.

39. Je prierai Dieu tous les jours de ma vie, d'éclairer & de soutenir mon Gendre & ma Fille, & de verser ses bénédictions sur eux, sur leurs enfans, & sur leur Peuple.

40. Je fais la résolution de consulter souvent ce tableau de mes devoirs, & sur-tout avant que d'aller m'accuser à mon Juge dans le Tribunal de la Pénitence. *Sic Deus me adjuvet.*

Fin du Second & dernier Volume.



TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Second Volume.





Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé : *Histoire de Stanislas Leczinski, Roi de Pologne*, par M. l'Abbé Proyart. Un Prince supérieur aux plus étranges vicissitudes de la fortune, & vertueux dans tous les temps comme dans tous les états ; un Prince qui a fait de nos jours les délices de la France & l'admiration de l'Europe ; un Prince l'ami des hommes & le pere de son Peuple, ne possédant que pour répandre, ne respirant que pour faire des heureux ; tel est le Héros intéressant que nous offre le premier volume de cet Ouvrage. Le second n'inspire pas un moindre intérêt : celui que nous avons vu agir, nous l'entendons parler ; & ses Ecrits, pleins de force, de sagesse & de lumiere, offrent des leçons aussi utiles qu'agréables à tous les âges & à toutes les conditions ; en sorte que cet Ouvrage m'a paru devoir être accueilli du Public avec autant d'empressement que l'ont été les autres productions de l'Auteur. Donné à Paris, ce 29 Septembre 1783.

Signé, LOURDET, Professeur Royal.

PRIVILEGE GÉNÉRAL.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Justiciers qu'il

appartiendra; SALUT. Notre bien amé le sieur Abbé Proyart, nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public, *l'Histoire de Stanislas I, Roi de Pologne*, de la composition dudit sieur Abbé Proyart, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege à ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre par-tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilege, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à personne; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une Cession, l'Acte qui la contiendra sera enrégistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilege que de la Cession; & alors par le fait seul de la Cession enregistrée, la durée du présent Privilege sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années à compter de ce jour, si l'Exposant décede avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Réglement sur la durée des Privileges en Librairie. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & de confiscation des exemplaires contrefaits, de

